
3 1761 08010283 3

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Quatre cent quatre-vingts exemplaires
sur papier de Hollande,
Cent quarante-cinq exemplaires sur papier du Japon,
Cinq exemplaires sur papier de Chine,
tous numérotés,
et trente exemplaires sur papiers de luxe, hors numérotage,
tous signés et parafés de la main de l'auteur,
imprimés spécialement pour ses amis et lui.

La dernière déesse

DU MÊME AUTEUR

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Romans

La Maison des Hommes Vivants.

Fumée d'Opium.

L'Homme qui assassina.

Quatorze Histoires de Soldats.

Les Civilisés.

Mademoiselle Dax, jeune fille.

Dix-sept Histoires de Marins.

Théâtre

La Veille d'Armes.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Les Petites alliées.

La Bataille

Thomas l'Agnelet.

EN PRÉPARATION

Le Dernier Dieu, roman.

Les Condamnés à mort, roman.

83022. — Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

CLAUDE FARRÈRE

La dernière déesse

ROMAN

(1914-1917)

Guerre ! déesse de l'Erèbe,
Sombre Guerre aux cris indignés,
Je viens à toi. La nuit est noire..
Puisque Xerxès est le plus fort
Prends-moi, pour la lutte, et la gloire,
Et pour la tombe...

V.-H.

PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26

11 novembre 1918.

« Si le commandement allemand désire solliciter un armistice du maréchal de France, commandant en chef les armées alliées... »

FOCH.

à tous ceux, à toutes celles que tua cette dernière déesse, la pire : aux soldats, aux mères, veuves, amies, fiancées de soldats ;

et à monsieur le maréchal de France, commandant en chef les armées françaises, anglaises, américaines, et autres :

FOCH,

libérateur d'Alsace-Lorraine ;
avec le plus profond respect,

C. F.

EN MANIÈRE DE PRÉFACE

L'AUTEUR, CAPITAINE DE CORVETTE,
A MONSIEUR LE MARÉCHAL DE FRANCE
COMMANDANT EN CHEF
TOUTES LES ARMÉES DE L'ENTENTE.

Monsieur le Maréchal,

Qu'un officier quelconque ait l'audace d'écrire ici, en tête d'un roman quelconque, le nom de son chef le plus haut : votre nom ; le nom de l'homme que dix ou douze nations d'Europe, d'Asie et d'Amérique ont supplié de vouloir bien accepter le commandement souverain de toutes leurs armées, coalisées pour sauver le monde de la tyrannie allemande ; le nom de l'homme qui a porté sans défaillance ce fardeau écrasant, qui l'a porté jusqu'à la victoire décisive, définitive ; — qu'un simple capitaine de

corvette, qu'un commandant à quatre galons s'en vienne ainsi, tout paisiblement, et sans même en avoir demandé l'autorisation, se couvrir de l'autorité d'un général à sept étoiles, et placer ses élucubrations sous le patronage du premier des grands capitaines du siècle, — voilà, sans conteste, de quoi rebiffer la discipline la plus débonnaire. Tout de même, je me résous, monsieur le Maréchal, à vous dédier ce livre, — moi, qui jamais n'eus même l'honneur de vous être nommé. — Je m'y résous, n'associant votre nom, dans cette dédicace, qu'au souvenir de tous nos morts et de toutes nos mortes, de tous ceux et de toutes celles qu'a tués la guerre, — la guerre qu'à son tour vous, monsieur le Maréchal, avez tuée : le jour que, préférant au plus sonore, au plus tonnant des triomphes de champs de bataille une simple capitulation de l'ennemi.... capitulation complète, il est vrai, capitulation sans conditions, à merci, absolue ; mais obscure, mais discrète ; capitulation dont les livres d'histoire parleront peut-être négligemment ; bref, préférant à votre intérêt de vainqueur l'intérêt de votre pays déjà trop ensanglanté ; et choisissant d'être Turenne, le modeste Turenne de la campagne d'Alsace, plutôt que d'être Condé, le Condé de Seneffe, le Grand Condé.... vous avez sauvé tant, tant et tant d'existences humaines.

C'est d'ailleurs en y songeant, avec encore plus d'émotion que d'admiration, c'est en songeant à tout ce que vous doit la France que je me résous, sans solliciter une autorisation qui pourrait m'être refusée, à vous dédier ce livre. Ce faisant, j'ose entailler la discipline; j'ose vous manquer de déférence, presque de respect.... J'ai pourtant toujours été, vingt-cinq années durant, — et mes notes en font foi, — un soldat correct et respectueux; un soldat discipliné; un soldat, enfin, tout court. Mais il est des cas où le devoir d'un soldat est d'oublier la stricte obéissance, c'est-à-dire de paraître l'oublier; de se révolter, c'est-à-dire d'en avoir l'air; bref, de manquer à la discipline, dans l'intérêt supérieur de la discipline, dans l'intérêt de l'armée, dans l'intérêt du pays. Ce n'est pas seulement sous le feu de l'ennemi qu'un soldat doit se risquer, — risquer sa vie ou sa carrière; son honneur militaire au besoin.

A moi-même, monsieur le Maréchal, ce douloureux devoir incomba, deux fois au moins; — le jour, en particulier, qu'un rapporteur du budget de la marine me vint trouver, dans mon bureau de l'E. M. G. de la rue Royale, et m'adjura d'user du peu d'influence que je pouvais avoir dans la presse pour aider au vote d'un projet de constructions navales qui nous a dotés, par la suite, des cuirassés

de la classe Courbet, *de la classe* France, *de la classe* Bretagne *et de la classe* Flandre. *Un ancien ministre, redevenu simple député, annonçait son intention de prendre la parole contre le programme en question, qui, véritablement, de l'avis unanime de tous les marins du monde, était indispensable à enrayer tant bien que mal la désolante décadence de notre marine de guerre.*

L'intervention de cet ancien ministre, étant donnée l'incompétence connue des parlementaires français en tout ce qui touche de près ou de loin aux choses de la mer, ne pouvait manquer d'être redoutable. Le rapporteur du budget avait vu juste. Ma foi! je pesai longuement en moi le pour et le contre de l'affaire, puis je pris un parti : j'empoignai ma plume comme j'aurais empoigné mon épée, et, sans prudence, sans modération, sans mesure, j'attaquai furieusement le député ancien ministre, et je lui fis défense, au nom de tous les marins de France, au nom de la France même... (et Dieu sait si j'étais qualifié pour parler au nom de qui que ce fût! et Dieu sait si j'en avais le moindre prétexte!...) de monter à la tribune.

Il va de soi que j'obtins pour premier résultat d'être frappé militairement.... oh! comme je méritais de l'être.... Mais aussi j'obtins, pour second résultat, de voir le député, ancien ministre, — peut-être im-

pressionné par l'énergie de mon apostrophe, peut-être ébranlé dans ses anciennes convictions, peut-être troublé dans sa conscience de Français, — m'obéir — : ne point parler. Et le programme des Courbet, *des* France, *des* Bretagne *et des* Flandre *fut voté à une majorité considérable. Ce sont les vaisseaux de ce programme qui nous donnèrent, de* 1914 *à* 1918, *notre écrasante supériorité navale dans toute l'Adriatique, d'abord, puis dans toute la Méditerranée. J'ai payé ce résultat, — que je n'ai pas la fatuité d'attribuer à moi seul, mais auquel je crois n'avoir pas été tout à fait étranger, — d'à peu près tous les avantages, avancement, commandements, et le reste, qu'un officier de mon âge et de mon grade, noté comme je l'étais, pouvait légitimement espérer. Je ne regrette bien entendu rien de ce que j'ai fait. Et je le referais si j'avais à le refaire.*

Aujourd'hui, le devoir que je crois avoir à remplir est plus facile. Il ne s'agit, monsieur le Maréchal, que d'enjamber les autorisations réglementaires, que d'écourter la voie hiérarchique, non point, cette fois, pour attaquer qui que ce soit, ni critiquer quoi que ce soit ; mais au contraire pour rendre hommage à un homme que la France ne remerciera jamais assez ; pour essayer de rendre à cet homme tout l'hommage qui lui est dû. Il ne s'agit que de crier sur tous les toits une vérité que personne

n'a le droit d'ignorer, et qui ne peut offenser personne; cette vérité-ci : que nous devons au vainqueur de 1918 *beaucoup plus que nous n'imaginons lui devoir ; et que ce simple livre d'un officier tout pareil aux dix ou vingt mille officiers ses camarades, vos officiers, en est la preuve, — irrécusable : — Nous ne vous devons pas seulement, monsieur le Maréchal, le goût retrouvé de cette ivresse splendide et féconde : la victoire, que la France avait oublié depuis soixante interminables années : depuis Magenta, depuis Melegnano, depuis Solférino. — Nous ne vous devons pas seulement la joie, plus profonde encore et plus pure, d'avoir rouvert nos bras à cinq millions de Français étiquetés Allemands depuis quarante-huit ans : nos frères d'Alsace et nos frères de Lorraine. Nous ne vous devons pas seulement notre richesse reconquise et grandie : les mines de la Sarre redevenues françaises : toutes les iniquités de* 1871 *effacées : toutes les injustices de* 1815 *biffées, — d'un trait de plume !... je me trompe : d'un coup d'épée ! — toutes nos possibilités de progrès national, d'élargissement patriotique ressuscitées, rajeunies.... Non ! nous vous devons, monsieur le Maréchal, davantage : nous vous devons le coup de baguette magique que fut, le* 11 *novembre* 1918, *ce télégramme sans fil que toutes les agences lancèrent vers tous les postes récepteurs de la planète : ce*

T. S. F. qui tonna, tel un coup de foudre, par tous les continents, sur tous les océans, et jusqu'au fond de tous les cœurs qui battent dans toutes les poitrines d'hommes, du pôle Nord au pôle Sud : — ce T. S. F.-ci :

« Si le commandement allemand veut *SOLLICITER* un armistice du **maréchal de France commandant en chef les armées alliées de l'Entente....** »

— Moi, monsieur le Maréchal, je me souviendrai jusqu'à la tombe de la houle d'orgueil qui me souleva tout, lors de cette éblouissante lecture....

Quoi? le commandement allemand? cette toute-puissance militaire, véritable gouvernement occulte, état dans l'état? cette féodalité germanique pour qui les peuples ne sont que des plèbes ? ces hobereaux vaniteux, maîtres bien plus que chefs ? ces généraux raides de morgue? ces princes prussiens, despotes d'une nation d'ailleurs faite exprès pour eux, puisqu'elle ne daigna jamais choisir pour industrie nationale, que cette infernale horreur, la guerre ?.... quoi ?.... le commandement allemand, qui, hier encore, n'imposait pas ses décisions seulement à l'Allemagne, mais à l'Europe... le commandement allemand, autrement dit le bon plaisir de ce commandant des commandants : le César germain, sanglant Seigneur des batailles et des massacres....

le commandement allemand « sollicitait » *qu'on déposât les armes ?... demandait grâce ?... implorait merci ? — Et, grâce, à qui ? merci, de qui ? — Du chef suprême des armées coalisées contre sa tyrannie, évidemment. — Mais ce chef suprême, qui était-il ? quel général avait, pour la bataille dernière, dicté ses plans d'engagement aux autres généraux, à tous les autres généraux ? quelle nation avait mené les autres nations, toutes les autres nations, à la croisade sacrée et sainte ? quel peuple, quelle armée, quel généralissime allaient inscrire dans son histoire, sur ses drapeaux, sur son blason de prince guerrier, cette gloire unique, fabuleuse ? — Le peuple français ! l'armée française ! la France ! un* maréchal de France ! *un maréchal dont le nom, bien français, quand ses soldats l'acclament, coupe l'air comme un tranchant d'épée français ! vous, monsieur le Maréchal : Foch !*

C'est cette gloire que la France vous doit, d'abord et par-dessus tout ; cette gloire d'où tant de grandeur et tant de prospérité vont surgir. C'est ce coup de baguette magique qui, de ces vaincus que nous étions depuis quarante-huit ans, va refaire des vainqueurs ; qui, d'un peuple faible, impuissant, inapte à toute grande entreprise, à toute belle hardiesse, à toute heureuse et féconde folie, va refaire un peuple fort, audacieux, irrésistible, et d'avance

triomphant dans tout ce qu'il lui plaira de tenter, de risquer, de fonder. Extraordinaire et féconde métamorphose! — Au lendemain de Sedan (de l'ancien Sedan, du Sedan de 1870 ; *pas du Sedan de* 1918 ; *pas de votre Sedan à vous, monsieur le Maréchal !) la France, écrasée, mutilée, s'était sentie déchoir. Les générations nées pendant les années qui suivirent ont grandi dans cet esprit déplorable qu'il fallait se résigner à cette déchéance, et que désormais la nation française n'était plus qu'une nation de deuxième ordre, qu'une petite nation : petite par le commerce, petite par l'industrie, petite par la richesse, petite par la population, petite par l'énergie, par la ténacité, par le courage même; petite dans le présent, petite dans l'avenir; petite partout, petite en tout, sauf quant aux choses du passé; une nation qui, jadis, avait percé Suez et qui, naguère, n'avait pu venir à bout du quart de Panama ; bref, une nation qui avait été, mais qui commençait de ne plus être. — Est-ce que tout ne nous était pas fermé, interdit, inaccessible? tout, tout au monde? l'océan, qui était anglais? le continent, qui était allemand? et le reste, colonies, terres lointaines; tout ce qui était neuf, inconnu; tout ce qui exigeait qu'on fût aventureux, insouciant, bohème, quoique sage en même temps, et avisé, et prudent autant que brave? N'était-il pas*

admis, constaté, officiel que nos aptitudes nous écartaient de tout cela, délibérément, et sans appel ? — Alors, et s'il en était vraiment ainsi, à ce peuple français, grand autrefois comme le reste du monde, tous les autres peuples ensemble, — nec pluribus impar ! — *que restait-il en partage ? — Rien, en quatre lettres !*

Monsieur le Maréchal, je suis né, moi, si j'ose me choisir pour exemple, en 1876. *Et mon père était un colonel de notre infanterie coloniale, qui avait gagné sa rosette comme très jeune capitaine, sur un champ de bataille du Sénégal ; qui avait formé, sous le général gouverneur Faidherbe, vers* 1865, *je crois, la première compagnie de ces tirailleurs noirs qui ont tant de fois sauvé l'honneur français, dans tant de combats, en se faisant tuer dès qu'il fallait se faire tuer ; un colonel, enfin, dont le nom figure assez fièrement au livre d'or de notre armée, — et qui fut pour son fils le père le plus aimant et le plus aimé. Ma mère… souffrez que je n'en parle pas ici, monsieur le Maréchal : elle vit encore, pour ma joie et mon orgueil ; elle compte aujourd'hui ses soixante-dix-neuf ans ; et son humilité de chrétienne croyante a déjà souffert, le jour que, dans un tout petit conte, qui avait pourtant bien l'air de n'être qu'une fiction, j'essayai d'expliquer pourquoi tels de mes amis, lorsqu'ils causent*

d'elle entre eux, l'appellent familièrement « la Plus Grande ». Je ne recommencerai donc pas aujourd'hui. Je me tais. Mais, comblé de la sorte, en naissant, de tous les plus rares bonheurs; ayant eu par surcroît la bonne fortune de m'en rendre compte, de sentir que j'étais heureux, — la logique la plus élémentaire exigeait évidemment que, d'instinct, je fusse tout optimiste, tout joyeux de vivre; je le fus en effet, d'abord. Je fus, dès ma première leçon d'histoire, fier de mon pays, comme j'étais fier de ma famille. Mais, hélas! je n'avais pas dix ans que, déjà, je déchantai: les premiers contacts extérieurs, le collège, et, plus tard, les premières randonnées à travers le monde, d'Europe en Asie, d'Afrique en Amérique, eurent tôt fait de me prouver à l'évidence que, dans ma France vaincue, tout avait tristement périclité: prestige extérieur, puissance effective, renom, commerce, industrie, marine marchande.... Nous ne venions plus qu'au sixième ou qu'au septième rang parmi les nations, nous, les Français!... les Français d'aujourd'hui, fils ou petits-fils de ces Français d'hier qu'avaient grandis, haussés jusqu'à des statures de légende et d'épopée ces prodigieux meneurs de peuples qu'on peut tout de bon, baptiser « fabricants de miracles »: Henri IV, Louis XIV, Napoléon Ier. — Nous ne venions plus qu'après l'Allemagne, qu'après l'Amérique, qu'après l'Angle-

terre; et, souvent, sur tel ou tel terrain de concurrence, qu'après l'Autriche, qu'après la Russie, qu'après le Japon, qu'après l'Italie, et parfois qu'après la Norvège ou le Brésil, ou la Chine, ou le Canada, s'il s'agissait de marine à voiles, ou de café, ou de riz, ou de bois à papier.... Alors, nous, les Français d'à présent, écrasés sous tant d'évidences, souffletés par tant d'humiliations... c'est si dur, monsieur le Maréchal, de ne pouvoir pas être tout à fait fier, orgueilleux et vaniteux de son pays, lorsqu'on en est très loin, exilé, lorsque deux ou trois mille lieues de terre ou d'eau vous en séparent!... alors, mâchant et remâchant tant et tant d'amertumes, nous avons commencé par douter de la France même, pour finir par douter de tout, et de nous d'abord.

Monsieur le Maréchal, je vous le disais tout à l'heure : s'il était besoin d'une preuve qui témoignât de cette dette énorme que la France a contractée envers vous, — et qu'elle n'acquittera pas : elle est peut-être assez riche; elle n'est pas assez libérale... et d'ailleurs vous seriez créé, comme je le voudrais de toute mon âme, duc de Saint-Gond, duc de l'Yser, prince de Villers-Cotterets, prince de l'Aisne, Libérateur d'Alsace-Lorraine : vous seriez doté d'autant de duchés et d'autant de principautés, toutes royales... vous seriez, en fin de compte, ce que ne fut jamais votre adversaire lui-même, le Kaiser : Seigneur de la

Paix!... que tout de même deux ou trois cents millions paieraient mal quatre ou cinq cents milliards... et je ne parle qu'argent! en bonne vérité, c'est toute la France que vous avez sauvée: la moitié de la France n'acquitterait donc que la moitié de notre dette. — Eh bien! s'il était besoin d'une preuve toute humble, mais toute irréfutable, de cette créance qui va mettre la France en faillite, ce livre suffirait. Ne le lisez pas, monsieur le Maréchal: ce serait un honneur dont nous sommes trop indignes, moi comme lui. Mais donnez au plus jeune de vos officiers d'ordonnance l'ordre de le feuilleter, et de feuilleter ensuite celui que je publierai dans six mois, si Dieu me prête vie. Votre officier vous rendra compte de l'abîme qui séparera le second, conçu, écrit après la guerre, du premier, conçu avant, écrit pendant. L'un n'est qu'une lourde plainte, fatiguée, désespérée, meurtrie, navrée à mort. Et le sujet choisi n'est pourtant guère plus triste qu'il n'est gai. Mais c'est le livre d'un vaincu. L'autre sera vif, ardent, alerte, vigoureux, riche de sang, sain de moelles et de nerfs. Et le sujet, je le certifie, est néanmoins un sujet tout bonnement sinistre, formidable et meurtrier. N'importe! C'est un livre de vainqueur, de cette métamorphose d'une mentalité française, car la cause directe, unique, indiscutable de cette différence extraordinaire et soudaine, de cette métamorphose véritable d'une

mentalité française, — la mentalité de l'auteur, — c'est votre victoire ; — c'est vous, monsieur le Maréchal : — c'est vous, Foch. — Souffrez que je vous nomme ainsi tout court, irrespectueusement, comme vous nomment vos Soldats : — comme vous nommera l'Histoire.

A présent, j'ai manqué à la discipline. Mais j'ai dit ce que personne n'avait encore dit. Pas un Français. C'est dommage pour la France : j'imaginais notre race plus clairvoyante, plus subtile... et moins ingrate !... Personne n'ayant encore remercié le Maréchal Foch comme il doit, à mon avis, l'être, je le fais, moi qui n'en ai pas le droit, parce qu'il faut bien, tout de même, que quelqu'un le fasse et que ce quelqu'un soit un Français. J'ai manqué à la discipline : mais ce qu'il fallait faire est fait.

Et maintenant, si je mérite d'être frappé, qu'on me frappe : je subirai ma punition sans regret. Il est parfois bon qu'un officier sache commettre, à propos, une faute, et bon qu'ensuite il en soit, à propos, puni. Ainsi sont renforcés, du même coup, la lettre et l'esprit de la discipline.

J'ai l'honneur d'être, monsieur le Maréchal, avec le plus profond respect, votre très obéissant soldat.

CLAUDE FARRÈRE.

Avril 1919.

LA DERNIÈRE DÉESSE

PREMIÈRE PARTIE

PROMENADES IMPROMPTUES

Juillet 1914

I. — Grenade.

Sur les carpettes épaisses, un trottis flou. Puis, la porte ; — je ne l'entends pas, je la devine : entr'ouverte à peine, d'un doigt craintif, mais expert,... et déjà refermée... — tout doux..., tout doux....

Quelqu'un est sorti de ma chambre, sans plus de bruit qu'une souris. Moi, je dors : procédé le plus élégant pour s'épargner l'un à l'autre le cérémonial un peu trop convenu des adieux matutinaux, entre dame et monsieur qu'ont réunis, pour dormir ensemble, — dormir?... très peu,.. — leurs curiosités réciproques et la complicité d'un palace sourd et muet....

Au fait, ceci est un palace. Voire, un palace moins laid que de règle; — moins laid, plus absurde : on l'a bâti, de l'autre côté du ravin de Wellington exactement en pendant de l'Alhambra; de l'Alhambra, merveille des merveilles de la merveilleuse Espagne! de l'Alhambra, ce haremlick, cette rouge, et chaude, et profonde, et voluptueuse alcôve, dans quoi les Khalifes Omnayades, Sultans d'Afrique et Sultans d'Espagne cachèrent, cinq siècles durant, leurs amours....

Moi, Jean Folgoët, — Folgoët, le musicien-chimiste... ne cherchez pas! vous ignorez sûrement! — j'ai tort, d'ailleurs, de m'indigner, puisque j'habite le palace, et jouis de l'Alhambra; le tout par ordre de la Faculté (la Médicale, autrement dit la Malfaisante), qui me découvrit cet été je ne sais combien de neurasthénies à noms je ne sais combien de fois germaniques. Cela ne pouvait se soigner que très loin de Paris, et sous condition, plusieurs mois durant, de ne toucher ni cornues ni éprouvettes. Médecine pour médecine, — celle-là ne m'a pas encore tué... ma foi! je m'attendais à pis....

Et voilà quatorze jours que j'ai quitté Paris; — quatorze : 14 juillet-28 juillet.

Longuets, ces quatorze jours! Encore que ceci ne soit pas le vestibule de l'enfer....

On s'y amuse même. — Tenez! avant-hier,

d'une seule traite, départ à 7 heures du matin, retour à 8 heures du soir, j'ai trotté à dos de mulet du palace à la Sierra-Nevada et de la Sierra-Nevada au palace : douze heures cinquante de rochers raboteux, grillés; dix minutes de neige éternelle... (une façon d'omelette sibérienne : un sorbet pris entre deux moitiés de soufflé).... Les sorbets incitent au flirt... chacun sait ça...

Or, nous étions plusieurs habitants du palace à chevaucher la Sierra Nevada, en caravane.... Vous voyez ça d'ici? Cook's and C°, tout craché!

... Bien entendu, des amazones: un mélange de sexes harmonieusement dosé....

Mon mulet s'en vint insinuer des choses dans l'oreille de la mule, sa voisine.... La dame qui montait la mule et le monsieur qui montait le mulet ne pouvaient décemment moins faire que de suivre un si bon exemple... ils ont suivi....

Nous avons suivi....

. . . .

Conclusion : quelqu'un, tout à l'heure, est sorti de ma chambre....

Ceci pour expliquer cela. Un point, c'est tout.

Et, dans ma chambre, maintenant, une senteur complexe flotte, s'agite et tournoie dans la pénombre : jeunesse fraîche... chair chaude,

chaudement caressée... avec je ne sais quelle touffeur d'Orient, d'Asie, qui enveloppe, lie, amalgame.... Viennoise, la dame : les Turcs ont passé là... ses grand'mères.... J'imagine l'odeur *sui generis* des harems : un quart brioche qui sort du four, un quart encens, un grand quart vanille, un petit quart poivre très pimenté. Ma chambre est une cassolette. — Trop de parfums. — Si je me laissais aller, je ne m'en dépêtrerais plus. Et je resterais dans ce lit, — sur le dos, tête renversée, jambes molles, bras épars, jusqu'à midi... et il n'est probablement pas sept heures...

Au fait... n'est-il pas sept heures?... Problème!... Je consulterais bien ma montre... mais je ne me souviens absolument pas du réceptacle dans lequel j'ai dû la déposer hier soir... et, par contre, je me souviens très bien d'avoir dédaigné de la remonter..., nitchevo!... consultons le soleil....

La fenêtre est ouverte, mais les volets sont clos, et les rideaux fermés. — J'écarte ceux-ci, je repousse ceux-là et le soleil entre. Il entre même brutalement.

Qui n'a pas vécu en Afrique, ou sur les sierras andalouses, ignore la glorieuse majesté du soleil de Grenade. Je ne sais d'ailleurs pas deux soleils au monde qui soient pareils. Celui d'ici ne ressemble donc à aucun autre. C'est un des plus

superbes qu'on puisse imaginer. Il est aux couleurs d'Espagne : jaune et rouge ; puissant, mais bienveillant ; pas du tout meurtrier, à la façon du soleil ultra-violet de Singapore ou de Saïgon ; au fond, un brave homme de soleil, mais d'apparence littéralement formidable. Même après quatorze jours, j'en reste encore, chaque matin, étonné, foudroyé. — Il vient d'envahir toute la chambre ; il l'emplit; les quatre murs de chaux bleue sont maintenant couleur de neige, et la poussière du plancher (balayé le moins possible), scintille, mordorée, magique.

Elle a, pardieu! bien raison, la femme de chambre, d'être très sale!...

Je m'accoude au balcon : — A mes pieds, très bas, le ravin de Wellington allonge sa forêt britannique, ormes et frênes, pressés. Par delà, la montagne maure raidit ses flancs, fauves comme une peau de lion. Et l'Alhambra la couronne.

L'Alhambra : diadème de murailles nues, sans rien dehors qui brille : les pierreries sont dedans, — cachées : salles, alcôves, cours, fontaines, tout ce qu'entassèrent de merveilles, dans le dernier palais de leur dernière capitale d'Europe ces Khalifes Omnayades, les derniers Khalifes d'Occident : merveilles de pierre, merveilles de marbre, merveilles d'albâtre, mer-

veilles de cèdre, merveilles d'ivoire, merveilles d'écaille, merveilles de mosaïque, merveilles de faïence : tout ce qui s'appelle : la Cour des Lions, la Cour des Myrtes, le Divan des Ambassadeurs, la tour de la Captive... — toutes ces perfections absolues que, seuls, des musulmans pouvaient réaliser, parce que pour eux seuls, le temps n'est rien... Ah ! la victoire de Charles Martel, à Poitiers, nous a probablement coûté très cher !...

Moi, j'admire la muraille nue, derrière quoi sont tant de splendeurs. Cela barre tout l'horizon, d'est en ouest ; c'est abrupt, rêché, monotone ; les bâtisseurs ont suspendu leurs pierrailles entre le ciel indigo et les arbres noirs : des hêtres, des frênes, des ormes de Wellington... Comme ce pays vous prend vite, vous conquiert et vous attache ! Je pense aux derniers gentilshommes maures, qui, tous, quand ils évacuèrent la ville, emportèrent en Afrique la clé de leur maison d'Europe. Et, à cette heure encore, leurs petits-neveux gardent toujours cette clé, comme nous gardons, nous, nos parchemins, nos lettres de noblesse, nos livres d'or.... Et peut-être même ont-ils encore la foi, et croient-ils rentrer dans leur villle, le jour que l'Islam réalisera enfin sa devise : *Donec impleatur!*

S'ils ont la foi, tant mieux ! Moi, qui ne l'ai pas, que ne donnerais-je pour l'avoir !...

La huerta grenadine sent bon. Le soleil a fait toutes les choses odorantes, — les plantes et les arbres, la terre chaude d'en bas, et la fraîcheur alpestre qui tombe de la sierra. J'ai envie de chanter, de chanter comme Hunding :

— Femme ! ici, la viande du soir !

Puisque le soir est devenu matin, sonnons pour le chocolat.

Très vite, — vitesse d'Espagne, s'entend ! — le chocolat arrive, au bout des bras un peu tremblottants du vieux maître d'hôtel de l'étage : un comte Almaviva, et plus majestueux, avec la barbe de son trisaïeul, et les yeux de son barbier — Figaro, des yeux de vif argent.

— Eh bien, Ambroise, quoi de neuf? Fichtre !... vous avez l'air ce matin, plus diplomatique encore que d'ordinaire !...

Il me considère, ses sourcils en accent circonflexe :

— Comment ? quai de neuf? Monsieur me demande.... Ah ! non !... Monsieur m'excuse, mais j'ose dire respectueusement à Monsieur, que Monsieur me fait monter à une haute échelle ! Monsieur ne saurait pas qu'hier l'Autriche a envoyé un ultimatum à la Serbie?...

— Ma foi non ! je ne sais pas. Et je ne vois d'ailleurs pas en quoi cet ultimatum, puisqu'ultimatum il y a, peut me faire chaud ou me faire froid?

— Monsieur ne croit pas qu'un ultimatum ?... ultimatum !... ultimatum.... Si la guerre éclatait, par exemple ?

— La guerre ? mon pauvre Ambroise !.. je vous en conjure, ne dites pas d'absurdités ! si mon chocolat en passait de travers, quelle responsabilité serait la vôtre !...

2. — Grenade encore.

La salle à manger du palace : faux Louis XVI, tartiné d'un rien de marmelade mauresque.

Je dîne à ma table accoutumée, seul. Seul, comme d'habitude. Il y a beaucoup d'années que je dîne ainsi, et que je fais ainsi, — seul, très seul, et toujours seul, toutes les petites corvées dont la somme constitue la vie. — Les occasions de vivre à deux m'ont manqué. Ou, plutôt, quelque chose, en travers de mon chemin, s'est dressé, qui m'a détourné de toutes les occasions....

Quelque chose : par exemple, un visage de femme rencontré, par hasard, au coin d'un salon, et qu'on a regardé trop longtemps, et trouvé trop beau, trop mystérieux, trop divin. Si bien qu'on n'a plus rien désiré au monde que ce visage.

Quand ces sortes d'accidents tombent sur un homme très civilisé, et qui a dépassé la trentaine.

il y a beaucoup de chances pour que sa vie s'en trouve bouleversée de fond en comble, sans remède et à tout jamais.

Je dîne donc seul, et suffisamment en retard. La salle à manger est déjà pleine, ou presque. Je m'assieds. Ma table de solitaire est dans l'embrasure d'une baie, large ouverte. A ma gauche, c'est un ruissellement de lumières, de cristaux, d'argenteries, d'épaules nues, de plastrons étincelants. A ma droite, la montagne nocturne et l'Alhambra, bleu sur bleu, se découpe sur le ciel endiamanté. Contraste brutal. J'ai déjà vu, dans ce goût, un train de luxe, tout éblouissant, stoppé au plus épais des vieilles landes de Gascogne. Rien de plus beau! — Et j'avais tort de me plaindre tout à l'heure : la civilisation a de bons côtés!...

Tout de même, il est trop tard. Le maître d'hôtel, bouche pincée — on ne dîne pas à des heures comme ça, voyons! — me prévient d'autorité — histoire de marquer le coup :

— Monsieur n'aura pas de truite au bleu : la dernière « marche » déjà.

Déplorable! — Je me ferai tout de même une raison, — assez facilement.

Je ne suis pas le dernier, d'ailleurs : voici venir, du fond de la grande entrée, qui donne sur la terrasse, ma... complice... d'hier, et de cette

nuit, et de ce matin. — Le salut dont elle me gratifie au passage est une perfection de mondaine indifférence.

Comme les femmes sont bien élevées en cet an de grâce 1914!...

Et, que vous disais-je! la civilisation a de bons, d'excellents côtés : — Un simple exemple pour preuve, mon exemple à moi : n'ai-je pas un sort plus enviable que le chasseur d'ours ou d'aurochs, mon ancêtre?... Incontestablement ce chasseur-là n'avait pas de nerfs... je veux qu'il n'en souffrait pas. Moi je souffre des miens; mais guère. Lui, par contre, vivait dans l'anxiété perpétuelle du lendemain. Il souffrait durement, j'imagine. Moi, je ne souffre pas : car cette anxiété, je ne l'ai plus : le labeur de ses petits-fils, mes arrières grands'pères, m'en a délivré.

Elle a d'admirables côtés, la civilisation. J'oublie bien allègrement tout ce que je lui dois de menus avantages et d'agréables douceurs. Me voici libre, dégagé de toutes angoisses, de toutes inquiétudes mêmes. J'ai mené, quarante et des années durant, la vie qu'il m'a plu de mener. J'ai été, successivement marin, — parce que le caprice m'en avait pris, — puis chimiste et musicien, — parce que la fantaisie des accords et le goût des réactions m'étaient venus; — et tout cela, à qui dois-je en rendre grâce? à qui, sinon à la civilisation même? C'est elle qui m'a

bel et bien permis de choisir la pierre qu'il me plaisait d'apporter à la nouvelle tour de Babel que les hommes d'aujourd'hui ont entrepris de rebâtir sur les ruines encore poudreuses de toutes celles qu'avaient essayé de hausser jusqu'au ciel les civilisations qui ont précédé la nôtre, et qui sont mortes avant d'achever seulement le premier étage !

La nôtre, nous saurons la bâtir plus haute. — Qui donc, en effet, nous détruirait, nous, les Civilisés d'aujourd'hui, puisqu'il n'y a plus de destructeurs, puisqu'il n'y a plus de Barbares, puisque la planète entière est civilisée, civilisée tout à fait? Babylone, Thèbes, Athènes, Rome sont tombées, parce que, au delà de leurs frontières, il y avait des terres inconnues, et des hommes inconnus, d'une barbarie inconnue, lesquels hommes, à peu près une fois par dix dix siècles, surgirent, et se ruèrent, et firent table rase de tout ce qu'on avait édifié sans prévoir qu'ils existaient. Qui surgirait, aujourd'hui, contre Paris, Londres, Berlin, New-York? serait-ce la tribu des Indiens Tobas, qui végète en Amérique du Sud? ou la poignée des Tatars du Turkestan? ou la horde des Sheshahelis, les mangeurs d'hommes, qu'on croit être la dernière des ordures du centre de l'Afrique? Rions-en, mes frères civilisés! — Pour que mourût aujourd'hui notre présente et notre totale, et, si j'ose

dire sphérique civilisation, il faudrait qu'elle se suicidât....

Tiens? qu'est-ce qu'il peut bien fiche à cette heure-ci, dans la salle à manger, le portier du palace?... Ah bah? c'est à moi qu'il en veut?...

— Une dépêche urgente pour monsieur le comte....

(Il faut avoir trois cent mille francs de rente pour porter sans ridicule un titre de noblesse, à l'heure qu'il est. Ce pourquoi je m'appelle Jean Folgoët, tout court. Mais allez donc empêcher un Andalou d'arrondir sa bouche pour articuler ces mots magiques : « monsieur le comte! »)

Sans discuter, j'ouvre mon télégramme, et, d'abord, je saute à la signature : P.... L....

P.... L... ne me pardonnerait pas d'écrire ici son nom entier. Sa fierté ombrageuse n'autorise jamais ses débiteurs à reconnaître leurs dettes au plein soleil. Et je suis, moi, des débiteurs de P... L.... Et je tiens à proclamer ma dette. Il me faut donc ne pas nommer mon créancier.

J'ai des amis. Peu : le nom vaut qu'on ne le gaspille pas. Un ami, à mon sens, c'est un homme ou une femme, à qui j'ai donné, — donné, pas prêté! — mon cœur. Sans restriction, sans limite, et pour toujours. Même si mes amis cessent de m'aimer. Moi, je continue.

D'abord, j'ai donné, n'est-ce pas? ce qu'on donne, le reprend-on? Ensuite, si mes amis ne m'aiment plus, c'est qu'ils se trompent ou qu'ils se sont trompés. Pourquoi en voudrais-je à des êtres humains d'une erreur?

Non. Mes amis sont et seront mes amis jusqu'à la fin, jusqu'à la mort. Il suffit qu'ils m'aient, une fois, eux comme moi, donné leur cœur en tout abandon, entièrement, et qu'ils aient cru que c'était pour toujours.

Il va de soi, que dans cette amitié-là, — mon amitié, à moi, — rien ne compte, hors s'aimer : services donnés ou reçus, dévouements prodigués, dangers qu'on se vole l'un à l'autre? — petite bière! C'est instinctif, sans plus. Et le plus heureux, heureux tellement plus, est-ce celui qui reçoit? qui le croirait, tant pis pour lui : il ignore l'amitié!

Et j'aime mes amis, moi, — combien sont-ils, tous? sept, ou huit? six peut-être... — je les aime et je leur voue ma vie, non pour ce qu'ils m'ont fait et me font, mais pour ce qu'ils me sont.

P... L..., c'est autre chose : — Autre chose qu'un ami. Autre chose qu'un frère aîné. Autre chose qu'un père : — Un *Tzeu*, (子) [1]. J'emploie

1. *Tzeu* (子) en chinois mandarin : fils ; élève ; celui qui apprend ; celui qui a appris, qui sait ; maître : philosophe. Le caractère exprime l'idée d'un homme courbé (了) sur sa table (一) écrire.

le mot chinois, parce que le mot français n'existe pas. Un maître, un guide, un tuteur. Le chêne autour duquel s'accroche et s'enroule le lierre. L'être supérieur qui, de l'enfant qu'ont fait ses père et mère, qu'ont instruit ses pédagogues, qu'ont éduqué ses précepteurs, fait, comme une fée par la vertu de sa baguette, un homme. P... L... m'a pris jeune marin, amoureux de musique, curieux de force choses qu'il ignorait. Il les apprit pour en parler, pour en causer avec moi. Il y devint un maître. Il ne m'humilia jamais d'une leçon. Il ne m'infligea jamais un conseil. Il respecta rigoureusement ma volonté, même quand elle me menait à l'erreur. Il ne m'en détournait même pas : il était alors seulement triste et cette tristesse m'évita tant d'écueils que je ne sais ni ne saurai jamais lui faire comprendre à quel point l'élève, moi, sera, sa vie durant, à genoux devant lui, le maître.

Il me sait malade, ici. Que me veut-il aujourd'hui? pourquoi me télégraphier ici?... dans cette retraite, dans cet « isolement » que les médecins m'ont imposé, très impérieusement, comme l'indispensable et seul remède à mon dégoût de vivre... ils appellent ça *neurasthénie*, les morticoles!... ils compliquent même le nom d'autres mots, sonores et sauvages : *cyclosthénie*..., *dysmnésie*... j'en passe... et j'écorche probablement..... N'importe! ils nomment très bien,

les morticoles. Ils nomment même trop bien pour guérir : guérir, ils ne savent pas. On ne peut pas savoir tout.

Je lis :

— « *Honorablement votre présence Paris indispensable. Profonde tendresse. Pierre.* »

Ah?

— Non, maître d'hôtel : pas de dessert! Mon régime, vous savez....

Et je me lève....

Dans le hall, autour d'un télégramme affiché, il y a foule. Je joue des coudes, pour lire :

L'Autriche, ce soir, a déclaré la guerre à la Serbie....

En 1914?... çà, par exemple!... Allons donc! j'ai la berlue! — Ou alors, c'est que je me suis trompé, c'est que j'ai rêvé, toute ma vie durant, et que je me réveille, ce soir, moins vieux que je ne croyais d'au moins un siècle ou deux....

3. — Sleeping.

Décidément, l'invraisemblable a chance d'être vrai. — Lui seul, peut-être...

Impossible à nier : ceci est une cabine du Sud-Express, ceci, qui m'entoure. Et cela, cela

qui me fait vis-à-vis, est ma secrétaire, mademoiselle Claudine, qui, ce tantôt, m'a supplié de l'emmener, pour qu'elle pût revoir, avant la mobilisation générale (si mobilisation il y a! je continue de n'y pas croire une seconde), son fiancé, un bel officier de chasseurs à cheval dont j'ai maintes fois admiré la photographie complaisamment exposée, très en évidence, sur la cheminée de ma dite secrétaire.... Cela n'était pas pour me déplaire ; on ne sait jamais, en pareille aventure, ce qu'imagineront de faire, aux passages des frontières, les gendarmes neutres : pour franchir sans encombre l'étape Irun-Hendaye, j'ai trouvé fort à propos d' « enlever » mademoiselle Claudine, — fort jolie fille, au surplus, et désirable à souhait. Pour plus de vraisemblance, j'ai abandonné nos bagages à la grâce de Dieu, et à la bonne foi du palace, qui me les renverra... ou ne me les renverra pas... plus tard... un peu plus tard, très peu !... Cette plaisanterie-là ne peut pas durer plus de quinze jours.... On nous prendra donc pour deux amoureux en rupture de ban. Nous avons ainsi quelques chances de franchir l'obstacle-frontière sans encombre, mademoiselle Claudine et moi, et de rejoindre, elle, son fiancé, moi, l'embarquement que la rue Royale, j'imagine, me fournira, au cas improbable, extravagant, fou, d'une bagarre européenne : l'Autriche entraînant l'Allemagne,

l'Allemagne une Bulgarie quelconque ; la Serbie entraînant la Russie, la Russie la France, la France l'Angleterre.... C'est d'ailleurs trop absurde, dès qu'on y songe une minute : des dizaines de millions d'hommes robustes et sains s'entremassacrant, parce qu'il a plu à je ne sais quel fanatique, — et on affirme que ce fanatique-là ne serait pas même serbe ! — d'assassiner je ne sais quel archiduc autrichien ? — N'empêche que, puisque c'est tout à fait absurde, cela cesse d'être tout à fait impossible.... Par conséquent...

Et le Sud-Express roule ; vers Madrid d'abord ; puis par Avila et Burgos ; puis vers Irun, puis vers Paris, par Bordeaux, Tours, Orléans... Paris... où je saurai tôt ou tard ce dont il retourne....

Grenade-Paris. — Oh ! je connais l'itinéraire : — Messieurs les voyageurs sont priés d'admirer principalement, au passage, la sierra Guadarrama, puis les forêts de pins du duc de Medina Cœli, puis la Cantabrique navarraise, puis.... Moi, j'ai tout admiré déjà, — plusieurs fois. Mais je manquerais à tous mes devoirs si je ne signalais pas, au fur et à mesure, à mademoiselle Claudine, toutes ces choses obligatoirement admirables....

J'y manquerais d'autant moins que. très sincèrement, j'admire moi-même tout de bon : j'aime passionnément l'Espagne, l'Espagne toute, sans exception, sans restriction....

Et le Sud-Express se traîne, à quelque trente -deux kilomètres à l'heure; cela, d'ailleurs, n'est pas une infériorité à mes yeux : — l'Espagne, pompeuse et lente; la Turquie, grave et douce, continuent d'être, elles deux, deux derniers paradis terrestres que n'a pas envahi le microbe des danses de Saint-Guy, le microbe des agitations frénétiques et stériles : on n'y éprouve pas le besoin stérile de courir éperdument de droite à gauche, de gauche à droite, d'avant en arrière, d'arrière en avant, — sans savoir pourquoi, sans rime ni raison, on n'y supprime pas la seule jouissance tout à fait bonne que nous offre la vie : la jouissance de l'immobilité, du loisir, du repos; le farniente, que d'aucuns nomment nirvanâ....

Si je m'en tenais là?... Hein? parlez-moi d'un musico-chimiste, pour rêver aux corneilles!...

Et le Sud-Express, essoufflé, s'arrête en plein désert; pourquoi? jene sais; lui non plus, et je continue de rêver....

Hier, là-bas. Aujourd'hui, là, entre Avila et Burgos : Madrid est déjà loin derrière....

Zut !... L'Europe, en vérité, mène ses affaires trop vite....

Mademoiselle Claudine, elle, ne rêve pas : dûment grisée par deux gorgées de Pedro Ximénès, elle cabriole d'une banquette à l'autre, et m'appelle par mon prénom. La pauvre petite, au départ, était tellement effondrée que je l'ai fait boire ces deux gorgées-là, craignant une syncope dans le dining-car. Ai-je été trop loin? Deux gorgées, c'était peut-être une de trop.... Il doit y avoir de ma faute !...

(Notez qu'à l'état normal, cette enfant rendrait des points, quant à la sagesse, à plusieurs images de première communion.... Malheureusement, à l'état présent...).

Nul doute, il y a de ma faute !.., *meâ maximâ culpâ!*.... Soyons donc indulgents.... Nous en serons quittes pour ne pas dîner, voilà tout : le dining-car est beaucoup plus impossible maintenant que tout à l'heure....

Les lits. Le couvre-feu.

— Monsieur, j'ai très peur la nuit quand je dors toute seule... est-ce que vous permettrez que je laisse la porte de communication entr'ouverte entre votre cabine et la mienne ?

— Oh, mademoiselle !... et les convenances ?... Etpuis, moi, j'ai très peur quand je dors dans une

chambre dont la porte n'est pas fermée!... Alors, excusez-moi....

Je m'enferme. J'éteins les lampes; et je baisse les glaces.... Très vaguement j'aperçois le profil, — bleu de Prusse sur outremer, — des grands pins plantés par le duc de Médina Cœli, et qu'il nomme sa forêt, pompeusement. Ils sont tellement espacés, ces nobles pins, que le soleil d'Espagne a toute licence d'entrer comme il veut, dans cette forêt ducale, ni plus ni moins que dans les plaines nues, ses voisines!...

Et chaque tour de roue me rapproche de Paris... me rapproche, par conséquent, d'un certain visage... dont je vous ai parlé.... Et j'ai beau faire, et j'ai beau dire, je ne pense qu'à ce visage....

Tout de même!... si je m'en suis écarté, il y a quatre semaines, ce n'a pas été sans cause, probablement?... Or, je n'ai jamais été un amant encombrant, je vous en donne ma parole. Je ne suis pas de la race des Barbe-Bleue. Je ne sais pas, je n'ai jamais su, jamais je ne saurai, quand elle rentre, inspecter ma maîtresse des pieds à la tête, ni lui poser cette question, imbécile plus encore que vile, et vile beaucoup plus que le mensonge qu'elle provoque : — « D'où viens-tu? »

Non. J'ai mieux aimé, toujours, être volé

qu'avare. J'ai toujours eu l'orgueil qu'il faut avoir; et celles qui m'avaient vu pleurer de joie entre leurs bras ne m'ont jamais vu, ne me verront jamais pleurer de souffrance à leurs genoux. On m'a supplié, quelquefois. Je n'ai supplié personne. — Et personne ne supplierait. Ça, j'en réponds.

Il faudrait être plus mauvais soldat que je n'ai été ; — que je suis encore. — Il faudrait ignorer qu'il est, dans tous les cas, pour tout homme digne du nom d'homme, une retraite sûre contre l'amour, — six planches de sapin, convenablement menuisées. — Cela peut servir, le jour où l'on se découvre, à l'improviste, des genoux fléchissants!

Mes genoux n'en sont d'ailleurs pas là! tant s'en faut!... las, peut-être... douloureux, oh! oui.... Bref, si j'ai quitté Paris, et mis huit cents lieues entre ma maîtresse et moi, c'est que j'ai flairé venir des... des choses... qu'il n'est pas très... honorable... pour un amant, de découvrir, quand il ne se sent pas tout à fait résolu à prendre, le cas échéant, l'attitude et à faire les gestes que commande la dignité....

Aujourd'hui, par guigne, voici que je n'ai plus le choix du meilleur ou du pire....

La forêt du duc de Médina Cœli fuit toujours, d'ouest en est, plus floue, plus diaphane d'heure

en heure, jusqu'à devenir un fantôme de forêt, au fur et à mesure que la nuit s'avance et s'assombrit.

Elle est meilleure voyageuse que moi, la jeune Claudine, ma secrétaire: elle dort, dans sa cabine verrouillée, — verrouillée par moi; — elle dort, paisible comme une petite fille qu'elle est, et j'entends sa respiration, lente et régulière, sage, enfin! Le Pedro Ximénès a fini par opérer comme j'espérais....

Moi, je n'ai pas plus envie de dormir que de me loger une balle dans la tête. J'en ai même beaucoup moins envie....

Il y a quatre semaines, j'ai quitté Paris, brusquement, vous savez pourquoi.... Aujourd'hui je reviens, à l'improviste... à l'improviste!... quelle imprudence!...

Il fait irréprochablement beau. Le ciel espagnol, — encore presque africain même ici, passé Burgos! — s'est mis en coquetterie d'étoiles. Une paix souveraine, impérieuse, si j'ose dire, ruisselle de tout le firmament sur toute la terre. Et c'est là-dessous que des hommes, plus stupides encore que méchants, ont osé, hier ou aujourd'hui, parler de guerre? Plus stupides que méchants, certes! mais plus malfaisants que stupides, s'ils aboutissaient à quoi que ce fût!

Et, malgré moi, je compte sur mes doigts: Allemagne, soixante-dix millions; Autriche, cinquante millions; France, quarante; Russie, cent vingt; total, combien? trois cent... non: deux cent quatre-vingt millions d'êtres, lesquels, à raison de six ou sept combattants pour cent, donneraient tout bonnement vingt millions de soldats, dont le tiers peut-être resterait sur le carreau[1]. Belles funérailles, pour ce pauvre diable d'archiduc; mais funérailles, s'il y a n'importe où, au ciel où ailleurs, des dieux à peu près justes, et à peu près attentifs aux affaires des hommes, funérailles qui risquent de coûter cher en plomb fondu et en huile bouillante aux fous furieux qui en auraient réglé l'ordre et la marche, sans oublier les victimes expiatoires et les pleureuses....

Vingt millions de soldats, quelle démence! Il a fallu l'avènement des démocraties, l'horreur républicaine des « prétoriens », la haine candide et comique, comique à en pleurer! du pauvre peuple pour les « galonnards » et pour les traîneurs de sabre! il a fallu la passion têtue qui possède les illettrés de gérer soi-même leurs affaires publiques, de se commander à soi-même, de se gouverner soi-même, et surtout de se tyranniser entre soi, sans mesure ni équité, pour

1. Il y est resté.

le plaisir, — et de croire que c'est ça, la liberté! — il a fallu tout ce tas de sottises pour en arriver à cette inexpiable idiotie : la nation armée! Nous y sommes : tout le monde soldat! effarante absurdité, folie mortelle qui, obligatoirement, ne peut aboutir, la guerre une fois déclanchée, qu'à ceci : l'arrêt brusque de la vie d'un peuple, privé d'un coup de tous ses organes vitaux, changés par la mobilisation générale en machines à tuer; et l'épuisement rapide de tout le capital ancestral, amassé, siècle après siècle, et légué à nous par tous nos pères, depuis l'homme des cavernes quaternaires, qui tua l'ours et le mammouth, jusqu'aux plus récents de nos surhommes, les Pasteurs, les Branly, les Curie, qui achèvent la conquête du globe et savent le rendre, de jour en jour, mieux habitable : plus sain, plus sûr, plus plaisant et plus beau. Merveilleuse Tour de Babel, — d'accord! Mais où avais-je la tête, pour le croire, hier, plus durable que les Tours assyriennes ou romaines? pour l'anéantir absolument, — totalement; pour n'en laisser subsister qu'un peu de poussière, — si peu que les archéologues à venir n'oseront plus affirmer qu'il y vécut ou qu'il ne vécut pas ici des hommes, que faudrait-il de temps, très peu, pourvu qu'on sût l'employer bien méthodiquement, bien scientifiquement à détruire au lieu de préserver, à se détruire au

lieu de s'aider, à se haïr au lieu de... de se tolérer... (il paraît que cette réduction de la tendresse : la tolérance, est encore au-dessus des forces humaines? pauvre Christ! c'est pour cette humanité-là que tu t'es crucifié?) Oh! il suffirait de trois ou quatre ans pour supprimer l'œuvre de trois ou quatre siècles! elle est en porcelaine, notre Tour! Un bon coup de marteau... et passez, muscade! nous nous ramènerions nous-mêmes, tambour battant, aux cavernes de l'ours, que monsieur notre grand'père eut tant de peine à déloger, pour prendre sa succession.

La guerre d'autrefois, les guerres des XIXe, XVIIIe, XVIIe siècles, qui s'en souciait? c'était affaire aux soldats, rien qu'à eux. Vainqueurs ou vaincus, les peuples, la paix revenue, ne s'en portaient guère plus mal. Pour que la France souffrît un tantinet des promenades militaires du Grand Roi, il fallut quelque trente-trois ans. Encore la famine était-elle infiniment plus désagréable que la Hollande, l'Angleterre, l'Espagne et l'Empereur tous ensemble. Sous S. M. la République, troisième du nom, si par impossibilité, on se battait, ce ne serait plus armées contre armées, ce serait peuples contre peuples. — Que dis-je, peuples! — Races; et pis encore, groupes de races: une moitié de l'espèce contre l'autre moitié; l'humanité se déchirera soi-même; se suicidant! Le voilà bien, le suicide

qui m'apparaissait avant-hier comme la seule fin vraisemblable pour une civilisation trop large, et qui n'a rien épargné des cinq continents, et qui ne connaît plus ni frontières, ni Barbares.... C'est pardieu bien la chose, telle qu'elle peut, telle qu'elle doit advenir. — Eh! eh! une guerre, une guerre universelle qui serait un suicide, le suicide total du monde. — Pourquoi pas? Je commence à devenir moins sceptique à l'endroit des possibles complications diplomatiques et militaires.

Tiens? le Sud-Express s'est remis en marche, tout doux, tout doux, tout doucement. Pas impossible qu'un jour ou l'autre nous arrivions à destination....

4. — Taxi-auto.

Paris. La gare d'Orsay.

Hier soir à la frontière d'Espagne, le sleeping nous a donné, gratis, la comédie. Je ne dormais pas, et j'arpentais, un peu nerveux, le couloir du train. Un officier des douanes s'en vint, beaucoup pour la forme, inspecter les voitures.

Je fus à lui, et me fis connaître. Vous ai-je dit que, malgré ma démission de jadis, je demeure officier de marine?... lieutenant de vaisseau dans la réserve de l'armée de mer.

Je demandai donc à mon douanier :

— Est-ce que la guerre est déclarée?

Il me répondit :

— Non, commandant : la guerre....

Et il n'eut pas le temps d'en dire plus long : Incontinent, à ce mot formidable : « la guerre... » à ce mot deux fois répété, le couloir s'était empli d'un jaillissement de femmes aux trois quarts nues, qui piaillaient comme des oisillons culbutés par une bourrasque. C'étaient des « ah ! » des « oh ! » des « Jésus ! « et des « maman ! » le tout ponctué de questions saugrenues, de clameurs, voire de supplications, adressées tant au douanier qu'à moi, comme si nous y avions pu l'un ou l'autre quelque chose. Et cela dura bien d'Irun à Hendaye.

Après quoi, la visite douanière terminée, l'ordre régna derechef dans le Sud-Express, qui, par parenthèse avait pris maintenant sa vitesse française, triple, ou peu sans faut, de l'espagnole.

Et voilà qu'Austerlitz est passé. Et voilà les trottoirs d'Orsay.

Holà ? est-ce que je suis ivre ?... je n'ai pourtant bu que de l'eau, mais voilà deux fois que j'entends un sous-chef, à casquette blanche, commander d'une voix très impérative :

— Les hommes d'équipe, hep ! aux bagages des officiers d'abord.

...« Des officiers, d'abord ?.. » pas possible, on a changé la France pendant que je n'y étais pas.

Tout de même, il est positif que malgré la bousculade plutôt violente je n'éprouve aucune difficulté à trouver, pour mes valises, un porteur, et que ce porteur n'éprouve aucune difficulté à trouver pour moi, hors la gare, un taxi-auto.

En route. Je baisse la glace et j'interpelle mon chauffeur.

— Eh bien, mon vieux, la guerre est déclarée ?

— Jamais de la vie, bourgeois, tout ça c'est des trucs à la manque pour nous embêter.

— Pour vous embêter, vous? Qu'est-ce que je dirais alors, moi, qui viens de faire 2000 kilomètres justement rapport à ces trucs-là.

— Je ne vous dis pas le contraire ; seulement, tel que vous me voyez, hier soir j'ai compté quatorze francs de recette au lieu de quarante-cinq. C'est ma moyenne quarante-cinq.

— Ah bah ?

— Eh oui ! on a déjà réquisitionné les deux tiers des taxis. Alors, vous pensez !... le public y s'est dit comme ça : « Puisqu'il n'y a plus de voitures, il ne faut plus en prendre ». Et nous qui restons, nous roulons à vide....

Répercussion inattendue.

Chez moi.

D'abord, une baignoire.

Ensuite, la rue Royale.

Tiens, tiens, tiens? Y aurait-il *quelque chose de changé dans le royaume de Danemark*? Voilà bien vingt ans que je connais le ministère de la Marine; voilà bien vingt ans que j'y entre comme dans un moulin... et, aujourd'hui, coup de théâtre : un factionnaire, l'arme au pied, surgit, et m'arrête!...

— Mon bon ami, je suis officier, et je viens chercher un ordre. Excepté ça, je ne tiens pas du tout à violer votre consigne. Dites-moi simplement où il faut aller....

Il met l'arme sur l'épaule, correctement[1].

— Capitaine[2], à gauche : la salle d'attente.

Un huissier, — que je connais... Oh! l'huissier que je ne connaîtrais pas, rue Royale!... il est encore à naître!

— Dites donc, Joseph, ne pourriez-vous pas faire passer ma carte à M. Féraldi? Je ne viens rien demander à personne : je viens chercher des ordres.

Le sourire de cette bouche rasée!... ineffable!

1. L'arme sur l'épaule, en 1914, était encore le salut réglementaire des hommes armés aux officiers subalternes.

2. Tantôt *capitaine*, tantôt *commandant*, selon que l'interlocuteur sait ou ne sait pas que M. de Folgoët *commande* le 624. L'auteur donne les raisons de cette différence, pages 84 et 85.

— Faire passer votre carte, capitaine? il n'y a rien de plus simple! mais des ordres! si vous vous figurez que vous aurez ça!...

Il y a bien quarante personnes dans la salle d'attente. Je reçois donc quarante regards meurtriers quand l'huissier revient, m'appelant par mon nom, moi, le premier des quarante : — M. Féraldi vous attend, capitaine.... vous savez où c'est?

— Oh! oui!..

La cour, traversée en oblique. Trois étages. (On n'a jamais balayé l'escalier depuis Colbert : Il paraît qu'à cause de je ne sais quoi le balayage est impossible. Ah! celui qui vendra le ministère de la Marine à un hôtel anglo-américain, je lui vote une statue d'or pur sur la place de la Concorde).

Le couloir à main droite. La première porte à main gauche. Six marches à monter. Tournez à gauche. Trois marches à descendre. Par file à droite. La cinquième porte. Halte! à gauche, front! — J'y suis. — Somme toute, l'huissier Joseph lui-même avait bien le droit de me demander si je savais encore où est le bureau de Féraldi.

J'entre. Poignée de main : — Féraldi, grand chef de tout le personnel de la Marine, flotte, arsenaux, officiers, équipages, est un personnage, courtois d'ailleurs et sympathique.

Je le salue avec tout le respect correct.

— Eh bien, cher monsieur? la paix ou la guerre?

Il sourit, tout à fait péremptoire :

— Mon cher commandant, hier soir je vous aurais dit : « Je ne sais pas. » Mais ce matin, je vous dis au contraire : « Je sais », parce qu'en effet, je sais. Il sait que c'est la paix. La paix sans aléa.

— Oui?

— Oui, mon cher commandant! Et il ne s'agit plus de probabilités : nous tenons une certitude.

— Bravo! Alors? dans ces conditions, je peux retourner d'où je viens?... je viens de Grenade, vous savez... j'y étais encore avant-hier....

Geste évasif :

— Oui, évidemment... pas tout de suite pourtant, bien entendu : attendez que les diplomates se soient mis d'accord sur... sur la chose... le texte.... Il faut forcément quelques jours, vous savez....

— Je sais!... Au fait, d'hier à aujourd'hui, que s'est-il donc passé?

— Il s'est passé que je n'ai pas dormi : soixante-quatre dépêches! toutes, tout à fait rassurantes, d'ailleurs : l'Autriche met les pouces.

— Tiens? ça m'étonne... parce que... en y réfléchissant....

— Mais non! ça ne doit pas vous étonner : l'Autriche n'existe pas du moment que l'Allemagne a bien voulu ne pas brouiller les cartes....

— C'est justement ça qui m'étonne.

— C'est justement ça qui ne doit pas vous étonner!... Aujourd'hui l'Allemagne n'est sûre de rien.... Demain, quand la loi de trois ans aura été abrogée, quand la révolution russe aura recommencé, quand... dame! le Kaiser aura la partie belle... et il est peut-être bête, cet homme... mais pas au point d'engager la partie sans avoir en mains l'as d'atout quand il est sûr de le retourner à la prochaine donne...

— Il n'y a pas que le Kaiser, il y a son fils... il y a la clique qui les entoure.... Ces hobereaux casqués pointu, qui ne savent rêver que plaies et bosses.... Une occasion de guerre, un bon *casus belli*, dans ce vilain monde-là, ça se prend aux cheveux, même si l'occasion n'en a qu'un...

— On prend, — si on peut prendre!... Ils n'ont pas pris... donc...

— C'est clair... donc.... Tout de même....

— Tout de même, ce matin c'est la paix, sûre. Mon cher commandant, au revoir, et dormez sur vos deux oreilles.

— *Deo Gratias*! Mais il n'est pas encore midi : ce n'est donc pas un lit que je viens demander...; surtout vous, qui en réclamez un avec tant

de légitime énergie... Je ne suis pas cruel à ce point... Non : je viens uniquement demander un ordre....

Les bras de Féraldi s'élargissent et montent au plafond :

— Un ordre?.,. quel ordre?...

— Un ordre de mise en route. La Marine est en retard de quarante-trois ans sur la Guerre : nous ignorons les carnets individuels, les jours et les heures de départ, etc... Alors, en cas de mobilisation, où dois-je me rendre?

— Je n'en sais absolument rien. Et naturellement je n'ai aucun ordre à vous donner.

— C'est un plaisir de causer avec un chef du personnel? Faut-il que j'aille demander au vice-amiral directeur?

— Le vice-amiral! il en sait encore moins que moi, voyons! Sérieusement, mon cher commandant, si, par extravagance, la mobilisation générale est décrétée, allez où vous voudrez. On vous y emploiera toujours, soyez tranquille!

Je m'étais bien toujours douté que la France n'était pas exactement prête à cette tuile qu'elle refusait de croire près de choir... près, et même loin : la guerre. La guerre était impossible. On s'y préparait donc mollement, c'était inéluctable. Néanmoins....

Féraldi, imperturbable et ironique, me considère :

— Vous avez pourtant vingt ans de service !... ces choses-là vous étonnent encore?

— Non. Le cas échéant, par quelle gare me conseillez-vous de partir, d'ami à ami?

— Mon Dieu... vous êtes du port de Toulon, n'est-ce pas?... allez là-bas!... la ligne est d'ailleurs sensiblement meilleure que les autres.... Au fait... si vous y tenez absolument... il reste des torpilleurs de réserve à pourvoir... Ça vous irait?

— Tout m'ira.

— Alors je tâcherai....

— Merci.... A propos, pour rallier mon futur bord... il va de soi qu'il ne saurait être question de frais de route?

— Dame non! pas en temps de guerre!

— Heureusement que la paix est assurée!... que serait-ce si la guerre était probable!... Enfin!.. bonsoir, cher monsieur.

— Mon cher commandant, bonsoir et bon voyage.

Derechef le trottoir de la rue Royale.

— Quelle drôle d'idée j'ai eue, aussi, d'aller chercher mes tuyaux dans un ministère!.. Si j'allais plutôt tâter les rédacteurs de n'importe quel grand quotidien? il me souvient que j'adresse des chroniques pseudo-scientifiques et des critiques soi-disant... non! prétendues mu-

sicales (ce n'est pas moi qui prétend ça!) à cinq ou six canards....

Chauffeur! 200, rue de Richelieu.

La petite antichambre que toute la planète connaît; et l'immuable valet de pied qui, de mémoire d'homme, n'a jamais déserté la petite antichambre.

Il s'empresse :

— Ah! monsieur de Folgoët!... vous venez voir le patron?

— Non mon vieux, on ne dérange pas l'amiral quand il y a cyclone!... le chef d'état-major suffit en cette occurence. Il est là, le chef d'état-major? c'est le secrétaire général que je veux dire?....

— Pour vous, monsieur de Folgoët, M. Presles y est toujours!

Jean Presles, secrétaire général du *Papier de Paris*, est infiniment trop connu pour que je me permette de le présenter à des compatriotes de son papier. Sa cordialité brusque n'a d'égal que son intelligence et la sûreté de son flair.

— Tiens! c'est vous? je vous croyais au fin fond de l'Espagne.... J'ai bien signé vos passes, il y a trois semaines, que diable?

— Mais oui! et j'étais là-bas. Mais un valet de chambre m'a affirmé, là-bas, que la guerre

allait éclater. Vous comprenez, un valet de chambre... ça n'est pas rien... Rue Royale, par contre, on vient de m'affirmer que la paix était restaurée définitivement! Presles, qui a raison? le ministère, ou le valet? — Votre avis à vous?..

Presles éclate de rire :

— Mon pauvre vieux! ce n'est pas de Grenade que vous tombez, c'est de la lune!... Voyons! vous n'êtes pourtant pas tout à fait bête!... Il n'y a qu'à réfléchir une minute : à l'heure actuelle, c'est comme si la guerre était déjà déclarée!...

— Hein?

La stupeur me coupe les jarrets. Je tombe sur une chaise. Presles se carre dans son fauteuil de cuir vert. Je crois que je vivrais cent ans sans jamais oublier ni le fauteuil, ni la voix claire et courte, ni le geste coupant de la main :

— Il n'y a qu'à réfléchir quatre secondes. Raisonnons, Folgoët : après les élections de 1914, après les élections rouges partout, sang de bœuf en Allemagne surtout, est-ce qu'un conservateur habile et osé, tel qu'est Guillaume II, sans parler d'autres conservateurs, plus osés et moins habiles... ne doit pas instinctivement penser à la guerre? à la guerre contre la France républicaine et contre la Russie anarchiste, spécialement?

— Mettons. Reste à savoir....

— A savoir si l'heure est favorable à l'Allemagne? Elle l'est.

— Pourtant, puisque la loi de trois ans est menacée... puisque la révolution russe....

— Pff! tout ça, c'est de l'hypothèse! La certitude, c'est qu'aujourd'hui nous n'avons pas d'artillerie lourde; c'est que demain, la Russie aura mis au point la refonte de son organisation militaire....

— Dites donc! vous en avez de gaies!...

— Possible!... j'en aurais eu de plus gaies, si la guerre, au lieu d'éclater en 1914, avait éclaté en 1918 ou en 1920.... Mais qui sait? L'Allemagne se croit sûre de son coup... le coup ratera peut-être tout de même....

A mesure que j'entends parler Presles, il me semble qu'un chirurgien, quelque peu brutal, m'opère de la cataracte....

— Heu!... nous n'avons pas d'artillerie lourde... vous l'avez dit vous-même....

— Nous avons des soldats qui ne sont pas lourds non plus. Pardon de ce mot idiot. Mais pour résumer la situation, je ne trouve pas mieux.

— Ils ont des soldats aussi, et qui ne sont pas méprisables! Et ils en ont plus que nous....

— Nous en aurons plus qu'eux.

— Ah bah! où les prenez-vous, ces soldats que nous aurons?

— En Angleterre, d'abord; puis au Japon... puis en Italie... puis en Roumanie, en Portugal, en Espagne... puis en Amérique... bref, dans le monde entier.... Vous comprenez : quand un assassin tombe sur des bourgeois inoffensifs, il arrive que le public s'interpose... à condition que l'assassin ne soit pas un gaillard trop large d'épaules. Et c'est justement le cas....

— Mais alors, vous estimez que nous avons des chances?...

— Parbleu! j'estime que nous avons à peu près toutes les chances... Surtout que ça va durer longtemps....

— Longtemps?... Ça peut durer trois mois, mais pas plus : au bout de trois mois personne n'aura plus ni argent ni vivres.

— L'argent?... laissez-moi rire! on en sera quitte pour ne plus payer!... les vivres? on en sera quitte pour ne plus manger! bagatelles! Croyez-moi Folgoët : ce ne sont pas des bêtises pareilles qui empêcheront les gens de se battre.

— De se battre avec quoi?

— Avec leurs poings tant qu'ils en auront des poings... avec leurs pieds quand il n'auront plus de poings... avec leurs dents quand ils n'auront plus de pieds.... Folgoët, mon vieux, vos trois mois seront peut-être trois ans... ou trente.... Ça durera tant qu'il faudra que ça dure... tant que l'ennemi ne sera pas à terre... tant que nous

ne l'aurons pas tué!... Et nous le tuerons, nom de D.... Seulement... seulement, je vous fous mon billet que la guerre qui commence ne sera pas une guerre joyeuse et fraîche, comme l'imagine ce c.... de kronprinz!... ah non!... A part cela, vous avez probablement besoin d'argent?

— Probablement.

— Eh bien! on va vous donner ce que vous voudrez. Dites le chiffre à la caisse.

J'aime beaucoup traiter les affaires de cette façon-là. Et je n'en ai jamais traité d'autres avec le *Papier de Paris*.

C'est égal! parlez-moi des Pouvoirs Publics pour vous renseigner comme il faut!

Un grand secret messieurs! on l'a gardé si bien
Qu'excepté les journaux personne n'en sait rien...

Il avait bien tort de faire de l'ironie, Casimir Delavigne! Nous en sommes bel et bien là, nous : la Presse sait, les ministres ignorent....

5. — Petit Jeu.

Et maintenant....

Et maintenant... maintenant, il est sept heures. — La nuit vient. — J'ai fait toutes les courses qu'il fallait faire, j'ai vu tous les gens qu'il

fallait voir.... Et, chaque fois que je suis remonté en voiture, et, chaque fois que j'ai baissé la glace pour donner au chauffeur l'adresse suivante, j'ai dû faire effort pour ne pas donner une adresse... qui ne figurait pas sur ma liste... une adresse... toujours la même, naturellement... que j'avais terriblement envie de donner... et que je n'ai pas donnée, pourtant !... pas donnée, encore....

Pas encore....

Pas encore.... Mais dame !... à présent, il est plus de sept heures.... Et la nuit vient, vite... vite.... Le crépuscule est déjà brun.

— Chien et loup, quoi !... chien et loup, — sales bêtes !...

Une fois de plus, me voilà remonté dans mon taxi... la glace, cette fois, a dû glisser toute seule... je ne me souviens pas d'y avoir touché....

— Chauffeur...

J'y pense : je connais un petit jeu charmant !... Je vous le recommande pour vos heures d'ennui....

Un petit jeu très facile. Voici la règle : Sur une table, couverte de cristal ou d'ébonite, éparpillez un cent de plumes d'acier. Après quoi, au centre de la table, placez un électro-aimant, de bonne force, dont vous fixerez les fils à une fiche de lampe. Cela disposé, le jeu

commence : plantez et arrachez, par secousses alternées, la fiche dans sa prise de courant; recommencez; continuez.... Le courant passera dans l'électro... ne passera plus... repassera, ne repassera plus... rerepassera....

Et c'est ça, le jeu : vous n'avez plus qu'à regarder les plumes. Pauvres plumes! — attirées, — repoussées, — bousculées, — empoignées, — lâchées, — brutalisées, — cabriolantes! — comiques, oh! grotesques....

Maintenant, savez-vous une chose? C'est que je me figure volontiers le Bon Dieu sous les traits d'un Électricien facétieux et formidable qui passe tous Ses jours et toutes Ses nuits à jouer au jeu de l'électro-aimant et des plumes de fer, avec le cœur de tous les hommes en guise de plumes, et le corps de toutes les femmes en guise d'électro!...

C'est ainsi!... Je vais même vous confier un secret : il m'apparaît évident qu'en cet instant où je vous explique la règle du jeu, le Bon Dieu, comme par un fait exprès, est en train de jouer. J'ai même la sensation très nette que je suis, moi, Jean Folgoët, une des plumes de Son Jeu....

Oh! pas l'ombre d'un doute : toute cette après-midi, chaque fois qu'au cours de mes ran-

données je suis remonté en voiture, chaque fois que j'ai baissé la glace pour donner au chauffeur une adresse, et chaque fois que j'ai retenu sur mes lèvres une adresse autre, — l'obsédante adresse que je n'ai pas encore donnée, — pas encore! j'ai parfaitement senti, dans ma poitrine, quelque chose sursauter, danser, trébucher, cabrioler, — et j'ai parfaitement senti que ce quelque chose était du dernier grotesque....

Point d'erreur : le Tout-Puissant Électricien a dû s'amuser énormément, cette après-midi....

Voire, si tant tellement qu'il s'amuse encore, à l'heure qu'il est!

Oui-dà! en cet instant même....

Alors, ma foi... zut! Je ne sache pas que le fer ait jamais échappé à l'aimant?... Inutile, donc de lutter davantage. Je me trouve déjà bien assez grotesque tel quel :

— Chauffeur, pour finir : 17, avenue des Catleyas!... A Auteuil, oui, chauffeur; à Auteuil.... Hein?... Par le chemin que vous voudrez, chauffeur! je les connais tous, les chemins qui mènent là-bas....

Tristement exact! je les connais tous : — trop....

6. — Les Catleyas.

Une jolie, jolie avenue, cette avenue des Catleyas : rien que des jardins qui se regardent les uns les autres à travers le lierre de leurs grilles; pas de maison : de petites choses lointaines qu'on devine au fond des jardins, et qui peuvent être des villas, ou des palais, ou des chaumières; ou n'importe quel fond de décor; on ne sait pas : il y a trop d'arbres, trop de grands vieux arbres qui emmitouflent l'avenue d'une ombre trop feutrée... L'avenue a tout à fait l'air d'un sentier. En guise de pavés, de la mousse, des fougères.... Ma foi, c'est bien la plus jolie de toutes les avenues dont je me souvienne....

Cela part on ne sait d'où, pour aboutir on ne sait où.

La première fois que je suis venu là, j'ai cru prudent de remplir mes poches de cailloux pour jouer au Petit Poucet : j'avais peur de me perdre.

Depuis, je me suis perdu, — sans remède.

Elle est beaucoup trop jolie, cette avenue des Catleyas....

La grille que je connais le mieux est la dernière, à main gauche....

(Quoique je les connaisse toutes, les grilles; comme je connais tous les chemins qui mènent à l'avenue....)

Mais la dernière grille, à main gauche, précède un grand jardin où s'arrondit, au centre, un bassin bordé de pierres grises. Dans l'eau, rôdent des cyprins. Les gens qui ne savent pas sonnent à la porte de la grille. Les gens qui savent glissent familièrement la main entre le deuxième et le troisième barreau, décrochent la clé pendue sous un rameau de lierre, et ouvrent, et entrent, comme si c'était leur grille à eux, et leur jardin, et leur maison....

Maison, non : maisonnette joujou, ombragée d'acacias, aux senteurs qui entêtent, et juchée sur un perron, tout au bout du jardin, grand.

J'ai renvoyé mon chauffeur.

Et me voilà parmi les acacias. La clé était à sa place. Oh ! j'ai trouvé du premier coup, sans tâtonner : j'ai l'habitude.... J'ai contourné le bassin et les cyprins n'ont pas daigné se déranger : ils me connaissent.

Et, derrière les acacias, les trois fenêtres de la façade m'accueillent d'un large sourire... ironique, probablement. — Oh ! tout le monde me connaît, ici.

7. — La main de madame Flamey.

— Ah ! oh ! ha ! Sainte Mère de Dieu le Fils !... Il serait possible ? Non, il n'est pas possible ! Qui êtes-vous, homme étranger, qui prenez l'ap-

parence du plus cher des amis? — Marquis, que dites-vous de ce sosie? Ah! oh! ho!... *Nec partibus impair*.... Par la Sainte Vérité, êtes-vous notre Folgoët? Il n'y a donc plus de Pyrénées, la chose est véridique! ah! oh! ha!...

Madame d'Aufertoyre — Mélisande, quant au prénom, si l'on s'en rapporte à la prénommée... Mélanie, je crois, d'après l'état-civil, — madame d'Aufertoyre, criant du haut de sa tête, recule devant moi comme si nous étions mythologiquement la tendre Briséis et l'Achilleus érigeant sa lance. Cette brave femme sue la simplicité par tous les pores. Voilà quelque dix ans que je la connais : je ne m'y habitue point. Son ingénuité invraisemblablement prétentieuse et sa mièvrerie de plus en plus quadragénaire me jettent toujours et sans aléa dans la même stupeur anxieuse, — ma stupeur du premier instant. — Contre une madame d'Aufertoyre, les bonnes gens comme vous et moi tiennent péniblement.

La voici : debout, dans l'angle du petit salon, les bras en croix, les paumes frissonnantes ; la pose de fascination, évidemment. Je me rappelle l'avoir entendue, un jour, drapée d'un peplum, déclamer dans cette attitude les terribles vers de Régnier :

Je suis l'Amour. Regarde-moi : mes mains sont fortes.
C'est en vain devant moi que l'on ferme les portes....

Et je me rappelle aussi avoir pris la fuite, devant l'invincible fou rire qui me sautait à la gorge. Vous auriez fait comme moi.

Pauvre et redoutable madame d'Aufertoyre!...

Au fait, pourquoi madame Flamey, — madame Flamey, mon amie très officielle, — s'entoure-t-elle de l'extravagante ménagerie qu'elle nomme sa société??

— Madame, mes respects. — Par la Sainte Vérité, je vous atteste qu'il n'est pas impossible, que je suis réellement moi, votre Folgoët, et non point son sosie, dont, au surplus, j'entends parler pour la première fois. Je suis Folgoët *ipse* : pas même son spectre. Folgoët vivant : vous pouvez toucher. Déposez donc votre épouvante et reprenez votre sérénité....

Madame d'Aufertoyre, le marquis Triangi et moi-même représentons pour l'instant la population totale du petit salon de madame Flamey. Madame Flamey, — j'en ai déjà beaucoup parlé, je crois... trop, je crains!... mais par seules allusions; — autant la nommer tout de suite, puisque me voilà — déjà! — chez elle... autant être franc, si faire se peut! — Madame Flamey nous fait attendre comme l'exigent les us et coutumes de la maison, — de la maison de l'avenue des Catleyas, de la maison juchée

sur le perron que j'ai dit, derrière la dernière grille à main gauche. — Madame Flamey nous fait attendre ; et d'autres que nous attendront avec nous, probablement : tous ceux qui viendront ; et ils sont légion, ceux qui viennent, à peu près chaque soir, respirer le parfum irréprochablement parisien, irréprochablement délicat, spirituel, pénétrant, — despotique surtout, — indolent aussi, — le parfum qui naît dans toute cette maison du petit salon de madame Flamey, — un parfum dont toute l'avenue des Catleyas est parfumé.

Un petit salon, d'ailleurs, qui vaut le parfum : quatre mètres de long, quatre mètres de large, dans quoi sont groupées, en toute harmonie, les trente ou quarante petites choses, — étoffes, tableaux, bibelots, bijoux, joujoux, — qu'une femme extraordinairement intelligente, cultivée et douée, s'est choisies, en les glanant elle-même, tout le long d'une promenade de dix ou douze années par le tout vaste monde.

Madame Flamey débuta jadis, dans son rôle de « fille de reine », par six semaines de mariage ; après quoi elle divorça, pour avoir le droit de se promener. Il s'en fallait de près d'un lustre qu'elle ne fut en ce temps-là majeure. — Les petites choses qu'elle a glanées, en ses dix ou douze années de promenade, il avait fallu dix ou douze siècles à l'Europe, à l'Asie, à l'Arabie

et à l'Égypte pour les concevoir et les mettre au monde.

Madame d'Aufertoyre, le marquis Triangi, moi. — Madame d'Aufertoyre se présente soi-même; elle, et il suffit. Moi, je ne vaux pas l'honneur d'être nommé. Mais le marquis Triangi est quelqu'un : un charmant homme, le plus diplomate des secrétaires d'ambassade : florentin; seize quartiers qui font les discrets, encore qu'ils soient un Machiavelli, peut-être trente-deux ou soixantre-quatre, bref, un gentilhomme, — et un galant homme; sexagénaire, il est vrai; mais il y a la manière et le marquis Triangi porte sa soixantaine comme dut faire mademoiselle Ninon de Lenclos. — Voire que parfois cette soixantaine-là m'agace les nerfs.

Madame d'Aufertoyre, cependant, refuse résolument de croire à ma présence réelle :

— Marquis, ne nous y trompons pas ! ceci n'est qu'un mirage... et ce mirage frôle peut-être la plus noire des sorcelleries! *Valè retrum, Satanas!* (Madame d'Aufertoyre sait le latin; mais elle eut le tort de l'apprendre de sa cuisinière). Signez-vous, marquis, comme je fais, et nous allons voir s'évanouir cette chose-ci... — (cette chose-ci, c'est moi-même...) — vomie par l'enfer! l'harmonieux Folgoët ne saurait être à Paris, puisque le Sud-Express l'emporta, voilà

quinze jours à peine, vers le pays des gitanes, des toros et des guitares; il n'en saurait être revenu. L'harmonieux Folgoët nous compose à cette heure une symphonie telle que lui seul, seul au monde, sait en composer; et dans cette symphonie, nous entendrons bientôt chanter tous les jardins de l'Alhambra, tous les palais de l'Alcazar, toutes les cathédrales de Cordoue, toutes les mosquées de Burgos et de Tolède!... (Mais d'Aufertoyre sait également l'Espagne — par cœur; — mais elle eut le tort de l'apprendre dans un Bædeker mal numéroté). Vous ne com posez visiblement aucune symphonie. Vous n'êtes pas l'homme splendide que vous prétendez être! Homme imposteur, cessez de mentir!

Le marquis Triangi, pour quiconque sait regarder, est incontestablement beaucoup plus beau que madame d'Aufertoyre elle-même: il ne sourit même pas.— Tâchons de faire comme lui :

— Madame, vous faut-il quelques serments? J'atteste par tous les dieux qu'il vous plaira que je suis l'harmonieux Folgoët... si j'ose me qualifier avec autant de vanité que vous y avez mis d'indulgence. Considérez d'ailleurs que je suis Français, et qu'il serait difficile à un Français, cejourd'hui, 29 juillet 1914, de prolonger une villégiature quelconque hors de France. Ignorez-

vous, par hasard, que toute l'Europe vient de se déclarer la guerre à soi-même?

— Aaaah!...

Cette fois, il ne s'agit plus de clameurs : madame d'Aufertoyre a hurlé : est-ce tout de bon? est-ce pour le public? on ne sait pas. Avec elle, il est toujours impossible de jamais savoir!

— Folgoët! Folgoët! ayez pitié de moi! ne m'accablez pas sous le poids de ce destin trop lourd! Voyez : mes épaules sont toutes petites! la guerre!... comment voulez-vous que mes épaules puissent porter la guerre?... D'abord, je n'ai jamais su quelle était ma nationalité, n'est-ce pas?... Et vous non plus : les grands hommes n'ont pas de patrie! ah! n'allez pas dire le contraire!...

(Décidément, je ne m'habituerai jamais) :

— Madame, je suis désespéré de n'être pas tout à fait de votre avis : la plupart des grands hommes se sont plutôt enorgueillis d'être, au contraire, bons patriotes. Et moi, qui suis tout petit, sauf quant à la stature, j'ai non seulement l'honneur d'être Français, mais encore celui d'être officier, officier de marine, — officier de carrière : je commandais encore un torpilleur quelconque en 1910... Et, Dieu me pardonne! vous avez dû me voir en uniforme, la première fois que vous m'avez vu? Je suis en congé depuis ce temps-là, c'est vrai. Mais je

crois que, demain, tous les congés d'officiers français seront rendus tous ensemble par leurs titulaires, comme par un seul homme. J'ai déjà rendu le mien, moi, la chose va sans dire !

Aussi résolument qu'elle refusait tout à l'heure de croire que j'étais moi, madame d'Aufertoyre refuse maintenant de croire que l'Europe s'est déclaré la guerre :

— Oh ! Folgoët, ne parlez pas ainsi. Dieu nous en garde, car après les mots viennent les choses !... Folgoët, Folgoët, il est tout à fait impossible que vous, vous !... le prince des symphonies et des opéras !... Vous descendiez jusqu'à cette abdication : vous déguiser en soldat... en boucher !... en mécanique bardée, cuirassée, chargée de pistolets, de poignards, de je ne sais quoi... en bête fauve, tâchée de sang jusqu'aux souliers... (tiens tiens ! jusqu'aux souliers? » excepté le Chat Botté, aucune bête, même fauve...) Folgoët, Folgoët !.... il faut vivre et mourir en beauté, Folgoët....

Elle continue. Mais je n'écoute plus : car voici le marquis Triangi qui, tout à coup, parle à son tour, — très peu, mais, lui, pour dire quelque chose :

— Cher ami, réellement? c'est la guerre... c'est seulement la guerre... qui vous ramène à Paris... si brusquement?...

Ah? ah?... alors, quelque chose pourrait me

ramener... quelque chose en qui ne serait pas la guerre?... à telles enseignes même qu'un marquis Triangi, — lequel, pourtant, n'est point une madame d'Aufertoyre, — prendrait ce quelque chose pour ma raison, et la guerre pour un prétexte?... Que les aveugles sont heureux!... et que le Tout-Puissant Inventeur du Petit Jeu ci-dessus décrit fut pitoyable, en nous faisant cadeau de cette langue, faute de quoi nous risquerions de montrer à tout chacun notre pensée trop nue!...

Bien entendu, j'arbore mon ironie la plus souriante :

— Oh! cher monsieur, je conçois fort bien que mon violon d'Ingres... (c'est la marine que je veux dire)... soit ignoré de tout Paris... ma musique et ma chimie l'étant elles-mêmes tout autant! Mais je tiens à vous préciser une chose... cette toute petite chose-ci, qui n'a guère d'intérêt que pour moi : mon vrai violon d'Ingres, ce sont mes symphonies et mes concerts, voire mes cornues et mes éprouvettes... alors que la mer et les vaisseaux, voilà ma vraie vocation, voilà mon métier choisi, voilà vers quoi m'attiraient et m'emportaient tous mes goûts, toutes mes aspirations, tout ce qui eût pu faire de moi quelque chose... quelqu'un peut-être... un homme enfin!... et non le pauvre être que je suis devenu!...

Infiniment courtois, — infiniment incrédule aussi quant à ma modestie, — le marquis Triangi s'incline, et proteste :

— « Pauvre être », vous? monsieur de Folgoët, je gage que vous ne trouverez pas un Parisien de Paris, ni de Rome, ni de Florence, — qui accepte ce « pauvre être » — là pour votre monnaie!

Heu? Croit-il? Moi, j'ai peine à croire.

Je n'ai d'ailleurs pas le temps de répliquer madame d'Aufertoyre, qui entamait déjà la série des clameurs qui préludent à ses moindres phrases demeure sur le premier « Ah! » : la porte du fond s'est ent'rouverte, et la portière de brocart ancien qui dérobe cette porte s'écarte un peu, très peu, lentement.

Sur l'or mat et doux de l'étoffe, une main vient d'apparaître. — Une main... la plus parfaite de toutes celles que j'ai jamais admirées, tant de chair que de marbre... la main irréprochable, dans le sens le plus antique du terme....

La main de madame Flamey....

Je sais une femme, jeune, jolie, fière de sa jeunesse, fière de sa beauté, et qui n'aime pas madame Flamey, et qui n'en est pas aimée; cela, non sans causes (avec un *s*) : plusieurs rivalités, de plusieurs sortes, toutes acharnées, opposèrent l'une contre l'autre ces deux dange-

reuses adversaires... je sais donc une ennemie de madame Flamey qui lui prit un jour l'une de ses mains, où brillait une seule pierre, belle, et s'oublia jusqu'à retenir cette main qu'elle avait prise un peu plus qu'il n'était mondain. Et, madame Flamey lui demandant :

— Vous regardez mon saphir?

Sa rivale répondit :

— Non.... Je regarde votre main....

La main de madame Flamey soulève donc la portière....

Zut! tous mes nerfs, d'un coup, se crispent : je n'aime pas à être regardé par derrière ; or, il est constant que le marquis Triangi n'est pas devant moi; et qu'il me regarde, tandis que moi, je regarde la main de madame Flamey....

Le marquis Triangi me regarde... avec sympathie? avec ironie?... je serais fort en peine de décider... en tout cas, je l'affirme, avec curiosité. Sans conteste : je suis, dans cet instant, pour le marquis Triangi, une façon de bête curieuse; la bête curieuse en arrêt devant la main de madame Flamey....

O Tout-Puissant Électricien! que Vous êtes embêtant, quand Vous Vous y mettez!....

DEUXIÈME PARTIE

LE JARDIN DES OLIVIERS

Père, Père! écarte ce calice de ma bouche.... Toutefois, que Ta Volonté soit faite, et non la mienne....

---

1. — Affût.

Il n'y a pas d'oliviers dans ce jardin-ci, — où me voilà.

Il y a un boulingrin, quatre marronniers d'Inde, quatre poiriers du Japon, quelques massifs, des pelouses des bordures, deux bassins à jet d'eau, — et des acacias; — beaucoup d'acacias, aux senteurs qui entêtent... le tout entre deux grands murs gris tachetés de lierre.

Je suis adossé contre l'un et je devine l'autre en face de moi, sans en rien voir, car il fait nuit noire, et je n'aperçois pas davantage à ma gauche, la grille, d'ailleurs assez éloignée, où

le jardin finit et où l'avenue des Cacleyas commence.

Je ne vois qu'une chose : à ma droite, la façade d'un petit hôtel; obscure, mais dont trois fenêtres seules sont éclairées, au premier étage; et aussi la porte d'entrée, une porte de glace et de fer forgé; et le tout perce l'ombre de quatre rectangles de pénombre.

Je ne vois que cela... au fait, je ne regarde peut-être que cela....

Un peu de romantisme : il est minuit; j'ai gardé l'habit, avec cravate blanche; j'ai jeté mon manteau sur l'herbe et j'ai croisé mes bras sur ma poitrine, — tel un héros de lord Byron... j'ose à peine ajouter que je serre dans ma main droite une petite chose d'acier bruni, qui me fait froid... encore pis : que je viens d'entrer dans ce jardin par le chemin des chats, en enjambant la grille....

.... Je n'ose pas. — Du romantisme, soit!... mais pas trop....

J'ai dit quatre rectangles de pénombre? Je rectifie : un seul, la porte; les trois fenêtres sont simplement indiquées par les quatre traits lumineux du chambranle... Oh! presque invisibles, quatre traits : les volets sont bien clos, les rideaux bien épinglés : je vois tout de même les trois fenêtres... je les vois net... dangereusement net... dangereusement, parce que, derrière

ces volets clos, derrière ces rideaux opaques, je devine avec précision tout ce qui se cache... je devine? non! je sais. Et je vois... très net aussi, trop net, hélas! trop!...

Il se cache, là... d'abord un décor irréprochable, — un petit salon du goût le plus pur... un petit salon où tiennent à l'aise, sans se cogner aux quatre murs, la plus belle France d'autrefois et la plus belle France d'aujourd'hui... il me semble déjà avoir dépeint un salon comme ce salon-là?...

Et puis... il se cache, dans ce décor irréprochable, deux personnages... un monsieur et une dame... et je les vois l'un et l'autre minutieusement, des ongles aux cheveux... exception faite, toutefois, quant au visage du monsieur, lequel échappe absolument à mon imagination, encore que fiévreuse, donc aiguisée. Le visage de la dame, par compensation, m'échappe au contraire si peu qu'il m'obsède....

Et voici que force réalités de la vie commencent à me devenir bien étrangères... où suis-je? quel pays? quel mois, quelle saison?... Il me semble que c'était le 31 juillet, tout à l'heure... donc, à présent, minuit ayant sonné, ce serait le 1er août....

Le 1er août?... mais alors?.. l'avenue des Catleyas, c'est à Paris, je crois... et les nuits d'août, à Paris, sont chaudes.... Grotesque! je claque

des dents, moi!... Voyons, voyons? de la fièvre. tant qu'on voudra... mais du délire, non....

Si je récapitulai un peu, en manière de quinine?...

Récapitulons :

Ce matin... pardon! hier matin, puisqu'il est minuit passé... oh! trépassé : il y a un siècle que je fais cariatide au pied de ce mur!.. hier matin gare d'Orsay... mon débarquement... mon taxi auto... le ministère... le *Papier de Paris*... les plumes... vous savez bien : les plumes d'acier, le Petit Jeu... le gentil Petit Jeu du Tout-Puissant Électricien... l'avenue des Catleyas... celle-ci... et ce jardin... et cette maison... toutes les fenêtres en étaient alors éclairées, de cette maison... comme de toutes les maisons, ses voisines... et toutes se sont éteintes, une à une, au fur et à mesure que la nuit s'avançait et que le sommeil les gagnait... toutes... les trois fenêtres aux quatre traits lumineux, en rectangle... oh! celles-là n'ont pas encore envie de dormir... et c'est tant pis pour elles, parce qu'il leur faudra tout de même dormir, tantôt... bientôt... et dormir d'un sommeil profond... profond.... Oui, oui... elles dormiront. les fenêtres.... Quelqu'un est précisément....

Holà! défense de délirer ici; de la fièvre, tant qu'on voudra, mais rien d'autre.... Récapitulons.... récapitulons....

... Huit heures, donc, hier soir : cette maison-là, encor... ma visite... que je prolonge, sans savoir pourquoi... et madame d'Aufertoyre, inextinguible... et le marquis Triangi, mystérieux.... Çà?... J'y songe?... le marquis Triangi, qui s'étonnait de mon retour?... serait-ce par hasard lui, qui, maintenant là, derrière ces volets et ces rideaux?... Allons donc!... ce vieux?... ce vieux, poivre et sel, trois quarts sel, un quart poivre?... impossible! non. — Inutile de chercher d'ailleurs, puisque, tout à l'heure, je verrai....

... De mes yeux...

Oh! je sais bien qu'il fait nuit très noire... mais un coup de revolver vaut une flamme de magnésium; par conséquent, en tirant deux fois...

Deux?... ou plus!... une troisième balle, si je manque le but?... et, une quatrième pour moi?... le coup de consolation!...

Non, pas de troisième balle! inutile : je tire très bien, et la cible qui va venir est une cible pour aveugle... et pas de quatrième! criminelle, cette balle-là, au jour que nous sommes : je suis officier, et la nation n'aura pas trop d'officiers tout à l'heure : pas un de trop. Ceci n'est pas une phrase, c'est un article de code; un article de ce code d'honneur qui est gravé au cœur et au cerveau de tout homme honnête : quand la

nation va tirer l'épée, ceux qui la servent perdent leur *habeas corpus*, et renoncent pour un temps au droit naturel qu'a tout homme de faire avancer quand il lui plaît son corbillard....

Deux balles, voilà tout ce qu'il faut. — Et dire, que cet homme, dont je n'imagine décidément pas le visage, se croit encore tout à fait vivant à l'heure qu'il est!... dire qu'il fait peut-être des projets!... qu'il calcule, prévoit, projette des choses, qu'il escompte l'avenir, et qu'il n'a peut-être pas pensé une fois, de toute sa soirée, pas une seule petite fois, à son lit de la nuit prochaine... à son lit définitif de sapin....

Inutile, au fait! puisque j'y pense pour lui.

Ma visite d'hier soir, à propos... figurez-vous que je l'ai écourtée tout de même, — au bout du compte... je veux dire que je ne l'ai pas prolongée comme je l'eus fait, si... Si quoi?... Si je n'avais pas eu, pour l'écourter, la plus grotesque des raisons... si grotesque et si bête et tellement vieille comédie, et tellement parade de foire, que j'ose à peine mettre les points sur les i.... enfin! voici :

Madame d'Aufertoyre venait de partir ; le marquis Triangi allait se lever ; j'allais, moi, rester, quand l'appel de téléphone nous priva, lui et moi, pour une minute, de notre gracieuse hôtesse.

(Le téléphone, chez madame Flammey, est installé dans un cabinet à robes adjacent au petit salon ; ceci pour toute clarté.

Madame Flammey n'a pas fermé la porte, n'a pas baissé la voix ; chacune de ses répliques étaient pétries d'innocence, même pour l'amant le plus soupçonneux ; et, je ne suis pas, je vous l'ai dit, un amant soupçonneux le moins du monde ; mais je suis, par malheur, exactement le contraire d'un sourd ; à ce point que je fus contraint d'entendre, aussi nettes que les tellement innocentes répliques de madame Flammey, les ripostes du téléphone... et ces ripostes, qui n'étaient faites naturellement pas pour mes oreilles à moi, étaient, elles, un peu moins innocentes.

Je les ai entendues, sans cesser de sourire... et le marquis, Triangi me regardait... Il entend certes moins bien que moi... je ne jurerais pourtant pas que faute d'avoir entendu, le marquis Triangi eût deviné... deviné un peu trop....

Car, quand madame Flammey est revenue au petit salon, c'est moi qui me suis levé le premier, et le marquis Triangi n'en parut pas pétrifié d'étonnement.

Madame Flammey, qui aurait eu, elle, de quoi l'être, — sans doute pensait-elle à autre chose, — me sourit seulement et me tendit la main.

— Très cher, vous partez déjà ?

« Déjà » se prononce dans le monde pour « enfin ». — Euphémisme de courtoisie. — Madame Flammey, toutefois, sait prononcer irréprochablement ; et ce « déjà » fut si bien dit que je m'estimais fort heureux en cet instant d'avoir reçu jadis, de feu ma marraine, le don rare et précieux de pouvoir être, toute ma vie durant, tourmenté, torturé, déchiré par l'amour ; avili, peut-être — mais aveugle, jamais !

Il était neuf heures, et je savais, — renseignements téléphoniques ! — que, jusqu'à minuit, ma présence, avenue des Cacleyas était absolument inutile.... Je savais aussi qu'après minuit elle serait nuisible... nuisible pour tout le monde, moi compris...

C'est pourquoi je suis revenu.

Eh ! là ! serions-nous plusieurs de la même espèce ?... en viendrait-il, par hasard, d'autres que moi, moins lestes que je ne suis à enjamber les grilles ?... Voici quelqu'un qui sonne à la grille d'avenue....

2. — Un homme.

Quelqu'un a sonné, et comme sonné ne suffit pas, pour que s'ouvre la porte de la Belle aux

Catleyas dormant, quelqu'un resonne, — resonne encore, appelle, — crie — d'une voix qui s'entendrait même par bonne bourrasque, — crie encore, plus fort, et finalement ébranle la grille d'une poigne que les barreaux n'endureront pas longtemps, pour peu que cela continue.

Cinq louis contre un, que je me suis trompé ; le quelqu'un qui est dehors, s'il l'avait jugé bon, eût enjambé la grille plus lestement encore que je n'avais fait.

Quand on insiste de telle façon, toute porte se résigne, tôt au tard, à s'ouvrir devant cette grille du château. Au-dessous des trois fenêtres, encore éclairées, la porte, rectangle de pénombre (glaces et fer forgé) est devenue, tout à coup, rectangle de lumière; en même temps la grille du jardin a vivement grincé sur ses gonds. J'avais fait, machinalement, face à la grille. J'ai fait, d'instinct, demi-tour, et me voilà face au perron. Mais rien n'apparaît. Immobile derechef, je m'accote à mon mur, sans plus bouger que lui....

Maintenant des pas lourds et tout de même élastiques battent la terre... je repense au Chat Botté qui dut marcher pareillement au temps que les bêtes parlaient... et je pense aux matelots, qui, en tous lieux, marchèrent et marchent encore comme le Chat Botté, depuis le temps

qu'on leur inventa le supplice des souliers obligatoires... Ah! bah? parlez du loup... je n'ai pas plutôt pensé à la vareuse bleue qu'une vareuse bleue surgit; une vareuse à col réglementaire : l'homme qui frappait est un matelot. J'en demeure abasourdi. Un matelot, ici?... dans ce jardin?... à cette heure?... Voilà qui tient du prodige... ou qui fleure la guerre déclarée?... Point d'erreur tout de même : l'homme passe à six pas, sans me voir; il tient une lanterne au poing, sans doute celle de sa bicyclette; quelque planton du Ministère, par conséquent. Le hallo de sa lanterne me l'éclaire tant bien que mal : six pieds de haut, large des épaules, face rasée de près (l'ancienne mode, encore très suivie des Normands et des Bretons; un visage carré sous des cheveux blonds qui bouclent; le béret très *bahuté*... Pas Breton, cet homme-là : trop grand, trop fort : l'alcool a rongé la pauvre Bretagne... Normand, plutôt : le sang de Vitkings bat toujours à fleur de peau chez ces gars civilisés de frais... belle race, d'ailleurs; et restée belle malgré l'alcool : à cause de son bétail, qui lui a prodigué le contre-poison d'une facile et généreuse nourriture.

Voilà déjà la silhouette de mon Normand qui se découpe au milieu de la porte du petit hôtel... j'entends sa voix : une belle basse profonde; les syllabes tombent, détachées, rudement, comme

à coups de hache.... Sans doute lui a-t-on demandé ce qu'il venait faire? il répond :

— Ordre de mobilisation, madame, je cherche le capitaine de Folgoët : on m'a dit chez lui de voir si il ne serait pas ici, des fois?... »

Cette fois, j'entends la réplique, ponctuée d'un vif éclat de rire :

— Grâce à Dieu, non! A minuit? vous ne voudriez pas?...

Triomphale ironie de femme, à quoi, de par la courtoisie, il n'y a rien à répondre; c'est net.

Crac! l'homme répond tout de même, et toujours de sa même voix, dure et goguenarde :

— C'est-à-dire que c'est tout le contraire, madame : je voudrais bien! ça simplifierait ma corvée. Pour ce qui est de l'heure, voyez-vous, je peux bien vous dire que, minuit ou pas minuit, ça n'a jamais été bien extraordinaire de trouver les hommes chez les femmes. Tenez, à preuve! Donc, sans que je manque au respect que je vous dois....

Je n'entends plus.... La porte s'est refermée. Sur son nez, j'imagine... Mais non! je ne vois rien, sauf le jardin désert et sauf la nuit?... Pas le moindre matelot s'en retournant à la porte de la grille. La porte s'est pourtant refermée, c'est positif. J'en conclus que c'est sur son dos, puisque ce n'est pas sur son nez. Le planton du

ministère n'est donc pas reparti sur le champ. Pourquoi? je n'en ai pas la moindre idée.

Entr'acte imprévu. Le temps de réfléchir :

Cet homme est porteur d'un pli officiel à mon adresse. Ce pli est donc urgent : s'il ne l'était pas, le porteur ne me pourchasserait pas ainsi de quartier en quartier... J'habite l'Ile Saint-Louis! ce n'est pas ici.... Mon devoir le plus strict est par conséquent d'aborder le matelot dès qu'il sortira et de m'en faire reconnaître. Ce qui est de toute impossibilité, si je reste où je suis : dans un jardin où je n'ai nul droit d'être. D'autre part, si je sors de ce jardin... Eh bien!... si j'en sors, j'y rentrerai, voilà tout! j'aurai sauté trois fois la grille au lieu de l'avoir sautée seulement une. Petite bière!

En retraite, donc. Houp! me voilà hors.

Et dans le temps que je recule de quelques pas, l'histoire de n'avoir pas l'air d'écouter aux grilles, j'entends à l'autre bout du jardin, la porte de l'hôtel battre; mais, non plus, comme tout à l'heure, en sourdine, mais comme un coup de canon.... Gageons que la poigne du matelot a déclenché cette détonation... un coup de 75 au minimum.

Derechef, les pas lourds, quoique élastiques, — gros *bichoux* (godillots, en patois matelot),

jarrets et chevilles souples, — traversent le jardin et, derechef, la grille grince. L'homme et sa lanterne sont devant moi. Au balancement du bras porte-lumière, je reconnais la « spécialité » : pas d'hésitation possible ; et j'interpelle :

— Canonnier !

C'en est bien un : il s'arrête court au commandement, les talons en équerre et la main au bonnet ; il me devine, comme je l'ai deviné.

— Capitaine ?

— Vous cherchez le capitaine Folgoët : c'est moi. Vous avez un pli : donnez.

Il obéit sur-le-champ ; toutefois, avec lenteur : avec toute la lenteur qu'il faut pour examiner, — respectueusement, mais attentivement, — l'inconnu qui vient de le commander : moi.

L'examen m'est favorable. Le pli est donc extrait de la cachette habituelle : sous le bonnet entre drap et doublure ; puis offert ; je prends ; j'ouvre ; je lis.

ORDRE

Il est ordonné à monsieur le lieutenant de vaisseau de Folgoët (Jean, François, Pierre), de cesser ses services à l'école supérieure de chimie organique ; de rendre son congé sans soldes et hors cadres... (Pardon ? je croyais bien avoir rendu le mien dès mon arrivée rue Royale, ce matin ?) *et de rallier,*

d'urgence, le port de Cherbourg, où il prendra le commandement du torpilleur en réserve N° 624, pour essais de réarmement. Lettre de commandement lui sera remise ultérieurement, s'il y a lieu.

(*Tout délai de route suspendu. Rallier dès réception.*)

J'ai lu. L'homme attend, toujours au fixe, face à moi.

— Eh bien ? qu'est-ce qu'il te faut encore?

— L'accusé de réception, capitaine; si vous aviez la bonté de signer?

Je signe, je lui rends son crayon : il salue.

Il n'a pas cessé de me regarder, tout le temps de la lecture et de la signature, à peu près comme, naguère, me regardait le marquis Triangi; mais, lui, c'est avec un étonnement qu'il ne cherche point à dissimuler; et cet étonnement tourne en sympathie avant que mon paraphe ait zébré son carnet.

Dame! je dois lui faire l'effet d'une bête assez curieuse : en habit, revolver au poing... et sans chapeau, et sans manteau... (manteau, chapeau, j'ai tout oublié dans le jardin; j'ai oublié pareillement mon browning, mais, lui, dans ma main gauche, où je l'ai fait passer pour escalader la grille du jardin, tout à l'heure...).

Il est clair que je suis grotesque; mais c'est assez mon habitude : je me soucie faiblement de

l'opinion d'autrui. Tout de même, un canonnier, ce n'est pas tout à fait un « autrui » ordinaire... et celui-ci m'embête à me regarder là comme si nous étions, lui, un chien, moi, un évêque.... Si je coupais court?

— Dites donc, vous! comment vous appelez-vous, d'abord?

— Hamelin, Guiscard.

L'imprévu de ce « Guiscard » sabre la phrase énergique par laquelle j'allais me débarrasser du gêneur.

Et je ne dis pas :

— Qu'est-ce que vous foutez-là, vous, à me regarder comme un phénomène?

Je dis :

— Qu'est-ce que vous pouvez bien foutre au ministère, vous, un canonnier?

La réponse part du fond du cœur :

— Ce que je fous, moi, capitaine? ah ! bon sang misère! je ne fous rien de rien, un point, c'est tout! et ce que je m'embête! c'est pas assez de le dire!

(Ce n'est pas « embêté » qu'il a dit, bien entendu.)

— Vous vous embêtez, pourquoi ça?... (Je n'ai pas dit embêté non plus : entre marins!...

— Je m'embête parce qu'on va se battre et parce que je ne me battrai pas. Les équipages sont complets partout.

— Ça vous tient tant que ça de vous battre? Ça ne va pas être une rigolade, vous savez, cette guerre-là! vous n'avez donc ni femme, ni enfants, ni père, ni mère?

— J'ai bien un père et une mère, mais je ne veux plus les voir, capitaine! j'ai aussi une femme, mais je ne sais pas où elle est! j'ai encore un enfant, mais je ne l'ai jamais vu.

Ah bah?...

— ... Alors, capitaine, vous comprenez....

Non. Je ne comprends pas du tout... mais ça ne fait rien.

— Hamelin : alors... écoutez : je vais commander un torpilleur, à Cherbourg... voulez-vous que je vous prenne à mon bord?

Pourquoi lui ai-je offert cela? je serais bien en peine de le dire! peu de gens me sont plus inconnus que cet homme... mais peu de gens m'ont été, dès l'abord, plus mystérieusement sympathiques... et la réciproque doit être vraie, car Hamelin, Normand, ne me répond pas : « Voire ».... Au contraire! il serait Breton, qu'il ne me répondrait pas plus net :

— Embarquer avec vous? si vous voulez, je veux bien! Embarquer avec vous, oui-dà! ça me plaît, commandant!

Capitaine, *commandant*.... Il faut être marin pour bien comprendre que par ce changement d'appellation Hamelin vient de conclure l'affaire,

et d'affirmer péremptoirement qu'il me considère d'ores et déjà comme son chef, et, dès cet instant, se range sous mes ordres : *Capitaine*, en effet, tous les marins de la marine me saluent de ce titre : j'ai trois galons sur la manche. *Commandant*, mon équipage et mon état-major seront seuls à me nommer ainsi : façon de marquer, d'affirmer le respect plus profond, la discipline plus absolue qu'on doit, à bord d'un navire, à celui qui est, de ce navire, le chef vraiment suprême et souverain, *maître après Dieu*, pour parler bref et clair, comme parlaient nos pères....

Quel drôle d'endroit, par exemple, pour recevoir ce bout de papier, qui me désigne et me consacre *maître après Dieu* du torpilleur 624!

3. — Chasse prohibée.

Tout d'un coup, je suis muet. La dernière syllabe s'est étouffée entre mes dents, soudain serrées : derechef, la porte du petit hôtel a battu; comme tout à l'heure, mais moins fort; beaucoup moins fort : n'était le grand silence nocturne, je n'aurais peut-être pas entendu.

Mais j'ai entendu. Et, d'instinct, je marche vers la grille dont j'agrippe une lance comme un acrobate sa barre fixe....

— Hum!

C'est Hamelin, Guiscard, matelot canonnier, qui tousse derrière moi bruyamment.

Tiens, au fait... je l'avais oublié... ce témoin-là... j'allais faire mon *rétablissement* par dessus la petite frise pointue : j'hésite... et je tourne la tête pour donner un coup d'œil à mon matelot....

Lui n'attendait que cela :

— Commandant, vous le connaissez votre second ?

En voilà une question! et en voilà un moment, pour me la poser!

— Non, naturellement!... Tu le connais, toi, imbécile?

Puisqu'il m'appelle *commandant*, je peux bien le tutoyer : l'un répond à l'autre. Il attendait d'ailleurs le tutoiement; et mon « imbécile » n'est pas pour lui déplaire. Il me remercie du tout, tout de suite : sa voix sonne moins rude; il y traîne je ne sais quel accent de sympathie hésitant, sincère, drôlatique.

— Tout justement oui, que je le connais, puisque je viens d'y porter son ordre tout à l'heure, à lui comme à vous. Harel, qu'il s'appelle... tout à l'heure, oui... ; ici : là-dedans, que j'y ai porté.

— Hein! Ici? là-dedans? Ah bah!

Sensation complexe et bizarre que je n'essaie pas de définir.

Je coupe court, par un violent éclat de rire... un peu forcé....

Harel.... Ainsi, l'homme que je vais tuer s'appelle Harel!... Harel?... décidément, j'avais raison de ne pas chercher à m'imaginer le visage de cet homme que je voyais si minutieusement, quant à tout le reste.

Hamelin, Guiscard, lui, n'a pas achevé sa réplique : il achève :

— Sauf votre respect, commandant, il ne me plaît pas votre second, il a l'air *pète-sec*.

Tiens! je n'y pensais pas : c'est mon second, l'homme que je vais tuer?... La farce devient trop grosse.... Molière ne l'eût pas signée, ni Aristophane! Plaute même aurait hésité....

Et je répète, sans tiquer le moins du monde :

— Ah! il a l'air « pète-sec »?... et j'ajoute, entre haut et bas... en y songeant cette fois :

— C'est une occasion qu'on ne retrouvera pas de s'en débarrasser....

J'ai lâché la grille, je recule de quatre pas; retourner dans le jardin, à quoi bon?... Gymnastique perdue! le jardin n'a qu'une porte... il ne peut sortir que par ici, le jeune et sympathique Harel... par ici : devant mon revolver, à très courte portée... un coup pour aveugle, je disais? trop facile pour aveugle : un coup pour paralytique!

Maintenant, j'entends des pas légers, qui flânent... des pas d'homme et des pas de femme... on se fait probablement un bout de conduite :

c'est touchant!... pas jusqu'à la grille tout de même!... soixante mètres de jardin à traverser, c'est beaucoup!... l'amour de ma maîtresse est moins prodigue. Non : on s'est reconduit jusqu'à mi-chemin. Halte. Baisers. (J'entends tout comme si j'y étais.) Tendres adieux.... La voix de madame Flamey résonne, vive et joyeuse comme un chant d'alouette :

— Au revoir, Chou-fleur!

« Chou-fleur? » ai-je été « Chou-fleur » aussi, moi, jadis? je me souviens mal.... Admettons : combien d'autres, passés, présents, futurs?...

Séparation; madame Flamey retourne vers son logis. Mon second, — puisque second il y a, — vient vers mon revolver, lequel passe automatiquement de ma main gauche dans ma main droite.

— Hum!...

Hamelin a retoussé, très bruyamment.

— Tais-toi donc, bougre d'imbécile, tu vas effrayer le gibier :

Il n'en a cure :

— Commandant!

— Chut!...

— Vous savez, commandant, que demain on décrète la mobilisation générale?

Il a baissé la voix, et, ayant dit cela, il n'ajoute rien.

J'ai à peine entendu : je regarde la grille qui s'ouvre. Et le seigneur Harel paraît....

Je sursaute. Mon revolver s'abaisse, d'une secousse instinctive.

Le seigneur Harel est en uniforme. En uniforme d'officier de marine ; d'officier de vaisseau ; d'officier d'un corps que les autres corps ont appelé « le grand »... du corps dont j'ai l'honneur d'être.... Sur le drap noir, les attentes d'or étincellent faiblement....

Il passe....

Il a passé.

Et je n'ai pas tiré.

Demain, mobilisation générale : Comment voulez-vous qu'aujourd'hui, veille de demain, un officier français tire sur un officier français... et pour si peu de chose que des amours de femme?...

TROISIÈME PARTIE

LE VENT DU LARGE

---

1. — Hamelin, Harel, Folgoët et Cie.

— Hamelin! gouvernez comme cela... au nord 124° ouest... hein?

— Oui, commandant.

Hamelin (Guiscard), quartier-maître de canonnage, joue les chefs de barre à bord de ce vaisseau, — le 624, torpilleur d'escadre, que je commande au nom de Sa Majesté la République; — un *mouille-cul* (ainsi parlent les gens de mer), d'à peine sept cents tonnes, contemporain de l'arche de Noé. — Sur une telle coquille, un quartier-maître de canonnage trouverait difficilement un emploi de sa spécialité : notre artillerie compte en tout et pour tout six pièces de 75mm T R : et l'obus de 75mm T R est bien à peu

pres gros comme une bouteille de bourgogne. Or, les quartiers-maîtres de canonnage, tels qu'Hamelin, dérogent incontestablement lorsqu'ils s'abaissent à diriger la manœuvre de n'importe quelles pièces d'un calibre inférieur au 138mm,6; et l'obus de ces pièces-là ne pèse pas beaucoup moins qu'un canon de 75mm T R, affût, sellette et socle compris....

Il va sans dire qu'Hamelin, quartier-maître de canonnage et chef de barre à bord de mon torpilleur, ne diffère en rien du planton-cycliste que j'eus l'honneur de connaître, voilà quelques semaines, par une nuit d'été, dont le souvenir n'est pas encore sorti de ma mémoire.... Vous vous rappelez? avenue des Catleyas, devant la grille du petit hôtel qu'habite si chastement madame Flamey, ma toute divine et presque fidèle maîtresse....

— Vous êtes en route, Hamelin? bien; gouvernez comme cela jusqu'à nouvel ordre.... On a prévenu l'officier en second que j'ai à lui parler?

— Oui, commandant; mêmement, commandant, que le voilà qui vient, l'officier en second!...

Il vient, en effet : j'aperçois, hors le capot du carré des officiers, sa casquette deux fois galonnée d'or... et, à six pas de moi, il salue,

'un rien trop correctement, pour mon goût....

— A vos ordres, commandant.

— Harel, vos torpilles?... où en sont-elles?...

— Les deux tubes sont parés, commandant... t j'ai repris le réglage de la torpille 3... la 4 narche admirablement, je n'y ai pas touché. et 2 sont en pression aussi... je veux dire à 20 kilogs.... Faut-il pousser tout de suite à 50?

— Oui. Et prenez toutes vos dispositions pré-iminaires de combat.

— Bien, commandant.

Il s'en va, après avoir salué de nouveau. Il alue tout à fait à la prussienne : raide comme n piquet, la main retournée, la paume en bas. Ce qui ne l'empêche pas d'être admirablement ouple. Trop raide et trop souple, voilà mon econd. Au fait, je le juge peut-être avec peu 'indulgence... dame! c'est le même Harel que 'eus l'honneur de connaître, la même nuit d'été, lans la même avenue des Catleyas, et devant la nême grille.... Ah! la ménagerie est complète : Iarel, Hamelin, Folgoët et Cie.... Décidément, a déesse de l'Érèbe, la « sombre Guerre aux ris indignés », dernière et première de toutes elles qu'ont adorées toujours et que toujours doreront les hommes, de Caïn, le second, à Anonyme avant-dernier, tous les hommes, tous assionnément homicides, homicides jusqu'au

tréfond des moelles et jusqu'aux suprêmes fibres du cerveau, — la déesse Guerre, si féroce qu'elle soit, est ironique encore davantage!... Quelle sournoiserie macabre : avoir assemblé, associé, dans le même camp, pour la même besogne, les êtres que nous sommes, forcément ennemis à mort, voire un peu plus qu'à mort. — Hamelin, Harel, Folgoët! Quelle admirable et fraternelle trinité, vous ne trouvez pas? Harel, Folgoët, que la guerre seule a conservés l'un et l'autre intacts, alors que la paix en eut tué l'un, à coup sûr, et l'autre probablement, par ricochet? — Par dessus le marché, Hamelin, témoin de tout le drame; Hamelin, qui ne dit mot, n'en pense pas moins, et continue de nous regarder, avec une attention telle, mon Dieu! que je ne serais pas trop surpris qu'un spectateur de cette espèce se changeât en acteur du soir au matin.... Pourquoi diable la déesse Guerre n'a-t-elle pas permis qu'une situation tellement impossible ne fût pas tranchée tout de suite, comme on tranche au bistouri la peau gonflée d'un abcès, au lieu d'attendre qu'il empire, et que le malade en soit tout envenimé, empoisonné?

Guerre, déesse de l'Érèbe, je viens à toi, comme vint jadis l'éphèbe hellène qui devint Sophocle. Mais lui demandait, avant de mourir sous les coups du Perse, une belle fille à aimer. Je suis moins exigeant : je souhaiterais simple-

ment, avant d'être mis en pâtée par la mitraille allemande, ne pas emporter dans la mort le goût trop amer de mon amour trahi, méprisé, bafoué, laisser après moi, pour la poignée d'années que vivra mon nom, après que j'aurai cessé de vivre, un peu mieux que le souvenir d'un « pauvre homme », tout court; d'un pauvre homme dont une femme désœuvrée aura fait son jouet, tant qu'elle aura voulu, quand elle aura voulu, et comme elle aura voulu, et dont toute la destinée aura tenu là-dedans; oui : dans ce rôle de bouffon, de jocrisse, de chien de manchon. C'est ça que je suis, — ça, oui : sans exagération, sans forcer la note. — Moi, Folgoët, Faël de Folgoët, dernier du nom! — lequel nom ne fut pas sans faire figure dans l'histoire... quand d'autres le portaient. — Moi, qui valais peut-être plus, j'ai, à coup sûr, fait moins. — Parce que, né coiffé, jamais la malechance ne m'a manqué. — C'est assez vexant.... Je sens si bien qu'au lieu d'être le plus petit, j'aurais pu me prouver le plus grand! — Tenez! j'aurais pu, si le temps m'avait été donné, devenir un musicien dont l'œuvre eût duré. J'aurais pu devenir encore amiral, et gagner des batailles historiques... un mauvais hasard, voilà uniquement ce qui brisa ma carrière navale, la plus chère de toutes les cordes de mon arc : j'eus la guigne d'être là, le jour qu'il fut utile qu'on défendît,

par de violents articles de presse, la cause d'un bon programme naval, et que, pour cela, quelqu'un se sacrifiât soi-même... je me sacrifiai.... Bah! c'est un bon souvenir, et je ne regrette rien. — J'aurais pu laisser derrière moi le nom d'un chimiste et d'un biologiste, nom qui n'eût pas été sans gloire. Mais madame Flamey n'aimait ni les cornues ni les éprouvettes.... Dommage! Ça je le regrette vraiment, c'eût été amusant de tirer leurs oreilles d'ânes à pas mal de soi-disant savants, et d'étaler au soleil la niaiserie de pas mal de prétendues sciences contemporaines.... Au fait, je n'ai peut-être pas dit mon dernier mot.... — Pour le moment, en tout cas, la guerre, de tous côtés, me barre la route, me condamne à continuer de n'être rien. Qui peut songer à quoi que ce soit, tant que pèsera sur nous cet âge de fer ressuscité qui a remis sous le crâne de tous les fils de Caïn le rouge délire de leur aïeul. Ah! Dernière Déesse, ah! Guerre, toi, la seule des Vieilles Immortelles qui s'entête à ne pas mourir; toi que l'humanité, sans jamais cesser de maudire, adorera bon gré, mal gré, toujours, tant qu'il restera sur la planète deux nations, avec, entre elles, une province contestée; tant qu'il restera deux hommes avec, entre eux, une femme convoitée... ah! Dernière Déesse, plus féroce que les plus féroces d'entre toutes celles qui te précédèrent sur nos autels, —

que je te hais! non seulement pour la masse écrasante des maux dont tu accables aujourd'hui l'univers, mais d'abord pour la mortelle souffrance dont tu m'accables moi, et dont tu es, toi, la vraie cause et la vraie source! toi, toi seule! et non ma toute divine et presque fidèle maîtresse, simple femme à peine malfaisante, laquelle, s'efforçant à me tuer, moi, son amant, ne faisait que son métier de femme et de maîtresse, et le faisait presque loyalement! Toi, Guerre, c'est autre chose : tu nous as pris en traître; tu ne tues pas : tu assassines. — Et c'est toi que je rends responsable; responsable de tout, toi seule; toi, la mangeuse de chair humaine, toi, la buveuse de sang humain!

Je lui fais peut-être beaucoup d'honneur, à ladite Déesse, en m'occupant si longtemps d'elle. A supposer qu'elle s'en doute, elle en concevra certainement un orgueil dont je ne veux pas lui laisser le bénéfice. Quelles qu'aient été ses mauvaises intentions, il n'en est pas moins constant qu'à bord du 624, de Cherbourg à Cattaro, par Brest, Gibraltar, Oran et Bizerte, Hamelin, Harel, Folgoët et Cie ont navigué sans anicroche et vivent en apparence le plus cordialement du monde, nous voilà bel et bien en plein milieu de l'Adriatique; et tout à l'heure, nous rallierons l'armée navale, si toutefois

l'armée navale daigne se trouver au rendez-vous qu'elle nous a fixé. Ne me demandez pas pourquoi : Cattaro passe pour un arsenal assez bien défendu, et je n'imagine pas que les amiraux à barbe grise soient assez jeunes pour risquer des cuirassés de cinquante ou soixante millions contre des batteries bétonnées de cinq ou six cent mille francs, celles-ci tout de même notoirement plus puissantes que ceux-là. — Les pots de terre ne se sont jamais profitablement cognés contre les pots de fer... ni les pots de fer contre les pots de béton armé.... Non, il doit s'agir d'une démonstration plus ou moins théâtrale.... Quoique, somme toute, on ne sait jamais : les vieilles gens sont si jeunets... témoin moi-même (qui grisonne) : voyez le résultat, quand je me heurte à l'expérience acérée d'un quelconque Harel à moustache blonde!...

Il n'y a pas à dire : plus j'y songe, plus je me fais l'effet d'un amoureux candide et berné, sans expérience et sans prudence... malgré tant de sel dans le poivre noir de ma moustache et de ma brosse.... Oh! à constater cela, je ne mets nulle vanité, je vous prie de le croire!

Donc, Harel (Chou-fleur), à la moustache blonde, aux joues de rose, à la taille de pou-

pée... c'est cela qu'une femme choisit!... Il faut bien que j'y croie, puisque je l'ai vu.... N'importe! il me déplaît furieusement, à moi, le Chou-fleur en question. — Après tout, je dois être mauvais juge, étant partie.

Harel... Harel Chou-fleur....

J'ignore le prénom de mon officier en second, et préfère ne pas m'en enquérir. « Chou-fleur », me semble tout à fait l'appellation qui lui convient. Et, pour moi, « Chou-fleur » il restera définitivement. — Un exquis Chou-fleur, tout blond, tout rose....

Dame! un Chou-fleur que madame Flamey n'a pas dédaigné....

Zut! je préfère penser à autre chose!

Je préfère penser à Hamelin, mon quartier-maître de canonnage, qui fait ici fonction de chef de barre. — Celui-là est mon ami, ou je me trompe fort; — quand il me regarde, je sens quelque chose de chaud, de vigoureux... de fraternel... oui!... jaillir de lui vers moi et m'entrer jusqu'au cœur. — Hamelin, pour moi, c'est exactement l'inverse d'Harel : il me plaît; il me plaît même furieusement, Hamelin Guiscard. Je me sens plus fort et mieux armé quand j'ai près de moi ce grand gars aux attaches solides, aux larges épaules, aux yeux directs et

pesants, dont le regard ne s'abaisse jamais, et, poliment, mais strictement, sans vous toiser, vous tâte et vous scrute. S'il me fallait comparer cet homme à quelque chose, à quelqu'un, je ne trouverais mon affaire que parmi les grands félins : tigres ou lions; puissantes et tranquilles machines, sûres de leur force et de leur souplesse, tellement l'équilibre de leurs muscles et de leurs nerfs est irréprochable! Ces bêtes-là paraissent toujours moins formidables qu'elles ne sont, jusqu'à l'instant du bond, jusqu'à la détente des griffes et des dents, immanquablement mortelles.

Pareillement, je n'avais pas apprécié à sa vraie valeur la poigne impressionnante d'Hamelin, jusqu'au jour où, poussant sans y prendre garde la porte de ma chambre qui était fermée, — à clé, — et qu'il croyait ouverte, Hamelin l'enfonça.

Hamelin, Harel, Folgoët....

Hamelin, certes, est le moins galonné du trio. J'ai pourtant la sensation que de nous trois, l'homme, le vrai, ce n'est ni Folgoët, ni Harel. Les galons sont peu de chose dans la vie.

2. — Mère et fils inconnus.

Midi.

Le ciel pèse lourd sur la mer aplatie. Un ciel blanc, qui aveugle. Pas un trou bleu, rien ;

une voûte basse et blême, torride. L'Adriatique, vers le nord, s'assombrit jusqu'au gris de fer, comme pour interdire qu'on s'y enfonce trop avant.

Hier, au sud de Corfou, l'air était brûlant, mais on respirait. Aujourd'hui, le thermomètre a baissé, mais on suffoque. Les poumons travaillent à vide, littéralement.

Je flaire quelque mauvaise bagarre. Il ne faut pas être sorcier pour la flairer, d'ailleurs, ici. A tout hasard, j'ai fait avancer le dîner d'une heure. Mieux vaut arriver devant les batteries autrichiennes l'estomac bien garni. Un marin qui a dîné vaut deux marins à jeun.

Et voilà le dîner avalé. En avant le dernier coup de sifflet réglementaire : « Tribordais, ramassez les plats! Tribordais, à l'appel! » Tribord a dîné après Bâbord : donc, tout est fini. J'aime autant cela : tout le temps du double festin, j'étais médiocrement à l'aise. Ouf! Et maintenant :

— Un coup de balai, haut et bas!

Autant se battre propres, s'il faut se battre, pas?

Route au N. 24° 00 du monde, toujours. A présent le 624 est au rendez-vous, à deux ou trois mille près. Par contre, l'armée navale n'y est pas. — Regrettable. Je m'estime trop loin

des miens, et trop près de l'ennemi. — Il est curieux de constater combien un chef, suffisamment brave quand il s'agit de se risquer soi-même, — je crois, sans vaine modestie, sans vanterie non plus, que je suis ce chef-là, — devient timoré, anxieux, fébrile, dès qu'il lui faut risquer les trente ou trente mille hommes, — combien le nombre n'y fait rien, — les hommes à lui confiés, — *ses* hommes. Il est, aussi, curieux de constater la réciproque : à savoir, des hommes, inquiets comme de juste, chacun pour soi, — la mort menace ! — s'en remettent du souci de sauver leur peau et ce, avec une confiance de jeune caniche, à n'importe quel chef, — même à celui qu'ils jugeront en tous autres cas sans indulgence; oui, mais pas en ce cas-ci... qui me paraît cependant, et sans conteste, le plus grave de tous.

Que voulez-vous ! c'est ainsi que, jadis, se confièrent à l'amiral Noé, qui avait arboré sa marque sur le vaisseau de ligne *l'Arche*, se confièrent aveuglément toutes les bêtes de la création.... en toutes autres circonstances, ces bêtes, et surtout les plus comestibles, eussent pris une fuite aussi prompte que sagace, sitôt en vue de cet officier général, parent, je crois, du commandant en chef des louveteries du même siècle, le sire Nemrod....

Passerelle. Journal de bord. — Je lis : « *Très beau temps, mer très belle.* » — (Ça s'abrège : *T. B. T.*, *M. T. B.*; et ça s'écrit d'une plume automatique, sans y songer; il m'est arrivé de lire la perle que voici : « *T. B. T.*, *M. T. B.*; *ramassé la queue d'un cyclone, et perdu les deux baleinières, enlevées d'un coup de mer.* ») Pour l'instant, la formule tombe juste : la mer est plate, le calme est blanc. Rien en vue, ni terre, ni fumée. — J'aimerais mieux avoir en vue quelque chose de robuste et d'ami... l'armée navale, par exemple. Mais je n'ai le choix ni de mes rencontres, ni de ma route, ni de ma vitesse. Je suis au rendez-vous, je n'ai qu'à y rester. Et je verrai bien ce qu'il m'en coûtera. Nous sommes soixante-dix hommes à bord, Hamelin, Harel et Folgoët y compris; soixante-dix, pour l'instant. Combien serons-nous, peut-être, dans deux ou trois heures?

Hamelin, toujours à sa barre, gouverne irréprochablement. Le 624 ne dévie pas d'un degré. Le sillage s'allonge derrière nous, rectiligne, jusqu'à l'horizon.

— Hamelin! donne donc la barre à n'importe qui, et prends mes jumelles... les miennes, eh! pas celles de la timonerie, qui ne valent rien.... Tu as de bons yeux, hein?

Il me regarde, étonné qu'on puisse supposer le contraire :

— Pour sûr que oui, commandant!

— Alors, cherche là-bas!.. par tribord devant, oui... et dis-moi si tu trouves une fumée, des fois?.. une, ou plusieurs?... tout là-bas, à l'horizon?...

Il prend les jumelles, d'un air alléché :

— Des fumées autrichiennes, alors donc, que ça serait, commandant?

— Oui.

Il cherche, minutieusement, et ne trouve pas :

— Non, commandant! pour y avoir des fumées, il n'y a pas de fumées... ni rien autre non plus : rien de rien, quoi! c'est désert....

— Rien? tant pis!...

Il m'examine de coin, et s'enhardit :

— « Tant pire », que vous dites, vous? Eh bien! alors... si vous dites tant pis; quoi que je pourrais bien dire, pour dire encore plus « tant pire » que vous? Comme ça, c'est encore retardé, la fin finale? et ça n'est pas encore cette fois-ci que nous se faisons nous deux casser la gueule, sauf votre respect, commandant?

C'est à mon tour de l'examiner :

— Quoi donc? tu en as faim et soif, de te faire casser la gueule?

Il hausse les épaules, lourdement :

— Des fois, oui!.. des fois, non....

Ah! bah? « Des fois, oui?... » Au fait, je

suis son commandant! le devoir exige peut-être que je lui fasse un brin de morale?

— De quoi? « Des fois, oui? » Tu n'es pas fou?

Il hoche la tête de droite à gauche, d'un mouvement brusque, têtu :

— Crois pas!... D'abord, vous-même, commandant... sans que je manque à tout ce que je vous dois... vous le seriez aussi, alors, maboul? puisque vous en avez soif et faim, pire encore que moi!.. de vous la faire casser, votre gueule?... Oh! excuse!... D'abord, sûr et certain que c'est votre affaire et pas la mienne... et puis, vous êtes mon commandant.... Mais enfin, faut pas m'en vouloir... quand on n'est pas tout à fait une bête, vous savez....

(Oui, je sais. — On n'est pas une bête! et, une nuit... dans le Jardin des Oliviers, je me rappelle qu'on a vu....)

Tu as vu. Hamelin, mon gars... tu sais. Et tu ne te caches pas de savoir.... Évidemment, c'est incorrect : tu ne devrais pas savoir... Personne ne devrait : à commencer par moi. N'empêche que tu as beau savoir, je ne t'en veux pas. Curieux, hein?)

Je ne lui en veux pas du tout. A telles enseignes que je lui réponds, aussi net que lui :

— Mais toi et moi, mon gars, ça n'a aucun rapport! Possible que je ne tienne pas exagéré-

ment à conserver ma gueule entière. Mais j'ai mes raisons pour ça, tu supposes bien! je crois même que tu les connais, mes raisons. Toi, au contraire....

Il relève la tête, d'une secousse. Et ses yeux se plantent dans mes yeux, droits :

— Moi, au contraire? Commandant, m'est avis que..., en supposant que je connaisse vos raisons..., ça me semble que vous connaissez aussi les miennes? Possible que j'aie vu des choses.... Mais sûr et certain que je vous en ai dites, moi! vous ne vous rappelez pas? le soir que je vous ai vu pour la première fois... à la grille d'un jardin?...

Mais, nom d'un chien! oui, il me les a dites!... Son gosse disparu, sa femme cachée.... Quelle brute je fais, de ne pas m'être souvenu tout de suite!.. réparons!

Je viens à lui, j'appuie ma main sur son épaule :

— Ton petit, mon gars?.. et sa mère?...

— Pardi?

Et il revient à la charge :

— Commandant... je n'irai point jusqu'à vous dire que tout ça est agréable... tout ça qui vous est arrivé... et même — il baisse la voix — tout ça qui vous arrive et qui vous arrivera encore, tous les jours que le bon Dieu fera....

Il a détourné la tête, et jette derrière nous,

sur le spardeck, en contre-bas de notre passerelle, un regard que je saisis au vol... et qui me gêne... et me trouble; un regard oblique et prompt, furtif et guetteur. J'en éprouve, soudain, des moëlles à l'épiderme, un frisson jamais senti encore : un frisson très froid, lugubre.

Hamelin poursuit :

— Non, bien sûr!... et probable qu'à votre place j'enragerais ferme!... Mais vous, à ma place à moi, qu'est-ce que vous feriez?... — Avoir une femme pour qu'on vous la cache; avoir un fils et ne pas seulement l'avoir jamais vu? — mon petit gars... n'être seulement pas sûr de le voir jamais!... Des maladies comme ça, vous n'allez pas me dire qu'on les guérit, hein?

Je ne vais rien lui dire du tout. Je fais demi-tour et j'arpente la passerelle, de tribord à bâbord, puis de bâbord à tribord. A mes pieds, le 624, en branle-bas de combat, étale le rouge mat de son linoléum et le jaune étincelant de ses cuivres. L'équipage, chaque homme à son poste, attend l'heure de la bataille, — qui sonnera peut-être avant dix minutes. — Gai, l'équipage; l'heure et le lieu semblent propices aux confidences très intimes. Mais la confidence d'Hamelin tient plutôt du testament. C'est pourquoi, toutes réflexions faites, je reviens à mon chef

de barre, et, sans préambule, j'abats mes deux mains sur ses épaules :

— Raconte voir?...

Il se penche vers le compas, comme s'il gouvernait plus droit encore que tout à l'heure. Je pèse sur lui de tout mon poids. Il ne s'en aperçoit sûrement pas :

— C'est tôt raconté : — Je suis Normand, vous savez; et mes parents, que j'ai toujours là-bas, au pays, c'est des gens bien de chez eux. Alors ils avaient pour moi des ambitions : ils auraient voulu m'établir; me marier à celle-ci ou celle-là, qui aurait été riche comme je suis. Mais moi, avec ma tête, j'ai toujours tenu à mes idées dur comme teigne. Ça fait que j'ai voulu épouser une fille de ferme, qui était sage et avenante, mais qui n'avait rien : pas un radis. Mes parents, vous les entendez d'ici : les cris qu'ils ont poussés, vous auriez cru deux putois! Je n'avais pas l'âge qu'il faut; je n'ai pas pu faire les sommations ; je n'ai pas pu épouser ma promise devant le curé et le maire; mais je lui ai promis le mariage et je lui ai fait un enfant. Et chez nous autres, les Hamelin, promettre et tenir, ça n'a jamais fait deux. Mes parents le savaient... probable que c'est à cause de ça qu'ils ont fait ce qu'ils ont fait....

— Ils ont fait quoi?

— Ils m'ont coupé les vivres pour me forcer

à m'embarquer. Alors ils ont pris leur temps, et, durant que j'étais loin, sur la mer, ils ont ôté du pays ma femme et mon gosse. Où diantre ils les ont fichus, le Bon Dieu le sait peut-être, mais il ne me l'a pas dit. — Enlevé, c'est pesé ! voilà le paquet.

— Alors ?

— Alors, je ne sais point. Je n'ai jamais pu savoir. Il ne me restait plus qu'une chose à faire... je l'ai faite, comme de juste....

— Quelle chose ?

— Foutre la main sur la gueule à mon père.... Dame ! il ne voulait pas me dire où c'est qu'on me les cachait, mon gosse et mon môme ! Mais il ne m'a tout de même rien dit de plus, malgré sa paire de gifles... il m'a seulement collé sa malédiction en retour. Vous voyez bien, commandant, qu'il n'y a pas de remède.... Et vous sentez que j'en ai ma suffisance... Ah ! nom de Dieu ! les obus autrichiens seront les bienvenus ! je leur ferai accueil avec plaisir.

Ah bah! mère et fils inconnus, voilà donc la situation? L'état civil n'avait pas prévu ça. Pour extraordinaire qu'elle soit, l'histoire n'en est d'ailleurs que plus vraisemblable. Je connais les familles normandes, et la mésalliance que représente à leurs yeux l'union d'un gars qui a de l'argent avec une fille qui n'en a pas.... Ça

devait tout de même faire un beau couple, ce rude matelot à carrure d'athlète, frisé comme un mouton, avec, au bras, sa fille de ferme « sage et avenante »!...

Je réfléchis :

— Voyons, mon petit!... Ils ne pourront tout de même pas te les cacher jusqu'à la gauche, ta poule et ton gosse!... Quand tu auras vingt-cinq ans, tu feras les sommations....

Il hausse encore les épaules — toujours très respectueusement — mais, à présent, je le sens plus las encore que révolté :

— Des sominations, que vous dites? ça m'avancerait à grand'chose, puisque je vous dis qu'ils les ont ôtés du pays, mon moutard et ma gosse!... Des sommations, pourquoi faire, alors? pour épouser une femme qu'on ne sait seulement pas où mettre la main dessus?

Il se tait, et je me tais aussi. — Rien à répondre : il a raison. Lui, cependant, au bout d'une minute, repart, — histoire de mieux m'expliquer :

— Tenez, commandant, suivez-moi bien : une fille-mère, ça ne représente pas grand'chose, n'est-ce pas? Le monde traite ça de haut en bas!... Faut pourtant que son petit mange tous les jours et faut aussi qu'elle mange de temps en temps elle-même!... Ma gosse, comme vous dites, elle n'avait rien!... sûr et certain que mes

vieux en ont profité et qu'ils lui ont mis le marché à la main... ils lui auront donné de l'argent, sous condition qu'elle s'en aille, qu'elle emporte son petit, qu'elle ne dise rien, jamais rien, qu'elle ne m'écrive pas, jamais non plus; et ça fait le compte! Si c'est ça, comment voulez-vous que je me débrouille! pas possible! faudrait un homme mieux placé que moi... un homme, comme qui dirait, dans votre genre....

Le 624, probablement touché par quelque houle de fond, s'est mis à rouler sans qu'on sache pourquoi. Résultat : quelques embardées; de toutes petites embardées d'à peine deux ou trois degrés. Hamelin, grommelant un juron, n'en redresse pas moins la route avec une précision mathématique. Son cœur est certes bien loin d'ici, à cette heure; mais son corps, ses instincts et toute son intelligence n'ont pas quitté la passerelle le temps d'un éclair. Il porte bien sa croix, le nommé Hamelin (Guiscard)! fièrement, sans forfanterie. Et une émotion mystérieuse me secoue, face à cet homme qui souffre — comme on doit souffrir....

— Ça te tient donc tant que ça, tout ça?

J'ai parlé presque bas. Lui, en réponse, rien qu'un signe de tête, mais un signe qui veut dire beaucoup :

« Parce que, tu sais? si ça te tient comme tu dis... et si nous revenons de la guerre... si nous

revenons chez nous... toi dans ta Normandie, quoi! et moi avec toi sains et saufs... eh bien!... je te les chercherai bien, moi, ton petit gars et ta petite femme... et je te les trouverai, peut-être, qui sait? »

Il relève soudain la tête :

— Commandant!... vous feriez ça, vous!

Hein? « ça? ». Ça n'est pourtant pas tellement extraordinaire.... Quels gens ne le feraient pas, gens tels que moi, lorsqu'il s'agit d'autres gens tels qu'Hamelin?...

Il en est à balbutier :

— Commandant!... »

Il n'a pas le temps d'en dire plus long. Mais j'ai reçu en pleine rétine le regard de ses yeux dardés droit sur moi; et je crois bien avoir saisi, la seconde d'après, un autre regard, oblique celui-là, qu'il a lancé de haut en bas, de la passerelle au spardeck : sur le spardeck, Harel avance de son pas immuable, — souple et raide à la fois; — Harel; — le regard d'Hamelin, soudain, comme tout à l'heure, hérisse toute ma peau, péniblement. Je crois qu'on appelle ça la chair de poule. Je n'aime pas.

Harel est arrivé jusqu'à moi. Je l'avais vu venir; je l'attendais : je ne l'ai tout de même pas entendu monter l'échelle de la passerelle :

— Commandant, la terre est en vue par

tribord devant.... Là, voyez-vous?... et, par bâbord derrière, je vous signale une escadre.... Je veux dire : les fumées d'une escadre... sept fumées, bien visibles.... — Dites donc, l'homme de barre? Vos lascars de veille, qu'est-ce que vous leur avez foutu dans les yeux pour les aveugler?... Pardon, commandant! le service mal fait m'irrite toujours.... c'est grotesque! Je vous présente mes excuses! — J'ai compté sept fumées; sept seulement.... Ça n'a pas l'air d'être français, cette escadre-là!...

3. — Couleurs de France et Couleurs d'Autriche.

Une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept. — Exact. — L'oiseau de mauvais augure a bien compté; et il ne s'est pas trompé sur la qualité de la marchandise : la marchandise n'est pas de chez nous : sitôt les coques émergées de l'horizon, je reconnais l'escadre légère des croiseurs du type *Archiduc*. — Parlez-moi de rendez-vous à la mer! on ne trouve pas qui on cherche, et on trouve qui on ne cherchait pas. Pour comble, la brume s'en mêle; — elle est autrichienne, la brume ici, au fait c'est logique; la brume ne fait que son devoir.... Mais elle a si bien joué le jeu autrichien, que nous voilà, nous, pauvre petit

624, coupé de toute ligne de retraite par sept adversaires, dont le plus faible nous enverrait immanquablement par le fond en trois obus. — Se tirer de là?... hum!... c'est pour le moins hypothétique.

Hamelin, mon pauvre vieux! j'ai peur que tu ne te sois mis le doigt dans l'œil, jusqu'au coude: nous ne la reverrons probablement jamais, ta Normandie; et ta femme n'aura pas de mari, et ton petit n'aura pas de père!... Vingt louis contre un que, du premier coup, nous avons gagné le gros lot!... autrement dit, que notre gueule est cassée d'avance!...

Il n'y a pas à dire: « Mon bel ami!... » Voici sept croiseurs autrichiens qui arrivent du côté qu'on ne prévoyait pas, à l'heure qu'on n'eût pas voulue, et qui se déploient devant nous en ordre de front, c'est-à-dire juste comme il ne fallait pas, pour que la moindre chance nous restât de traverser leur ligne, ou de la contourner sans casse. — Bonne et belle escadre, d'ailleurs, cette escadre autrichienne; et bien entraînée, si j'en juge par la correction de leur ligne d'attaque. — Tant mieux! somme toute, à tant faire que d'être coulés bas, mieux vaut l'être par des adversaires qu'on n'ait pas le droit de mépriser.

Ce qui n'empêche que c'est Harel qui, le premier, nous a signalé le danger. Autrement

dit, que c'est Harel qui, le premier, a constaté et proclamé que le 624 touche à sa dernière heure, et nous comme lui. Or, la chose est inévitable : impossible donc de prétendre qu'Harel nous ait rendu le moindre service. Mais très possible d'affirmer que ce garçon-là porte malheur. — Comme chef, comme soldat, comme Français, je désire... je suis contraint de désirer que le 624 sorte intact de la bagarre, et qu'il n'y ait pas, à mon bord, un seul os cassé. Mais, s'il doit y en avoir, je sais bien l'os que je choisirai....

Les coques autrichiennes se profilent maintenant, hautes et nettes, sur l'horizon flou. Nous distinguons comme dans toutes nos jumelles, s'entend, jusqu'au moindre détail des mâtures et des coques. Eux, sans nul doute, nous voient aussi bien que nous les voyons. Ils nous le marquent, d'ailleurs : dans l'instant même que je lorgne nos sept adversaires, à toutes les cornes montent les couleurs d'Autriche : blanc et rouge et portant en abyme l'écu des Habsbourg. N'importe : ces sept pavillons d'Autriche m'ont tout l'air de nous jeter le gant. Je le relève :

— Hamelin!... la grande enseigne en poupe, et le petit pavois !...

(Le petit pavois, c'est, en tête de chaque mât, un pavillon tricolore; la grande enseigne, celle-là, immense, et traînant pour le moins ses

six derniers mètres d'étamine rouge dans la mer. Sur mon tout petit 624, la grande enseigne fait à tout le monde l'effet d'être sensiblement plus vaste que le bâtiment.)

S'il faut mourir, autant choisir son linceul.

La timonerie a fait correctement les choses : l'ordre est exécuté presque avant que donné.

Et je regarde mes quatre pavillons qui, maintenant, dressent, face aux couleurs d'Autriche, nos couleurs de France.

A Dieu vat! Et donnons les derniers ordres, c'est le plus grand des pavillons nationaux qu'on ait à bord :

— Les machines, 350 tours ! la barre : à gauche !... 15 !... 20 !... 25 !... Hamelin, venez jusqu'au S. 80° O... et dressez à temps !...

Je vais essayer ce qu'il y a de plus simple : gouverner au large de la terre jusqu'à déborder l'extrême gauche de l'ennemi, et prier Dieu que l'ennemi n'y mette pas d'opposition trop marquée.... Car, je sais, dans cette escadre, des croiseurs que nos vingt-quatre ou vingt-cinq nœuds n'impressionneront guère, et qui en donneront trente sans effort s'ils ont envie de nous rattraper...

— Appelez-moi l'officier mécanicien.

Il est déjà là. De ma vie je ne fus obéi comme je le suis dans cet instant-ci....

— Fourgue, voulez-vous descendre dans vos

chaufferies, et recommander à vos bonshommes d'éviter la fumée, s'ils peuvent?... Faites-leur comprendre qu'il ne s'agit pas d'une fantaisie, mais de notre peau, et de la leur.

— J'y vais, commandant! je leur ferai comprendre....

Il dégringole, telle une avalanche....

Fourgue, — vingt-quatre ans, deux galons, la médaille militaire, et l'expérience d'un homme, qui, sachant aujourd'hui beaucoup, a tout appris ce qu'il sait, et tout fait ce qu'il sait faire sans que personne, le plus souvent, lui ait rien montré ni rien enseigné; — Fourgue, mécanicien principal de deuxième classe, va voir le feu tout à l'heure pour la première fois, — et, probablement, pour la dernière. — Il s'en soucie d'ailleurs comme de sa dernière chemise... dire qu'elle ne sera même pas en bois de sapin!... Et Fourgue, de joie, ne tient pas en place.

Ils sont tous pareils, d'ailleurs, mes hommes. Que voulez-vous! ils sont Français. L'heure est redoutable : le Français, à cette heure-là, cesse d'être homme et devient demi-dieu....

D'ailleurs, pour un bateau mobilisé, donc, armé de fortune, avec la raclure de tous les dépôts, le 624 n'a pas été mal servi. Mon équipage est belliqueux, même exagérément. Je n'ai garde de m'en plaindre, aujourd'hui surtout. Mais je ne partage pas l'enthousiasme général, moi, le seul

pourtant de nous tous pour qui la musique des obus ne sera pas une nouveauté : je l'ai fait jadis entendre, en Chine, au Maroc, ailleurs. — Non, je ne partage pas ! — Nous serons tous en bouillie d'ici vingt minutes ; et pas l'ombre d'une chance de faire payer à l'ennemi, même au rabais, le prix de nos carcasses.... Vingt minutes... ou dix ! Et, certes, en ce qui me concerne, je n'ai rien à objecter. Mais une chose est d'être tué, soi, seul ; et une autre chose de faire tuer, même soi y compris, soixante-dix hommes, tous jeunes, sains, tous taillés pour vivre chacun leur demi-siècle... soixante-dix hommes à vous confiés par la nation... soixante-dix hommes qui mettent en vous toute leur foi....

Sur le spardeck, Harel repasse. Je l'appelle :

— Harel, vos torpilles ? vous êtes à cent cinquante kilogs, maintenant, je suppose ?

Il hausse imperceptiblement les épaules. Mais c'est déjà trop haut, et de beaucoup.... Les haussements d'épaules d'Harel ne ressemblent pas aux haussements d'épaules d'Hamelin. C'est plus discret, je ne dis pas non. C'est plus insolent, j'affirme oui. — Mon petit garçon !.. je vais te....

Non ! pas devant l'ennemi.

Et je regarde vers la ligne autrichienne, pour ne pas voir Harel et ses épaules....

Il m'a répondu, d'ailleurs, avec toute la correction désirable :

— Je suppose comme vous, commandant. Elles ont eu tout le temps nécessaire, les torpilles. Mais je n'ai pas encore été vérifier la pression. J'inspecte le branle-bas de combat ; et ce n'est pas rien, sur une barque de bachi-bouzouks telle que celle-ci !...

J'ai horreur qu'on déprécie à tort les gens ou les choses. Qui ne sait pas admirer vaut peu. Mon équipage n'a pas le vernis du temps de paix, soit ! Mais il a le poli du temps de guerre. Et ceci vaut mieux que cela.

Harel poursuit, imperturbable et dédaigneux.

— Il me déplaît de plus en plus, chaque fois que je le regarde, et davantage encore chaque fois que je l'entends :

« D'ailleurs, commandant, dans cinq minutes, je serai à même de vous renseigner. Puis-je vous demander vos ordres de combat... à supposer qu'il y ait combat ?...

— Mon cher, vous voyez comme moi que jamais, au grand jamais, le 624 ne pourra, à n'importe quelle allure, passer au large de la ligne autrichienne : sept mille mètres à gagner, c'est deux de trop, pour le moins. Je compte donc passer entre le cinquième et le sixième bâtiment ennemi, en comptant de bâbord à tribord. Envoyez donc deux torpilles, — feu à volonté, —

sur ces numéros cinq et six, qui vont être pour nous particulièrement gênants. Cela nous donnera quinze ou dix-huit cents mètres de distance entre les canons autrichiens et notre peau, et ce n'est déjà pas beaucoup. Y êtes-vous?

— Oh! parfaitement!

Il salue, il fait demi-tour, — et il s'en va....

Ce dernier geste est le seul de lui qui ne me soit pas désagréable. — Sapristi! à tant que d'être tué tout de suite, j'aimerais pouvoir aussi choisir, après mon linceul, mes futurs voisins de cimetière. Dormir toute une éternité côte à côte avec le Chou-Fleur Harel, moi, Folgoët? — Non! merci!... pas même pour offrir à madame Flamey, ma presque fidèle amie, le plaisir inédit de savoir ses deux derniers amants couchés dans la même fosse, ce dont elle sangloterait, nul doute, à force d'en rire, d'en rire de ce rire fou qui va si bien à ses yeux aigus, à son bout de nez chercheur, à sa bouche mystérieuse: la lèvre si sensuelle, les coins si amers à force d'être bas.... Non! pas même pour cela; ni pour m'offrir à moi-même le dégoût libérateur qui me ferait vomir la vie, sans effort comme sans regret: le dégoût de connaître, dans l'instant qu'on meurt, la certitude que vous serez, après comme avant, moqué, raillé, berné, trompé et le reste; après autant qu'avant, voire davantage : deux ou dix fois davantage; deux ou dix fois plus

cruellement... de découvrir et sentir que vous n'avez vécu la vie des hommes, sur cette planète absurde, que pour y servir de jouet dérisoire à l'usage des femmes ; et qu'elles vous ont asservi à ce rôle grotesque ; et ce, avec tant d'adresse, de patience et d'hypocrisie, que, privé par elles de toutes vos meilleures forces, arrêté dans tous vos élans, entravé dans tous vos travaux, cassé dans tout ce qui eût été votre gloire, — ç'aura été pour vous exactement comme si vous n'aviez pas vécu....

Il n'est plus tout à fait l'heure de philosopher : il est l'heure d'essayer de vivre si on peut ; ce qui m'apparaît improbable....

Les sept croiseurs autrichiens marchent droit sur nous, tel un gigantesque râteau, — sept dents d'acier, dernier cri, bien tranchantes. — Ce sont les dents numéros cinq, six et sept qui, tout à l'heure, nous broierons... à moins qu'Harel ne soit un pointeur de toute première qualité, ce qui d'ailleurs m'agacerait évidemment les nerfs, à tel point que, ma foi, je préfère encore être broyé.

— Cheftel ! (mon plus jeune enseigne : pas majeur) Cheftel ! prenez les distances, voulez-vous ? et donnez-moi celle du sixième autrichien.... Je dis « sixième » en comptant de bâbord à tribord ?...

Le gosse, se précipitant pour m'obéir plus

vite, s'en va d'abord dinguer tête première contre l'oculaire du Barr and Stroud. C'est tout juste, d'ailleurs, s'il s'en aperçoit. — Et dire qu'ils sont tous comme ça : feu et flamme ! et dire que sur les soixante-dix que j'ai, il y en aura bien, tout à l'heure, inévitablement, soixante de morts!...

Cheftel lit déjà sa graduation :

— Dix mille six cents mètres, commandant!...

— Merci. — Harel, vous êtes sûr de vos réglages jusqu'à deux mille mètres, hein?

— Environ, commandant.

— Bon. Lancez tard, le plus tard possible : si vous coulez du premier coup les deux bateaux les plus gênants, nous pouvons, à la rigueur, traverser la ligne. En tout cas, c'est notre meilleure chance. Allez! — Vous, Cheftel, la distance?...

— Huit mille quatre cents, commandant.

Huit mille quatre cents. Deux mille deux cents mètres de moins que tout à l'heure, déjà !... Les Autrichiens grandissent terriblement vite. — Encore cinq minutes... cinq? trois, peut-être... et les obus grêleront. — Si j'avais un testament à faire, je crois qu'il ne faudrait pas trop tarder.

J'ai pris mes jumelles et je distingue nettement les canonniers ennemis à leur poste, et la petite gueule noire des canons braqués, qui

oscillent en roulis, pour mieux suivre, pas à pas, la cible. — La cible, c'est nous....

Tiens?... voici qu'il me semble tout à coup discerner, derrière les Autrichiens, loin, très loin derrière, quelque chose encore... des fumées, encore des fumées... qu'est-ce? allons-nous avoir affaire à toute la marine autrichienne à la fois? Ce serait vraiment du luxe, pour un 624....

— Hamelin? l'heure?

— 2 h. 08, commandant.

— Notez.

(Tellement inutile, cette formalité-là: noter l'heure! l'heure du premier coup qui va tonner; l'heure initiale du combat; de ce combat qui ne peut finir, immanquablement, que par une noyade! mais on observe le règlement ou on ne l'observe pas; et je l'ai toujours observé.)

— Notez l'heure sur le journal de bord... écrivez : *Deux heures huit; l'ennemi à huit mille quatre cents mètres de nous, sept croiseurs en ordre de front qui vont ouvrir...*

Plouf!

Une gerbe d'eau, très haute et très blanche, qui jaillit brusquement à cent mètres de notre étrave, cent mètres à peine, et qui s'agrémente fort joliment d'un arc-en-ciel bien irisé : le premier obus ennemi.

»... *le feu*....

Hamelin, qui écrit, très froidement, constate :

— Bon en direction; en portée, court.

4. — La torpille qui ne fit pas grâce à tout le monde....

— Tube trois : par tribord, à quinze degrés! sur le croiseur numéro six, en comptant de gauche à droite, feu à volonté!

L'ennemi n'est plus qu'à deux mille mètres : c'est l'instant de lancer, ou jamais. — Deux mille mètres, et nous ne sommes pas encore coulés bas? c'est plutôt miraculeux! Les obus grêlent pourtant autour de nous, drus.

Trois secondes se traînent; puis, la détonation : le coup de gong, sourd, qui s'étouffe dans l'épaisseur de l'eau, et qu'on ne risque pas de confondre avec le fracas sec et vibrant de l'artillerie, — *départs* ou *éclatements* : la torpille d'Harel est lancée. Je me penche, mes deux mains à la rambarde, je suis des yeux le sillage de la Whitehead qui se précipite; vite! très vite! plus vite! vers la cible à détruire : un trait d'écume sur la mer — du blanc sur du vert — elle est même fort correctement lancée, la torpille d'Harel : elle file droit où il faut... eh! eh! l'Autrichien passerait tantôt un mauvais quart

d'heure que je n'en serais pas autrement surpris.

La grêle d'acier, cependant, redouble. Et le 624 continue tout de même d'être épargné... le miracle se prolonge.... Est-ce que, par hasard, Hamelin, Harel, Folgoët et Cie vont encore se tirer d'affaire en l'occurrence?...

Aïe!... Le sillage blanc a dévié!.. oh! de fort peu; mais de ce qu'il faut, tout juste.... Patatras! la torpille d'Harel a manqué le but.

(Petite satisfaction personnelle.... Sale nature, hein! que la nature humaine!)

Un juron, tout de même, s'impose par décence : je jure donc, aussi fort que je peux :

— M....

(Après tout, nous sommes sur un champ de bataille.)

Tiens!... au fait?... puisque c'est de la faute d'Harel... un reproche s'impose aussi :

— Tonnerre de Dieu! Il faut que vous ayez raté ce coup-là, vous!

Il se rebiffe immédiatement, insolent à giffler:

— Que voulez-vous, commandant! Je n'y peux rien, c'était écrit d'avance : j'ai toujours tout raté toute ma vie, moi, tout... sauf les femmes!...

Hein? « Sauf les femmes?... »

Je lâche la rambarde, et je recule d'un pas.... Et puis, je me détourne, et je mords mes deux

lèvres à la fois : un instant, un instant bref, j'ai senti tous mes nerfs tordus, tordus à hurler.... Mais je commande, ici ; et je me suis commandé à moi-même. J'aperçois d'ailleurs Harel rouge comme braise et mordant au sang ses lèvres trop roses : il a probablement mesuré l'énormité de sa gaffe (« gaffe » à son point de vue doit être le mot propre.) Je me détourne, impassible.... Et, me détournant, je vois Hamelin....

... Je vois Hamelin....

Hamelin a lâché la roue de son gouvernail, — comme j'ai lâché, moi, ma rambarde. Hamelin a reculé d'un pas, comme j'ai reculé, moi. Et Hamelin me regarde, la bouche ouverte, les yeux larges, les épaules basses, les poings crispés : — Un masque formidable s'est posé brusquement sur cette face à l'ordinaire, muette, impassible, immobile ; — un masque bouleversé, dont chaque trait parle et hurle ; — un masque à la fois féroce et terrible, meurtrier... pis : faux, traître... — effrayant : la stupeur, l'indignation, la fureur le creusent comme la houle creuse la mer ; sur le front gonflé, sur la bouche tordue, au travers des deux pupilles dilatées, surgit, remue tressaille cette soif et cette faim de justice immédiate, de châtiments foudroyants qui change si facilement en juges, quelquefois en bourreaux, les plus paisibles des hommes....

Hamelin m'a regardé; le temps d'un clin d'œil; voilà qu'il regarde Harel; maintenant il se regarde, soi; — soi : d'un coup d'œil tellement prompt et furtif que c'est à peine si je me rends compte... on dirait pourtant qu'il ne s'est pas regardé comme on se regarde, de bas en haut, entier... qu'il a plutôt fixé sur lui un point précis, vers la ceinture?...

Je n'ai pas le temps d'y réfléchir : le miracle qui a jusqu'ici fait du 624 un bateau-fée, invulnérable, cesse tout d'un coup : un obus autrichien, moins maladroit que les précédents, nous prend d'enfilade, entrant par l'étrave, sortant par l'étambot : nos quatre cheminées sont crevées comme cerceaux de cirque; le « vent » nous jette tous trois par terre, Hamelin, Harel, moi; et je reste sur place une bonne minute tête vide et souffle coupé, à plat dos sur le spardeck.

Harel, moins brutalisé, est debout avant moi, et, correctement, me tend la main gauche, pour me relever. Du moins, la chose me semble telle. Mais je me trompe peut-être, puisque, finalement, ce sont les deux mains d'Hamelin qui me prennent aux épaules et me remettent sur mes pieds.

Harel?... au fait... où diable a-t-il passé? je ne le vois plus....

Sans doute est-il retourné à ses torpilles : ce

n'est pas une raison d'avoir manqué le croiseur n° 6 pour ne pas lancer sur le croiseur n° 5 :

— Tube deux : par bâbord, à vingt-cinq degrés sur le croiseur n° 5. Feu à volonté !

Un silence assez long. Autour de nous, la mitraille autrichienne s'abat en trombes. Zut ! nous allons être mis en morceaux avant d'avoir pu jouer notre dernière carte :

— Harel ! nom de Dieu !...

Un temps. — Et quelqu'un me répond, je ne sais d'où :

— L'officier en second vient d'être tué, commandant.

Tué?... Oh ! et j'ai failli l'injurier, quand il était déjà mort ?...

J'avance de deux pas vers l'homme qui a parlé. Et je trébuche contre une chose qui est à terre, et qui n'y devrait pas être... une chose brillante ?... un pistolet ?... tiens ?... Et je découvre le corps de mon second, dont le dernier geste fut probablement pour venir à mon aide... quelque Chou-Fleur qu'il fût... l'éternelle comédie !...

Mon second est mort ; tout ce qu'il y a de plus. Le coup qui l'a frappé n'a pas laissé trace. Pas même de sang sur la toile blanche de l'uniforme....

Je n'ai d'ailleurs pas le temps de comprendre : c'est trop bref : et le combat se précipite

trop brutalement. Le tube 2, enfin, a lâché sa torpille. Je me penche, comme j'ai fait tout à l'heure, pour suivre le sillage. Et voilà que, dans le même instant, j'aperçois un autre sillage, proche, qui, celui-ci, vient vers nous, droit....

Une torpille autrichienne, alors ?

Oui. Elle arrive. Elle nous frappe. Elle éclate. Et le navire est, littéralement, tranché en deux, comme un navet par un couteau.

C'est fini. Nous coulons.

5. — ... Et l'obus qui ne fit grâce à personne.

Nous coulons à pic.

L'arrière, arraché net de l'avant par la torpille autrichienne, a déjà sombré. L'avant flotte encore, soutenu par le compartiment étanche de la proue, le plus robuste. Mais les cloisons crevées laissent filtrer l'eau, et la fin ne tardera guère. Pas de remède : rien à faire qu'à se croiser les bras. Sur la passerelle, à peu près intacte encore, Hamelin, redevenu tout à fait impassible, a repris des deux mains sa roue de gouvernail. Bien entendu, il n'y a plus de gouvernail ; il est par le fond, avec la poupe du torpilleur. Mais Hamelin tient à mourir à son

poste, exactement à son poste. J'approuve et j'imite. Je dois, moi, commandant, maître après Dieu, quitter mon bord le dernier. Je ferai donc comme Hamelin, un peu plus que je ne dois: j'attendrai que mon bord me quitte. Il sied d'y mettre de la coquetterie, à la française. C'est d'ailleurs le seul luxe qui nous soit encore permis.

Avec beaucoup, beaucoup de chance, nous pouvons espérer de voir le croiseur numéro cinq, notre vainqueur, — pour l'instant, — nous suivre dans notre plongeon, et « boire à la grande tasse » avec nous, pour peu que notre torpille à nous — notre deuxième torpille — ait autant de bonheur que la sienne.

Voyons!... où est-il, le sillage de cette torpille?... Je cherche consciencieusement, je ne découvre rien....

Si fait! Je découvre quelque chose... mais quelque chose que je n'attendais pas, et qui, brusquement, me hausse sur la pointe de mes pieds pour découvrir mieux....

Les fumées de tout à l'heure... les fumées que j'avais aperçues par delà la ligne ennemie.... Ces fumées-là surgissent maintenant de l'horizon, très hautes, très noires.... Et j'en compte toute une ribambelle... tant et tant qu'il ne saurait être question, cette fois, de fumées autrichiennes : toute la marine de Sa Majesté Apos-

tolique l'Empereur et Roi n'y suffirait vraiment pas....

Alors?... Ces fumées-là seraient françaises?... ou anglaises?... Par exemple?... Serions-nous moins irrévocablement perdus que je ne croyais?...

Qui sait?

Mes talons n'ont pas encore retouché terre et le 624 n'a pas encore achevé de couler que soudain la bataille change de face :

Au-dessous des grands panaches noirs, qui sont donc bel et bien des panaches de France ou d'Angleterre, de petites lueurs, courtes et vives, étincellent. Quinze secondes d'attente... la « durée de trajet »... et, tout autour des croiseurs autrichiens, nos ennemis victorieux, jusqu'ici! — des gerbes d'eau blanche jaillissent, — exactement comme tout à l'heure il en jaillissait tout autour de nous. J'estime la hauteur des gerbes : la salve est une salve de 138,6 — salve de réglage, par conséquent.

C'est bien cela : toujours au-dessous des grands panaches noirs, voici d'autres éclairs, plus brillants, plus hauts : les 305 ont tiré. Quinze secondes encore, la durée de trajet, toujours. Et, cette fois, aucune gerbe d'eau ne jaillit. Du moins, je n'en ai pas vu.

J'ai vu, jaillissant de la coque même des croiseurs numéros sept, six, cinq et trois, quatre

prodigieux volcans de flammes rouges et de fumées blanches. Et puis, je n'ai plus rien vu, pas même les quatre croieurs.

Vingt minutes plus tard, contre toute vraisemblance, les contre-torpilleurs français de l'escadre des *Courbet*, laquelle escadre, d'une seule salve, venait de gagner la bataille, recueillaient, cramponnés sur la même cage à poules, Hamelin, Folgoët et trois autres survivants du 624 : tous blessés ou meurtris, il va sans dire. Mais des croiseurs autrichiens, on ne retrouva rien.

La torpille autrichienne n'avait certes pas fait grâce à tout le monde ; il s'en fallait même de soixante-cinq hommes sur soixante-dix. Mais les obus français, eux, n'avaient fait grâce à personne.

QUATRIÈME PARTIE

UNE NUIT

I. — Un blessé.

Octobre 1914

Passé la porte de l'hôpital, — hôpital maltais, moins anglais qu'italien ; et mixte, plus civil que militaire, — passé la porte, douze marches dallées, d'un marbre rose tout fendillé, et comme cloisonné de mousses, de lichens, d'herbes drues, voire de fleurettes sauvages, menaient d'abord et droit à la salle mortuaire : le logis des morts servant ainsi d'antichambre au logis des vivants. Six cadavres étaient là, leurs six cercueils bien alignés au pied de leurs lits. Et les familles, au grand complet pour la veillée, comme le protocole méditerranéen l'exige, se lamentaient sans discrétion. L'éclairage était réduit : à quoi bon gaspiller l'électricité du roi,

quand le même protocole méditerranéen condamne les plus pauvres survivants à flanquer chacun de leurs trépassés d'une couple de cierges ? Douze flammes fumeuses dansaient donc dans la brume lourde et puante qu'était l'atmosphère du lieu : pêle-mêle d'encens, de musc, de chandelle et de pourriture. — Tant et si bien que, pour les yeux et le nez d'un blessé frais débarqué du champ de bataille, l'accueil de l'hôpital était réconfortant.

Les brancardiers qui me portaient, ne faillirent point à trébucher, au passage, contre l'une des bières ; et il s'en fallut de rien qu'avant de parvenir à mon domicile propre, je ne fusse provisoirement — et brutalement — déposé dans une autre demeure, plus étroite, et qu'on n'occupe d'ordinaire qu'à titre définitif. Le mort, vert au creux de ses draps blancs, ricanait dans la pénombre, réjoui sans doute d'une facétie de si haut goût. Et ses proches, caquetant autour de lui, histoire de le veiller plus dévotement, piaillèrent d'horreur, à la pensée du sacrilège que j'avais presque commis.

Les morts dépassés, on arrivait chez les vivants. Et c'était moins somptueux encore ; surtout moins balayé. En outre, les cierges manquaient, et cruellement : une seule poire électrique pendait du plafond, veuve d'abat-jour. En

sorte qu'on n'y voyait rien, et qu'on avait tout de même mal aux yeux. Les mouches, innombrables, avaient, par bonheur, saupoudré l'ampoule — et bien entendu les murs, et le plafond par surcroît — de myriades et de myriades de points noirs; de quoi tamiser l'électricité crue.

Quant aux quatre coins de la salle, vaste, d'ailleurs, ils se perdaient dans la plus noire obscurité. Et c'est là, dans cet hôpital ami et allié, que je ne nommerai pas, n'en pouvant pas dire autant de bien que je voudrais, c'est là qu'on nous transporta d'abord, nous cinq, — les seuls survivants du torpilleur 624 : cela dès qu'un croiseur de l'armée navale franco-anglaise put nous mettre à terre.

J'étais, moi, intact : pas une éraflure. Pourquoi la Faculté, ce néanmoins, m'étiqueta-t-elle « blessé », je ne l'ai jamais su. Je n'étais pas blessé, j'étais évanoui : dans le coma, si vous préférez, ou en léthargie. J'avais perdu connaissance sur la cage à poules qui nous avait servi de radeau, après que le 624 eut achevé de mourir. Depuis, j'avais bien recouvré l'ouïe, la vue, l'odorat, avec l'ensemble très complet de mes facultés mentales; mais je demeurais paralysé des pieds à la tête, et mon cœur semblait arrêté tout de bon, et à tout jamais. Bref, j'avais tellement l'air d'être mort que les médecins fail-

lirent bel et bien m'enterrer. Les médecins ont la plus fâcheuse tendance à considérer les croque-morts comme de bons confrères à qui la civilité veut qu'on passe toujours et sans retard tout ce qu'on peut passer de clients.

Je voyais tout de même et j'entendais, j'avais vu, notamment, mes quatre compagnons débarquer de leurs civières, et je les avais entendu gémir quand les brancardiers, des infirmiers maltais, forts, mais brusques, les avaient jetés chacun dans son lit. Nous étions tous les cinq dans le même coin — obscur à souhait — et j'avais pour voisin immédiat mon ci-devant chef de barre, Hamelin, quartier-maître de canonnage. C'est lui dont je veux parler, — d'abord.

Moins pittoresque que moi, Hamelin n'avait pas l'apparence d'un cadavre, mais il n'avait pas non plus l'apparence d'un vivant. Pas l'apparence, au moins, d'un vivant bien entêté à vivre. La torpille et les obus autrichiens l'avaient à peu près respecté ; mais le naufrage y avait mis moins de formes. De vrai, ç'avait été un mauvais naufrage. Neuf fois sur dix, un bâtiment qui coule bas commence par « faire le tour » — coque sens dessus dessous, quilles en l'air — puis « se mâte », l'étrave pointant vers le ciel, la poupe plongeant et s'enfonçant, pour, finalement, glisser d'avant en arrière et disparaître tout doucement, sans secousse. Mais le 624

tranché par le milieu, n'avait pas pu sombrer comme tout le monde : de ses deux tronçons, l'un n'avait plus de poupe et l'autre n'avait plus de proue. Les choses s'étaient donc passées brutalement. Hamelin, rué de la passerelle sur le spardeck, s'y était cassé les deux jambes, d'abord. Après quoi, la roue de sa barre, détachée du socle, et lui tombant dessus d'au moins trois mètres, lui avait cassé la tête et défoncé le thorax : fracture du crâne, fracture de deux côtes, fracture d'une clavicule. Bref, des morceaux d'homme plutôt qu'un homme entier. Et ces morceaux sanglants, gangrenés, avaient tout de suite déliré, puis, très logiquement, agonisé. L'agonie marchait même bon train, bien avant que nos civières fussent arrivées à l'hôpital. Dès qu'on y fut, l'infirmier préposé aux cercueils nous vint passer en revue, histoire de compter ses clients probables ; voyant Hamelin, il s'arrêta, hocha la tête, et, sans plus d'hésitation, lui prit mesure : ce blessé-là valait d'ores et déjà un mort ; et sa mise en bière n'était plus qu'une question d'heures ou de minutes. Hamelin ne protesta pas : il râlait.

Moi, je l'entendais râler, par grands râles, profonds et précipités. Et je le voyais ramener ses draps vers son menton, par saccades, de ses deux mains, crispées et grelottantes : geste classique, que tout homme fait une fois dans

sa vie; mais une seule fois... sauf miracle....

Or, en l'occurrence, il y eut un miracle : — Hamelin, qui « faisait » une température très constante de 40°,9...(et le thermomètre était toujours pudiquement insinué sous son aisselle; ailleurs, il eût donc bien marqué 42°, ou peu s'en faut...) — Hamelin, dont personne n'avait pu saisir le pouls, et dont le cœur, depuis trente ou quarante heures, avait pris l'habitude de s'arrêter toutes les dix minutes, et de ne repartir que quand ça lui chantait... des trois, quatre, cinq et dix secondes après s'être arrêté, par exemple; — Hamelin, qui, ce faisant, n'en râlait que plus creux et plus funèbre, fit à tout l'hôpital — morticoles, infirmiers, fossoyeurs et le reste — la farce la plus désagréable qu'on puisse imaginer : il n'alla pas jusqu'à ressusciter... du moins, pas tout de suite... mais il changea d'un coup, sans crier gare, et contre toutes les règles d'Hippocrate, sa manière d'agoniser. Il ne s'en porta pas mieux; ses 40°,9 ne tombèrent pas même à 40°,8; son pouls continua d'être insaisissable; son cœur continua de battre et de s'arrêter comme ci-devant. Mais Hamelin, sans que personne pût deviner pourquoi, cessa soudain de râler, pour se reprendre à délirer. — Et ce fut d'ailleurs un délire parfaitement atroce. Je n'imagine pas chose au monde plus angoissante que d'avoir entendu ce délire-là. Au surplus, jugez-en vous-

mêmes : Hamelin se croyait mort, parlait de soi-même au passé, et voyageait parmi les au-delà les plus divers, tous peu rassurants, du reste. Sans doute avait-il de son vivant changé fréquemment de croyance : toutes ses religions successives lui revenaient en tête, les unes après les autres, l'athéisme y compris ; il se figurait alors retombé dans un néant absolu, et se souvenait vaguement d'un nommé Guiscard Hamelin, comme on se souvient d'un homme quelconque du temps de Périclès ou de Charlemagne, dont on ignore tout sauf le nom, et qui jamais ne nous fut rien. Puis l'athéisme s'en allait, remplacé Dieu sait par quoi ; et Hamelin, mort, commençait de survivre, — d'une survie mystérieuse et bizarre, dont religions ni philosophies jamais ne m'avaient donné soupçon. N'oubliez pas que, moi, cependant, je continuais d'être en léthargie et d'avoir toute l'apparence d'un trépassé, quoique voyant toujours et toujours entendant net. Hamelin, deux ou trois fois, se souleva de son lit, par une sorte de bond, dont la vigueur me stupéfia chez un moribond ; il prenait appui sur ses deux bras ployés, et les détendait brusquement comme un ressort de catapulte ; et, deux ou trois fois, bondissant ainsi, il tourna la tête vers moi et me regarda fixement, le temps de sauter et de retomber, temps qui me parut long : le regard d'Hamelin, d'Ha-

melin si proche du trépas, pesait sur moi, lourd... pesait sur mon cerveau, sur ma mémoire, sur ma conscience... sur tout moi... pesait comme pèse un remords. Et c'était bien un remords qui s'éveillait au fond de ma conscience; remords confus; remords tout de même. Et il m'arriva au moins une fois de l'entendre, m'ayant ainsi regardé, prononcer distinctement mon nom.

Je l'entendis aussi prononcer d'autres noms : un nom de femme, sans doute le nom de la femme qu'il aimait, de cette fille de ferme « sage et avenante »..., le nom d'un enfant, de son enfant, nul doute

Les heures se traînaient.

La voix du moribond s'élevait et s'abaissait, à la manière d'une flamme qui danse. C'était parfois assez net, puis tout à fait confus; fort autant qu'un cri; faible comme un dernier soupir.

D'autres heures passèrent. D'autres encore. L'hôpital, bruyant tout le jour, s'assoupit. La nuit vint, puis s'en alla. L'aube blanchit. Le soleil revint. La nuit revint à son tour et ainsi de suite, cinq fois. Hamelin qui avait râlé trente ou quarante heures, délira pour le moins quatre-vingts.

Et il lui advint, dans ce délire, — le cinquième jour, minuit sonnant, d'entrer, si je puis dire,

en conversation avec... avec je ne sais qui... ou je ne sais quoi.... Dieu peut-être... avec quelque être invisible et redoutable, qui l'interrogeait, et à qui il répondait, sur un ton d'indicible épouvante... je ne percevais pas les questions qui ne parvenaient qu'à lui seul ; mais tout de même, je compris que ces questions-là devaient être formidables bien au delà de tout ce que peuvent supporter nos oreilles humaines.

2. — Les mêmes et d'autres.

Les autres blessés, c'étaient nous quatre, seuls survivants, avec Hamelin, de feu le 624, mon ex-bateau, un torpilleur, un ratier, un mécanicien et moi, Folgoët. Pourquoi j'étais là, moi, le chef : à terre, sauvé, vivant, au lieu d'être où j'aurais dû, où mon équipage était, sous deux cents brasses de bonne eau de mer, décemment enseveli, mort comme le bâtiment, avec le bâtiment... à bord? Pourquoi? Oh! tout bonnement parce que la dernière convulsion du 624 « faisant le tour » m'avait assommé, et parce que mes hommes, tout meurtris, tout déchirés qu'ils fussent, avaient dix fois risqué leurs vies pour sauver la mienne; j'étais évanoui, je m'étais laissé faire; je n'y avais même rien compris. Je jure ici qu'il n'y avait point eu de ma faute.

Comment le torpilleur et comment le mécanicien s'étaient-ils sauvés eux-mêmes ? Dieu, qui le sait, ne me l'a pas dit. L'un comme l'autre avait bien quelque cent chances sur quatre-vingt-dix-neuf de rester à tout jamais l'un dans sa chambre à torpilles, l'autre dans le compartiment de sa turbine. Une turbine, ça se loge sous le pont cuirassé, au tréfonds du navire. Une chambre à torpilles, c'est bourré de fulmicoton du plancher au plafond. Ni l'un ni l'autre de mes bonshommes ne s'est jamais souvenu du circuit fantastique qui les avait amenés de leurs rôtissoires respectives à l'air libre.

Admettons, si vos croyances ne s'en trouvent pas choquées, qu'un archange s'en est mêlé et que ses supérieurs hiérarchiques l'ont chargé de prendre à son compte cette extravagante affaire. Pour le ratier, « homme de pont », (un ratier est une façon de calfat ou de chaloupier, préposé à la propreté extérieure de la coque) pour le ratier, donc, combattant tout à l'air libre, comme moi-même, Folgoët, lui sur les passavants, moi sur la passerelle, la chose s'expliquait mieux ; il suffisait que le lascar fût né coiffé et que tous ses grands-pères jusqu'à la quinzième ou vingtième génération en deçà eussent été chanceux, ce qui s'appelle chanceux : insolemment... et que toutes ses grand'mères eussent fait tout l'indispensable, voire le superflu, pour cela... et que lui-même, à

bon droit d'ailleurs, eût recueilli intégralement l'héritage ancestral.

Au demeurant les pourquoi n'importaient guère, le total seul de l'addition comptait : — Hamelin mourant, plus Folgoët, tenu pour mort, plus un ratier, plus un torpilleur, plus un mécanicien, tous trois durement « amochés », également, cela faisait bien cinq ; cinq « rescapés » un point, c'étaient tout.

Soixante-dix moins cinq restent soixante-cinq. Ces soixante-cinq-là dormaient leur dernier sommeil au fond de l'Adriatique... le petit Cheftel... le brave Fourque... les autres... et Harel, —Chou-Fleur....

De nous cinq, les vivants, quatre déliraient, Hamelin, comme j'ai dit ; le ratier, le torpilleur et le canonnier, comme on délire communément. Moi, seul ne délirais pas; et pour cause : je continuais.

— Il est mort, avait affirmé, parlant de moi, à première vue, le médecin traitant.

— Mort de quoi ? avait demandé le médecin chef, après examen attentif de mon épiderme intact.

— Mort de la commotion. Rupture de vaisseau, avait suggéré le garçon de salle.

(J'entendais tout, n'oubliez pas.)

Ils décidèrent finalement de ne pas m'enterrer tout de suite. Si j'avais pu émettre le moindre

son, j'aurais fait ouf! Être enterré vivant, non. Je me figure que je n'aimerais pas.

Ce ne fut qu'au matin du sixième jour que je sortis, assez brusquement, de ma léthargie. Il était temps : les médecins, quoique un peu rêveurs, en présence de ce cadavre, vieux de six fois vingt-quatre heures, qui refusait méchamment de se décomposer... on trouve des empêcheurs de danser en rond jusqu'au bord des cercueils!... Les médecins venaient tout de même de passer outre, et avaient décrété que mes funérailles auraient lieu le soir même. La mise en bière était même fixée pour midi.

Je m'attendais donc à passer, après une mauvaise journée, plusieurs... non : une seule nuit très longue et trop noire, — vraiment désagréable, sur un lit trop étroit, mal capitonné, — quand, tout d'un coup, je sentis les liens secrets qui me garotaient se dénouer d'eux-mêmes, et je fus libre.

Je n'avais pas encore été porté dans la salle mortuaire; on ne m'avait pas encore pourvu de cierges autour de moi. Le destin m'épargna donc le plus pénible de l'aventure. Il n'y en eut pas moins, parmi les blessés, les infirmiers et autres gens de mon entourage, une terreur superstitieuse. Et chacun se signa avant de vouloir bien constater que j'étais vivant.

Mais, vexée d'avoir dû baisser pavillon devant les faits, la médecine ne se tint pas pour battue : elle chercha sa revanche et l'eut tôt. Un hospitalisé, sitôt franchie la porte de ce purgatoire que Dante oublia, l'hôpital, devient pis que l'esclave — la chose : de ces hommes au-dessus des lois, les médecins, lesquels ont sur lui droit de vie et de mort, sans limite ni contrôle. Une léthargie, que la Faculté s'était blousée jusqu'à confondre avec un décès, et ce, six jours durant, ne pouvait pas n'avoir pas laissé, dans l'organisme du mort manqué, des traces qu'à la vérité l'on ne constatait pas jusqu'ici, que les médecins se gardaient bien d'ailleurs de définir, mais qu'ils affirmaient obligatoirement très profondes, donc très redoutables, tant pour moi, que pour autrui. Il fallait donc effacer ces dangereux vestiges, les atténuer tout au moins, fût-ce aux dépens de ma liberté, soit en l'occurrence, aux dépens de mon honneur : car l'honneur d'un soldat, en temps de guerre, habite naturellement sur les champs de bataille et non dans les hôpitaux.

— Vous avez besoin d'une convalescence longue, longue... infiniment longue... pour vous remettre à peu près d'aplomb. D'ailleurs, dans votre état, vous n'êtes pas transportable : la France est trop loin.

— Pas transportable, moi ? Mais je vais

comme un charme, je marche comme un chasseur, je bois comme un chantre et je mange comme Gargantua!

(C'était une bonne semaine après mon réveil que j'avais obtenu du médecin-chef, personnage olympien, donc, difficilement abordable, cet entretien vital pour moi).

— Vous buvez, vous mangez, vous marchez, soit : simple apparence! Mon cher monsieur, permettez-moi de vous le dire, cela ne prouve absolument rien en faveur de votre santé.

Cela prouve au moins que je puis me battre, et c'est tout ce que je désire. Si je marche, si je bois, si je mange, si même je fais de la gymnastique et des poids, je voudrais bien savoir quelle faculté physique me manque pour retourner sur-le-champ au front?

— Quelle faculté? je l'ignore; mais il vous en manque sûrement une; plusieurs probablement. Et vous concevez que, dans ces conditions, il m'est véritablement impossible de vous laisser... mon devoir s'y opposé, s'y oppose formellement!...

— Heu!... formellement... vous parlez d'une très longue, d'une infiniment longue convalescence.... Cela veut dire quoi? Combien de jours?

— Ne parlons pas de jours. Parlons de mois et disons... six mois, douze mois peut-être... au minimum....

— Vous me faites bonne mesure! Vous rendez-vous compte que dans six mois, et probablement avant, la guerre sera finie?

(En ce mois de septembre de cette année 1914 — huit jours à peine après la victoire de la Marne — tout le monde pensait comme moi et tout le monde aurait parlé comme moi.)

— C'est possible, ce n'est pas certain....

— Mais est-il certain qu'il me manque la faculté que vous ne dites pas pour aller tout de suite me battre?

— Je n'en suis pas certain du tout.

— Alors?

— Alors?... Je suis médecin, je fais de la médecine, et la médecine, qui est mon unique préoccupation, m'interdit absolument de vous permettre l'extravagance que vous sollicitez.

— Alors?

— Alors, vous allez d'abord rester ici un mois ou deux.... Oh! juste le temps strictement indispensable pour que nous puissions affirmer que vous n'arriverez pas en France mort, ou aliéné, ou... je ne sais pas quoi!... aveugle, par exemple. Et si l'un de ces malheurs arrivait.... Ah!... j'aime mieux n'y pas penser.... Voyez, monsieur, je suis un vieil homme, mes cheveux sont tout blancs, ma barbe aussi; mais je n'ai jamais encouru jusqu'ici aucune sorte de blâme de mes chefs en ce qui touche à ma profession. Et je ne

voudrais pas m'y exposer pour tout l'or du monde.... Ce blâme, je risquerais de l'encourir, sévère, si je me permettais d'exaucer votre prière. Excusez-moi.

Ils ne sortirent pas de là. Et j'eus beau protester, supplier, menacer, ce fut comme de me taire : je demeurai leur prisonnier : le prisonnier de la médecine; le prisonnier de nos seigneurs tout-puissants : Thomas Diafoirus, Purgon et Cie! ce, pour huit bonnes et belles semaines. — De l'hôpital, et de la ville, et de tout Malte, de tout ce très haut et très noble rocher dans quoi régnèrent les Chevaliers de Saint-Jean ; dans quoi Bonaparte entra, s'estimant fort heureux qu'un Maltais lui vînt ouvrir la porte, qu'il n'eût peut-être pas pu enfoncer ; sur quoi les Anglais, rois de la mer, ont enfin de compte, planté, en guise de drapeau, leur Trident de Neptune... je conserve un souvenir exactement nauséabond.

Ce ne fut qu'au bout de ces huit semaines-là, les plus longues de ma vie, que je fus libéré, exactement comme si j'avais été incarcéré : sans rime ni raison ; je me portais en effet, à la veille de mon *exeat*, sensiblement plus mal qu'au lendemain de ma léthargie.

C'est qu'entre ce jour-ci et ce jour-là la guerre de mouvements, — tout héroïque, toute fervente, toute fiévreuse, angoissante et eni-

vrante, et (tout le monde alors y croyait dur comme fer) foudroyante comme un coup de tonnerre, était devenue cette autre guerre, toute monotone, tout uniforme, tout immobile, stagnante : la guerre de tranchées; et (tout le monde, d'instinct, le devina tout de suite) elle devait être, cette guerre nouvelle, plus lente et plus longue qu'un jour, non ! qu'un siècle sans pain.

Ainsi donc m'étaient refusées toutes les joies que j'avais jadis espérées de cette hypothèse follement invraisemblable d'ailleurs: un conflit européen ; et, par contre, allaient m'être prodiguées maintes et maintes fatigues, — lourdes; — maintes et maintes souffrances, — mesquines — maintes et maintes diminutions, maintes déchéances que jamais je n'aurais prévues, quand je m'efforçais, au temps lointain de la paix, de deviner à quoi pourrait bien ressembler la guerre venir, cette guerre inadmissible.

Ce qu'elle fut, toute l'Europe le sait, trop. Ce qu'elle pesa sur les nerfs d'un homme tel que j'étais, tel que je redeviendrai peut-être, si les temps à venir me laissent redevenir quelque chose... quelque chose de vivant... ce qu'elle pesa sur les nerfs d'un homme dont toute la vie n'avait été que sensations, recherches de sensations, poursuites de sensations, faim et soif de sensations, et qui n'avait jamais usé de rien —

études, sciences, amours, arts, — sans en abuser toujours, d'instinct, d'élan, ce que cet homme put endurer de cette espèce d'inaction que fut pour lui la guerre — cela, on ne le sait pas. Et je vous jure qu'on l'imaginera difficilement.

Vers la mi-novembre, enfin, je traversai derechef, quittant mon hôpital, cette salle mortuaire, qu'on ne peut pas ne pas traverser, pieds devant ou pieds par terre, pour sortir du lieu comme pour y entrer : et je m'en fus. Je ralliai d'abord Toulon, où, par manière de consolation, mes chefs m'infligèrent un congé interminable : la longue convalescence à laquelle on m'avait condamné *a fortiori* ne manqua naturellement pas de tomber sur moi, telle la misère sur le pauvre monde. Alors conséquence logique de tout congé, je ralliai Paris. J'en étais parti quatre mois plus tôt. J'y revenais, à peine différent. La guerre de tranchées ne faisait que commencer : je n'avais encore subi que les secousses de la mobilisation, des premières défaites, des premières victoires, et je n'avais encore porté que le faix des huit semaines de ma captivité, un fétu, lourd à mes épaules d'hier : — 1914 — mais combien léger pour mes reins d'aujourd'hui : — 1919 ! — Il a fallu 1916, 1917, 1918 pour courber bas mon échine, ployer ma nuque, baisser ma tête. Je n'imaginais pas, en 1914, ce qu'allaient être ces années-là....

Comme trois mois plutôt, je débarquai d'un train sur un quai de gare; un taxi-auto m'emporta; et, comme trois mois plus tôt, il m'advint, entre chien et loup, d'aller où je vous ai déjà dit qu'il me vaudrait mieux n'aller point...

Mais, cette fois, il m'advint ce qui ne m'était pas avenu : d'être arrêté en route.... Et je ne revis ni la grille, ni le Jardin des Oliviers, ni le logis qui est au bout du jardin, ni celle qui habitait ce logis....

3. — Le puits de la vérité.

Or, le cinquième jour de ma léthargie, — ou de mon coma, ou de tout ce que vous voudrez; les médecins, comme de règle, ne se sont jamais mis d'accord sur mon cas — or donc, le cinquième jour, minuit sonnant, Hamelin, qui délirait depuis bientôt deux fois vingt-quatre heures, bien sagement, si j'ose dire, bien bourgeoisement, changea tout d'un coup de voix, de ton, d'expression même, à telles enseignes que ce changement me fit sauter comme un cabri... virtuellement, bien entendu? puisque je jouais encore, cette nuit-là, les imitations de cadavre. Hamelin, bondissant dans son lit, comme il avait déjà fait plusieurs fois, tourna la tête vers moi,

me regarda et j'entendis sa voix, conservant encore le timbre rauque qu'elle avait eu jusqu'ici :

— Curieux! il est mort.... Le commandant est mort.... Comment, diable, ne l'ai-je pas encore vu, ici?... J'ai vu tous les autres.... même cet Harel.... Chut! ça, je n'ai pas le droit de le dire....

Et ce fut alors que, tout d'un coup, le son de sa voix changea; changea comme j'ai dit... pis que je n'ai dit... pis que je ne saurais jamais dire!... ce ne fut plus une voix humaine....

Cela commença par une sorte de grelottement, atroce d'anxiété : Il dit :

— *Ah!... c'est à moi? c'est mon tour?...*

Et il se tut, un temps assez long.

Quand il recommença de parler, son anxiété première était devenue une épouvante qui me glaça littéralement la moelle des os. Il balbutia :

— *Oui... Hamelin, c'est moi... pardon!...*

Encore un temps, plus bref :

— *A l'ennemi, vous savez bien.... A bord d'un torpilleur... à mon poste... pardon! pardon!...*

Un temps encore. Il semblait maintenant écouter les questions d'un être invisible, puis y répondre. Et, tant écoutant que répondant, son épouvante ne cessa d'aller croissant, jusqu'à m'épouvanter moi-même d'une horreur superstitieuse, incompréhensible, et d'autant da-

vantage insupportable. Moi, le faux trépassé, je crois que j'aurais trépassé tout de bon, si Hamelin avait écouté et répondu seulement cinq minutes de plus qu'il ne fit.

Autant que je m'en souviens, — et je m'en souviens assez net!... il coulera même beaucoup d'eau sous les ponts avant que j'en perde la souvenance! — voici mot pour mot ce que j'entendis :

Hamelin venait de balbutier les mots que j'ai redits : « *...A bord d'un torpilleur... à mon poste...* »; après un temps très court, il reprit avec effort :

— *De l'orgueil? Oui, c'en était, puisque le poste n'existait plus! puisqu'il n'y avait plus ni gouvernail, ni barre, ni rien.... Mais....*

Une interruption brusque, comme un sursaut. Un silence. Puis :

— *Si... bien sûr... j'y ai pensé... à la discipline... à l'exemple... à tout ça.... Mais après... seulement après... et puis, l'exemple!... Pour qui? puisque tous ceux qui étaient là, ils allaient mourir... alors, ça ne servait à rien, l'exemple.... C'était bien de l'orgueil... seulement de l'orgueil.... Je me repens!...*

Encore une interruption. Encore un silence. Puis, Hamelin hurla, très, très humblement :

— *Tous les péchés, dame, oui, je les ai commis.... J'ai été orgueilleux, toujours... et luxurieux, et colère.... Oui, j'ai manqué au père, une*

fois... je l'ai frappé... au visage... parce qu'il me refusait la femme que je voulais... je me repens!...

Un silence :

— *La mère?... non! non! je l'aimais trop pour lui manquer, à elle... à une maman, ça ne se peut point!... Comment est-ce qu'on ferait, alors, ça ne compte pas; je n'ai pas eu de mérite.... Grâce tout de même, grâce! pardon! pardon!...*

Ces mots-là ne furent pas dits, mais pleurés. De toute ma vie je n'avais entendu, voire imaginé plainte moitié si pitoyable que celle de ce rude homme que je ne croyais pas fait pour jamais supplier.

Il dit encore :

— *Pardon de tout! je me repens de tout! pitié! oh! pitié, pitié pour moi!...*

Alors je compris.

Je compris qu'Hamelin, après avoir erré du néant à l'immortalité, selon les phases de son mystérieux délire, aboutissait logiquement aux strictes croyances de ses origines et endurait, dans cet instant même, les pires affres de ce que les hommes, en quête d'un Dieu qui les terrifiât, ont appelé le Jugement Dernier...

Et Hamelin continuait d'écouter, continuait de parler; bref, continuait de répondre à ce formidable interrogatoire qui, selon toutes les théologies, sépare le temps de l'éternité.

En vérité, le spectacle devait être assez

étrange : ce mort-là, Hamelin — mort tout de bon, en somme, puisque Dieu lui parlait face à face ! mais que les hommes croyaient vivant, parce que son corps n'était pas encore froid, parce que sa bouche parlait — ce mort, Hamelin, confessant à haute voix sa vie la plus secrète, aux oreilles de ce vivant, moi, Folgoët, que les hommes croyaient mort, et qui l'était si peu qu'il ne pouvait même pas supprimer une seule de ses facultés de vivant ; qu'il ne pouvait pas ne pas entendre !

Hamelin parlait :

— *Non, foi d'homme ! à l'égard de la femme et du petit, j'ai fait tout ce que j'ai pu.... Mais, là encore, il n'y pas de mérite : je les aimais ! il n'y a pas de mérite ! pardon !*

Il hésita quelques secondes, puis, parlant comme à soi-même :

— *C'est drôle ! voilà que j'y pense encore, — à la femme et au petit !... Ça ne se devrait point !... Ici on ne doit pas, on ne peut pas penser aux gens de là-bas.... Par exemple, est-ce que je me tromperais ? est-ce que je ne serais pas.... Mais si, bon sang ! voilà toutes les choses qu'il doit y avoir... tous les gens.... Ceux qui sont à la droite, ceux qui sont à la gauche... et, au milieu, je le vois bien !...*

Il acheva, comme tombant à genoux :

— *Pardon ! Pitié !*

Cette fois, le silence fut très long. Et quand la voix d'Hamelin résonna de nouveau, ce fut un peu plus fort, un peu plus ferme : pour la première fois depuis que durait l'extraordinaire dialogue, Hamelin avait pris une sorte d'assurance. Et ce qu'il allait confesser, il me sembla d'avance qu'il ne le regrettait pas :

— *Si j'ai tué?... tué? moi?... Ma foi! non... je n'ai jamais tué personne... sauf en service commandé... ou, alors, c'est que je ne me rappelle pas! Et, ici, pourtant, on se rappelle bougrement tout!*

Il se tut, écouta, et je crois bien qu'avant de répondre il leva une épaule :

— *Comment! c'est celui-là?... Et on me reprocherait de l'avoir tué, lui?... Pas possible : on est juste, ici!...*

Il écouta encore. Et il repartit, assez nettement :

Pardi bien sûr, que je n'avais pas le droit de le tuer!... mais si on ne faisait jamais que les choses qu'on a droit, ce n'est pas avec ces choses-là qu'on ferait marcher le monde!... Je n'avais pas le droit : mais j'avais le devoir. Je vais vous expliquer : il y avait quelqu'un... quelqu'un qui est ici, à côté... Allons, bon! voilà que je ne sais plus ce que je dis!... ici, à côté, il n'y a personne! il y a Ceux qui sont à la Droite, il y a ceux qui sont à la Gauche.... Non! Il y avait quelqu'un... quelqu'un qui est mort, depuis...

mort avant moi... et qu'on a couché, à l'hôpital, sur un lit, à côté de moi... voilà pourquoi.... Enfin, cet homme-là, c'était un homme bien... tout à fait bien... à preuve : la minute d'avant, il m'avait promis, lui que ça ne regardait en rien, lui qui ne me connaissait quasiment point, de m'aider à retrouver ma femme et mon gosse.... Un homme bien, vous voyez, et un homme juste... juste, c'est encore mieux que bien !... Il y avait donc un homme juste ; et cet homme-là, on se foutait de sa gueule... et il le voyait... il savait bien tout ce qu'il devait savoir... il en savait même trop.... Il ne disait rien. Rien, parce que les gens fiers ne doivent jamais rien dire. Ils regardent, n'est-ce pas ; ils crachent, et ils s'en vont ! Mais moi ! moi qui savais aussi, moi qui avais vu aussi, est-ce que je pouvais supporter, moi, ce qu'il supportait, lui ? — Lui, c'était de la fierté ; moi, ç'aurait été de la lâcheté ! — Alors, quand j'ai vu l'autre qui l'insultait, et quand je l'ai vu, lui, serrer les poings et faire demi-tour, parce qu'on était devant l'ennemi et parce qu'il commandait, quand j'ai vu ça, j'ai pris mon pistolet, j'ai visé, bien soigneusement, j'ai tiré, et l'autre est tombé, raide. — Harel, qu'il s'appelait. — Oui bien ! c'est moi qui l'ai tué, Harel. — Je ne me repens pas !

Depuis le premier mot de la première réponse, la voix de l'interrogé avait sonné nette, sans remords ni peur.

Un dernier silence tomba, qui me parut lourd comme une pierre de sépulcre. La sentence du Juge tombait, peut-être.

Et puis Hamelin parla, pour la dernière fois ; il dit, sur le ton d'un étonnement extrême :

— *Comment ça? c'est lui qui me jugera?... oh! je veux bien! puisque c'est un homme juste... seulement, lui.... Comment ça se peut-il?...*

La phrase sombra, d'un coup. Et ce fut fini.

CINQUIÈME PARTIE

LE BLESSÉ
QUI NE L'ÉTAIT PAS ASSEZ

---

1. — Infirmières-Amazones.

A Paris, avenue... mettons avenue Napoléon, pour ne pas préciser... s'est installé, dans l'immeuble d'un ex-palace très cosmopolite, un hôpital très parisien. Et cet hôpital diffère naturellement du tout au tout de l'hôpital ami et allié qui, de septembre à novembre 1914, hébergea les survivants du torpilleur 624... hébergea?... emprisonna?... diffère donc du tout au tout, sauf en ceci : que là, comme là-bas, il se passe des choses qui ne devraient pas se passer. Précisons de moins en moins.

Dans cet hôpital — le plus parisien de Paris, décidément! — fut évacué, vers la mi-novem-

bre 1914, le petit lieutenant Guy Hélios, du 51[e] chasseurs à cheval. — Hélios, voyons ! vous ne connaissez que ça : Hélios, l'homme des nouveautés et antiquités, meubles et immeubles, étoffes et vêtements, soieries, lainages, toiles, chemiserie, cordonnerie, parfumerie, fantaisies, confections, attractions... Hélios enfin!... Hélios, Roi du bazar français.

Guy Hélios, fils unique, héritera donc tôt ou tard d'au moins deux ou trois cents millions, bien trébuchants. Personne n'est donc plus parisien, — pas même l'hôpital de l'avenue Napoléon. — Avec cela, très bien blessé, glorieusement et élégamment; de quoi garder la chambre trois petites semaines. Et, par le fait, Guy Hélios, convalescent, fit sa première sortie le 7 décembre exactement.... (Une coïncidence, toute fortuite, me permet de préciser la date.)

Trois petites semaines, ce n'est guère. Ce fut assez pour mettre le tumulte dans le bataillon des infirmières bénévoles, bataillon très nombreux, et mondain davantage encore. Guy Hélios était, pour achever, un fils de roi vraiment accompli : jeune, gentil, très sport toujours, spirituel quelquefois, — des gens l'affirmaient au moins, — bref, sympathique à l'excès. Ajoutez que sa blessure, tout élégante qu'elle fût, était une vraie blessure, reçue sur un vrai champ de bataille, et qu'elle avait eu néanmoins le bon

goût de le laisser on ne peut plus intact... voire d'un rien plus séduisant : il y avait gagné la plus jolie des cicatrices, une vraie fossette nichée juste au creux de l'épaule, de quoi tenter des lèvres d'infirmières ; car une infirmière, et surtout bénévole, continue d'être femme, et souvent le devient davantage, au contact de tant de jeunes blessés à qui son devoir l'oblige à prodiguer tous ses soins, les plus intimes y compris....

Ce 7 décembre donc, le lieutenant Hélios sortit en ville pour la première fois. Et peut-être, dans l'instant qu'il quittait sa chambre pour s'acheminer vers la grande porte, se trouva-t-il embarrassé quant à l'emploi de cette première sortie... embarrassé quant au choix qu'il fallait faire entre plusieurs programmes alléchants... entre deux programmes par exemple... qui sait? entre deux rendez-vous... je ne sais pas, moi ! je n'ai jamais voulu savoir.

Je sais seulement que parmi les infirmières bénévoles qui avaient pris la guérison d'Hélios à cœur, il en était deux qui, d'infirmières, s'étaient promues marraines, — marraines de guerre. (Il m'amuse de songer que, dans un quart de siècle, personne ne goûtera plus le sournois libertinage de cet euphémisme né en 1915, mort en 1918 : *marraine de guerre* !... Passons.)

Guy Hélios était donc filleul deux fois. Et l'une de ses marraines s'appelait madame d'Aufertoyre. J'ai déjà parlé d'elle, n'est-ce pas? J'en donnerais ma tête à couper! On ne peut pas ne pas parler de madame d'Aufertoyre sitôt qu'on la connaît; et on ne peut pas être parisien quinze jours d'affilée sans la connaître. C'est une fort jolie personne, irréprochable à des tas de points de vue, pas tout à fait à tout à fait tous. Et l'autre marraine s'appelait madame Flamey; et c'était une plus jolie personne encore.... Au fait?... Ai-je ou n'ai-je pas déjà donné madame Flamey, sur ce carnet de campagne?... Il me semble avoir fait, en tout cas, le portrait de ses mains....

Sur ce, axiome de philosophie physiologique : quand deux dames s'occupent exagérément l'une de l'autre, parce que l'une et l'autre exagérément occupées d'un même monsieur; et quand, tous préliminaires épuisés, toute conciliation rejetée, ces deux dames entrent en rivalité, soit dit en guerre ouverte, la victoire appartient toujours, et d'avance, non pas à la plus belle, non pas à la plus séduisante, non pas à la plus éprise, non pas même à celle dont s'éprendrait plus volontiers le « n'importe qui » disputé, si les femmes souffraient jamais qu'un homme pût s'éprendre à son goût, et choisir au lieu de

subir, mais à la plus hardie, à la plus résolue, à la plus combative; bref, à celle qui sait se battre et gagner ses batailles.

En l'occurrence, madame d'Aufertoyre fut celle-là; elle eut l'inspiration décisive d'agir quand il fallait, comme il fallait, où il fallait — tel César à Pharsale.... Si bien qu'elle croisa... — oh! tout à fait par hasard! — le lieutenant Guy entre la salle qu'il quittait et la grande porte qu'il allait passer, dans le corridor B : un corridor, il est vrai, qui manquait un peu de mystère et d'obscurité; maison n'a pas toujours le choix du champ de bataille; et qui veut la fin veut les moyens.

Je ne sais pas ce que dit au lieutenant Guy madame d'Aufertoyre; je ne sais pas ce que répondit à madame d'Aufertoyre le lieutenant Guy. Je sais seulement que l'entretien se termina par une double confidence que les deux partenaires voulurent se faire l'un à l'autre, simultanément; ce qui les obligea naturellement à se parler bouche à bouche.

Et je sais encore que madame Flamey, passant, elle aussi, dans le corridor B, mais trop tard, y passa mal à propos : la double confidence venait d'être échangée.

Bien entendu, madame Flamey, myope ce jour-là comme une taupe, ne vit rien, et passa, olympienne. Bien entendu, madame d'Aufertoyre

fit de même, et ne vit pas madame Flamey ; pas plus que madame Flamey n'avait vu madame d'Aufertoyre. Le lieutenant Hélios, n'étant, lui, ni aveugle, ni myope, fut donc seul à tout voir, et s'en trouva réduit à rougir pour trois. Il s'y efforça d'ailleurs, honnêtement.

Mais, six minutes plus tard, ce qui devait arriver arriva : madame Flamey, dans le corridor D, plus discret, celui-là, et moins passager, rencontra madame d'Aufertoyre, par hasard toujours, comme madame d'Aufertoyre avait, par hasard, six minutes plus tôt, rencontré, dans le corridor B, le lieutenant Hélios....

Et je ne sais pas ce que dit à madame d'Aufertoyre madame Flamey ; et je ne sais pas ce que répondit à madame Flamey madame d'Aufertoyre. Je sais seulement que l'entretien, commencé sur le ton le plus doux, tourna vite à l'aigre. Non que cette aigreur fût, de part ou d'autre, préméditée le moins du monde. Impossible : puisque madame Flamey, dans le corridor B, n'avait rien vu de ce qui se passait entre madame d'Aufertoyre et le lieutenant Hélios ; et puisque, parallèlement, Mme d'Aufertoyre, dans ce même corridor B, n'avait même pas aperçu madame Flamey !...

Toujours est-il que, et je le répète une fois de plus : par hasard — madame Flamey déplora vertueusement, comme elle aurait ver-

tueusement déploré n'importe quelle autre abomination, l'incroyable indécence qui déshonorait l'hôpital et justifiait presque le surnom dont les méchantes langues l'avaient stigmatisé. Je n'ai garde de révéler ici le surnom dont il s'agit, et que pas un blessé de France n'ignore. Madame Flamey n'était-elle pas, ce jourd'hui même, tombée, bien involontairement, au beau milieu d'une saynette du genre le plus libre, entre infirmière et blessé?

De ce coup, madame d'Aufertoyre changea de couleur et perdit incontinent le plus indispensable sang-froid. Si bien qu'elle répondit à madame Flamey, bien imprudemment :

— C'est pour moi que tu dis ça ?

Madame Flamey pensa peut-être, avec irrévérence : « Non! c'est pour la chatte!... » Mais, sachant qu'il faut rarement dire ce qu'on pense, répliqua, comme tombant des nues :

— Pour toi? es-tu folle?... pour toi, Chou-Fleur?... Voyons! tu n'y as pas pensé! D'abord, toi, tu es une personne sérieuse... réputée sérieuse.... Alors, comment serait-il possible? Et puis, même si tu cessais d'être sérieuse... au profit de n'importe qui... eh bien! j'imagine que vous n'iriez pas choisir pour chambre à coucher l'hôpital?.. et surtout pas le Croridor B!...

Madame d'Aufertoyre, tout de suite, s'énerva :

— Parce que, tu sais, mon chéri, il est en-

tendu que je suis la plus jeune des infirmières et que tout le monde a le droit de me taquiner.... Mais j'ai beau n'avoir que vingt-trois ans....

Mme Flamey, bouche bée, considéra son amie avec l'admiration la plus suffoquée. Mais puisque je n'ai pas pu ne pas déjà parler de madame d'Aufertoyre, je n'ai pas pu ne pas déjà marquer son imperturbable, son extravagant sang-froid. Dans son dictionnaire personnel, le mot « ridicule » n'a, d'ailleurs, jamais existé, madame Flamey digéra donc laborieusement les vingt-trois ans de madame d'Aufertoyre (lesquels, au rebours des neuf cent quatre-vingt-quatorze ans de feu M. Mathusalem, sont assurément, non pas des années de saison, mais des années de lustre), et tenta une diversion :

— Écoute! Chou-Fleur... tu es inouïe! Il n'est pas question de toi, il est question de bécotage....

Madame d'Aufertoyre fit l'Espagnole à qui on parle danois :

— Comment dis-tu? « Bécotage! bécot?... »

Et madame Flamey commença de s'impatienter :

— Bécotage, oui. Tu n'as jamais entendu parler de ça? Tu ne sais peut-être même pas?

Madame d'Aufertoyre, qui interrogeait l'un après l'autre tous les coins du plafond :

— Ah! si!... eh bien?

— Eh bien! répéta madame Flamey, tranchant dans le vif, puisque ça finit par te revenir, tu m'accorderas tout de même que, si tu sais ce que bécoter veut dire, il n'est pas indispensable que tu te hérisses chaque fois qu'on parle de bécotage, comme si tu étais la seule femme ici-bas qu'on puisse bécoter.

— C'est à moi que?...

Madame Flamey arbora son ironie la plus agressive, et coupa :

— Tu me demandais tout à l'heure si c'était « pour toi » que je disais ça, tu me demandes à présent si c'est « à toi » que je dis ça?... il faudrait pourtant choisir!... Veux-tu que nous mettions les points sur les i?

— Sainte Mère de Dieu le Fils, je n'ai jamais, au grand jamais, de toute ma vie, supporté les sous-entendus, les demi-mots et les i sans points. Parle!...

Et madame d'Aufertoyre, lançant cette injonction cornélienne, se drapa dans sa robe, bras croisés, narines frémissantes. Cette pose-là, Artaban n'eût pas trouvé mieux.

Madame Flamey enveloppa toute son intime amie d'un coup d'œil vif et sournois. Puis :

— Ce pauvre corridor B! le salon de mon photographe est plus discret, quant à l'éclairage!... Voyons, à quoi bon tous ces mensonges, Chou-Fleur!... Tu m'as vue comme je t'ai vue,

quand ce pauvre Hélios te bécotait... ne te fâche pas : j'ai beau chercher, je ne trouve pas d'autre mot!... te bécotait... (politesse oblige...) tant qu'il pouvait, et tout ce qu'il savait!... et, mon Dieu! il sait assez bien, Guy... et il peut beaucoup!... Je te dis cela d'ailleurs, moi, bonne bête, comme si tu ne savais pas à quoi t'en tenir.... Est-ce que ce n'est pas vendredi dernier que vous avez inauguré?... Peu importe! Toute la question est de savoir si Guy ira au rendez-vous que tu lui as donné, ma pauvre petite, ou s'il ira au rendez-vous que, peut-être, moi....

Le répertoire des attitudes de madame d'Aufertoyre est certes, abondamment fourni, la plus diverse comédienne y trouverait de quoi jouer tous ses rôles. Sauf les rôles mauvais, par exemple : madame d'Aufertoyre s'est toujours vue soi-même et se verra toujours en beau. Par conséquent, forcée d'endosser au pied levé le masque et le geste d'une vertu affirmée, tout ensemble cornette, prise en flagrant délit, bafouée, persiflée et, pour comble, convaincue d'avoir dépassé son vingt-troisième printemps, madame d'Aufertoyre ne trouva ni costume, ni perruque, ni cothurnes, et resta d'abord ce qu'elle est au naturel, c'est-à-dire assez peu de chose. Puis, forcée de le constater et mesurant alors toute l'étendue de son désastre, elle entra tout d'un coup en fureur, perdit tout ce qu'elle

a de cervelle, — assez peu de chose encore; — et en fin de compte se rua sans crier gare et les ongles en avant sur madame Flamey.

Il est beaucoup moins rare qu'on n'imagine de voir, même en ce xx[e] siècle-ci, des dames du meilleur monde écailler le mince vernis qu'ont déposé sur elles, nos quelque cinquante ou soixante mille ans d'une civilisation... piétinante,... et redevenir toutes pareilles à leurs arrière-arrière-grand-mères, les dames des villages lacustres, — y compris celles du meilleur monde d'alors, — voire à leurs arrière-arrière-arrière-trisaïeules, les dames que mangea quelquefois leur contemporain, l'ours des cavernes. Ce qui autorise incontestablement les dames d'aujourd'hui à faire comme faisaient les dames d'hier ou d'avant-hier, quand, par hasard, leurs discussions tournaient à la dispute : c'est-à-dire — toute révérence gardée — à se crêper le chignon.

Au passage, constatons qu'en pareille occurrence, nous, les mâles, sommes moins prompts que nos femelles... — oh ! qu'en termes galants ces choses-là sont mises ! — moins prompts que nos femelles à rétrograder de la sorte, jusqu'à nos origines. Pourquoi? Je n'en sais rien. Mais il est hors conteste que nous, hommes, avons inventé, presque en même temps que le duel, les règles du duel ; presque en même temps que

la guerre, les lois de la guerre; bref, à peu près autant de codes pour fous furieux, qu'il y a d'espèces de folies furieuses; cela, pour tremper d'un peu de loyauté, d'un peu d'humanité, d'un peu de courtoisie, ces folies furieuses-là, qu'on nomme, au féminin : les crêpages de chignons.

Tous les hommes connaissent peu ou prou les codes en question, et n'osent généralement pas les violer trop ouvertement. Toutes les femmes, qui se targuent à bouche que veux-tu de haïr toutes les violences et toutes les brutalités, n'ont jamais voulu même admettre qu'on puisse être assez cynique pour codifier n'importe laquelle de ces horreurs. Il s'ensuit que nous mettons quelquefois dans nos batailles les pires sauvageries, mais que nous essayons de n'y point ajouter la ribambelle de traîtrises et de lâchetés que les femmes ne manquent jamais de prodiguer dans les leurs. — Avez-vous remarqué qu'un repris de justice, attaquant un souteneur à coups de couteau, n'achève guère son ennemi hors de combat, au lieu qu'une femme, n'importe son rang, n'importe d'où elle sort, dès qu'elle prend une ennemie aux cheveux, ne cherche d'abord qu'à la jeter bas, qu'à la désarmer, qu'à la tenir enfin sous elle, vaincue, paralysée, pour, alors, l'abîmer, la déchirer, la torturer tout à loisir, bien à l'aise et sans risque aucun.

Ces deux vérités admises, personne ne s'étonnera qu'entre mesdames d'Aufertoyre et Flamey, la partie de poings, de pieds, de genoux et de dents, qui suivit le premier geste que j'ai rapporté tout à l'heure, fut d'abord à peu près sans dommage majeur, pour le visage de l'une et de l'autre adversaire. Mais personne ne s'étonnera non plus que, sitôt madame Flamey sur le carreau, où l'avait effondrée un ingénieux croc-en-jambe de madame d'Aufertoyre, et sitôt madame d'Aufertoyre abattue sur madame Flamey, tel l'aigle sur sa proie. Madame Flamey fut tout bonnement suppliciée. Et ce fut à grand'peine que les médecins, les internes, les infirmières, bref, tout l'hôpital Napoléon, et notoire partie des passants de l'avenue Napoléon, accourus aux hurlements de la victime, purent arracher la victorieuse du corps pantelant de la vaincue, et séparer l'une de l'autre ces ex-amies intimes. Deux femmes, m'a dit une femme, ne se battent tout à fait comme il faut qu'à la condition de s'être d'abord aimées tout à fait comme il ne faut pas. On enferma séparément, dans deux chambres aussi distantes que possible, les deux infirmières-amazones, l'une à peu près en loques, l'autre intacte et fraîche comme rose.

Mais Dieu, créateur de toutes choses, a complété, en ce vingtième siècle-ci, son œuvre de tous

les siècles antérieurs par une dernière révélation : celle-ci octroyée aux seuls chimistes, parfumeurs, coiffeurs, masseuses, manucures et autres instituteurs ou institutrices de beauté. De cette révélation sont nés, par foules innombrables, les pâtes, les poudres, les crèmes, les brillants, les élixirs, les blancs, les rouges, les essences, les quintessences et mille et mille autres substances également miraculeuses dont j'ignore le nom, mais que j'admire chaque jour, et partout, à des vitrines somptueuses, rangés par brillantes théories de petites boîtes et de petits pots. Si bien que madame Flamey, quoique madame d'Aufertoyre l'eût, à quatre heures après midi, plus irréparablement outragée dans son éclat, soit naturel, soit emprunté, que jamais dix pleines années n'eussent pu faire, put tout de même, à cinq heures, sortir de sa cellule, aussi pimpante que madame d'Aufertoyre était sortie de la sienne, trente minutes plus tôt — probablement, elle, pour rejoindre, en ville, le lieutenant Guy Hélios, pris de haute lutte.

2. — Un ami qui tombe d'une auto.

Or, moi, Folgoët, rentrant à Paris à cette mi-novembre 1914, soit quelque dix ou douze jours avant le duel Flamey-d'Aufertoyre, il n'était

avenu, comme j'ai dit, entre chien et loup, — sales bêtes, hein? — de donner l'ordre à mon taxi-auto de me conduire à Auteuil, avenue des Catleyas. Et il m'était avenu aussi, avant d'être arrivé, de changer d'avis et de rebrousser chemin. Cela, parce que le hasard voulut que je fusse arrêté en route.

Je fus arrêté par un choc assez brutal : mon taxi donnait droit dans un autre taxi, et quelque dommage s'ensuivit. Mon chauffeur, jeune et probablement bien né, donc valeureux, mais audacieux dégringolait la rue de Boulainvilliers à toute allure, quand, au coin de la rue des Vignes, l'autre chauffeur, qui arrivait perpendiculairement, le heurta. Ce ne fut d'ailleurs pas très méchant : quelques glaces brisées, une lanterne en miettes, une roue faussée et rien davantage. Sauf pourtant que le client de l'autre taxi, trop attentif et trop précautionneux, avait eu la malchance cinq secondes trop tôt de voir venir l'inévitable abordage. Il eut le temps d'ouvrir sa portière et de sauter. Il sauta mal, et roula sur la chaussée. Moi, distrait, à ma coutume, je n'avais rien vu ni bronché. Je ne tombai donc pas, je n'eus point une égratignure, et ce fut moi qui relevai l'homme par terre. Il n'y a point de justice ici-bas.

Or, relevant cet homme, j'eus la surprise de reconnaître un ami d'autrefois, que je retrouvai

de la sorte après dix ans de séparation : un médecin de marine, démissionnaire à la suite d'une affaire de discipline dans laquelle il avait joué un rôle trop élégant pour être apprécié en haut lieu. Mon ami s'était d'ailleurs consolé facilement, d'abord en faisant de la clientèle, ce qui l'avait mis mieux qu'à son aise; ensuite en publiant plusieurs études de biologie expérimentale que moi, profane, j'avais compris suffisamment à première lecture pour en apprécier la logique, l'originalité et l'esprit... l'esprit mathématique et l'esprit de finesse, pour parler la langue de Pascal. J'en avais conclu, dès lors, que mon ami était une manière de grand homme.

Il m'arriva plus tard, le 5 décembre 1914, pour faire de la précision... il m'arriva de constater qu'il était plus que cela, et mieux : un homme de cœur....

... Fort capable, pour l'intérêt, voire la fantaisie ou le caprice, même déraisonnable, de ceux qu'il avait une fois pour toutes nommés du nom d'amis de se compromettre encore, délibérément; comme il avait fait jadis, sous l'uniforme.

Pour l'heure, je constatai, sans plus, qu'il était un homme couvert de boue des pieds à la tête, et fort ensanglanté, quoiqu'il n'eût reçu que des égratignures, beaucoup d'égratignures, par exemple. Je faillis ne pas le reconnaître. Lui

me reconnut du premier regard. Sans doute avait-il meilleure mémoire que moi. Sans doute aussi l'abordage des taxis nous avait-il réunis (un peu brutalement), au beau milieu d'Auteuil, à deux pas de l'avenue des Catleyas; et Paris entier n'ignore pas grand'chose de mes relations avec l'avenue des Catleyas. Faites le bien, soyez quelqu'un, le monde s'en souciera peu. Faites le mal, soyez odieux, ou pis, ridicule, les gens parleront de vous. J'eus d'ailleurs la preuve de cet aphorisme peu d'instants après. Car mon ami, les premiers rites du revoir à peine échangés, m'interrogea, le plus innocemment du monde :

— Où diable allais-tu donc par là? Au Point-du-Jour? A Suresnes?

— Non. J'allais à deux pas d'ici, avenue des Catleyas. Tu connais?

— Ah!... ou...i....

Il n'en dit pas plus long. Et, tournant court, parla d'autre chose. Je le mis au courant de mes aventures de l'Adriatique et de Malte. Il s'en divertit plus que de raison, puis en homme qui tient à ne pas laisser la conversation dériver, m'informa que, mobilisé depuis le mois d'août, les trois pauvres galons que lui avait octroyés la République ne l'empêchaient pas d'être tout de même *persona* suffisamment *grata* auprès des gros bonnets de la médecine mili-

taire, pour faire, à peu près dans tous les hôpitaux de Paris, la pluie et le beau temps. Je m'en réjouis, — pour lui, comme juste : j'espérais bien n'avoir plus rien à débattre jamais avec la médicaille.

(Je n'aime pas les médecins, parce que je crois peu à la médecine. Ce qui ne m'empêche pas, çà et là, d'aimer un médecin. Je n'aime pas non plus les chiens. Ce qui ne m'empêche pas d'avoir beaucoup aimé un terrier d'Irlande, qui s'appelait Pat.)

J'espérais.... Mais il est rare que le destin réalise les espérances des hommes. Mais cette vérité-là, nous l'oublions à chaque occasion qui se présente. On prétend que l'expérience est une denrée inutilisable pour autrui, je suis bien de cet avis. Et je suis aussi d'avis qu'elle n'est pas très utilisable pour nous-mêmes.

Quand mon médecin eut reconnu, comme à regret que l'avenue des Catleyas ne lui était pas tout à fait inconnue, je crus que je pouvais, sans manquer à l'amitié ni à la politesse, prendre congé de lui :

— Et là-dessus, mon vieux, je te demande la permission de te laisser filer seul... puisque, somme toute, tu n'as pas besoin d'infirmier... vers la pharmacie la plus proche ; je te quitte, parce qu'il serait incorrect que je me présen-

tasse dans la maison où je vais, passé le crépuscule.

— Ou...i....

Il regardait par terre, et je crois que, s'il avait eu une canne, il aurait tracé des figures sur le sable. Au fait... il n'y avait pas de sable non plus.

Finalement, il sembla prendre son courage à deux mains :

— Mon vieux, je suis probablement indiscret, mais... est-ce qu'on peut savoir la maison dont tu parles ?

Je le regardais un peu étonné : d'abord, ce qu'il demandait, il le savait plus que probablement. Ensuite et surtout, s'il le savait, j'avais le droit de le trouver bien curieux.

Je répondis tout de même :

— Non, mon vieux... tu n'es pas indiscret le moins du monde... je vais rendre visite à une Parisienne... très parisienne... qui s'appelle madame Flamey.

— Ah !...

Il regardait toujours par terre. Après un temps assez long, il me regarda, moi, droit dans les yeux :

— Mon vieux... sais-tu ?...

Et il mit tant de temps à poursuivre qu'il semblait savoir beaucoup moins que moi-même. Il se décida enfin à poursuivre :

— Mon vieux, à ta place... eh bien! je ferais demi-tour, et je n'irais pas.

Ce fut à mon tour d'hésiter. Et j'hésitais plus longtemps qu'il n'avait fait.

— Tu n'irais pas?

— Non.

— Et... tu as probablement une raison de me dire cela?

— Oui....

— Une raison que tu ne peux pas me dire?

— Que je préfère ne pas te dire.

— Que tu préfères?...

— Oui... je n'aime pas que mes amis soient....

— Soient?

— Soient... embêtés... ou chagrins... plus qu'ils ne doivent être... plus que la cause... quelle que soit la cause... n'en vaut la peine....

Ma foi, je fis faire demi-tour à mon taxi.

3. — Critique.

A l'hôpital de l'avenue Napoléon, il ne fut bruit, toute la soirée durant, que du combat singulier qui avait opposé madame d'Aufertoyre à madame Flamey, et décidé, par la victoire de celle-là contre celle-ci, de l'amoureux déduit qui allait délicatement pimenter les trente jours de

convalescence du lieutenant Guy Hélios. Madame d'Aufertoyre pouvait en effet, en toute sécurité d'amour-propre, aller à son cinq à sept, ce qu'elle fit; puisque madame Flamey, sérieusement endommagée, ne pouvait décemment se montrer nulle part jusqu'à ce que les ongles de madame d'Aufertoyre fussent moins profondément gravés, en rouge vif, sur l'ambre rosé de ses joues, de son cou, de ses épaules; jusqu'à ce que son sein droit ne portât plus gravée creux, en deux demi-cercles couleur de violette, l'empreinte d'une petite, mais vigoureuse mâchoire, laquelle savait ce que mordre veut dire : agrémentée de la sorte, madame Flamey eût par trop risqué d'aggraver sa défaite... qui sait? de la redoubler....

L'hôpital de l'avenue Napoléon fut donc, tout ce soir-là, en révolution. Il y eut même, entre les infirmières bénévoles, — celles qui avaient eu la chance d'assister aux dernières phases du combat, et même les autres — surtout les autres — ce qu'on appelle en style militaire une « critique ». Une critique, c'est le commentaire plus ou moins judicieux prononcé par un colonel ou par un général, au milieu d'un cercle d'officiers attentifs et respectueux, d'une manœuvre. Je ne crois pas qu'il y ait réglementairement de critique après un combat. Mais, en

l'occurence, le duel de mesdames d'Aufertoyre et Flamey s'étant terminé sans qu'il fût nécessaire aux chirurgiens d'intervenir, l'affaire ressemblait, en somme, beaucoup plus à une « petite guerre » qu'à une grande, en sorte que mesdames les infirmières bénévoles se groupèrent, comme d'usage, autour de la plus gradée d'entre elles, l'infirmière-major. Celle-ci, ayant résumé les faits en quelques mots précis (et d'ailleurs on ne peut plus malveillants), chacune de ces sœurs de charité nouveau modèle s'empressa d'ajouter son petit coup de patte au large coup de griffe qui venait de tomber équitablement sur la victorieuse et sur la vaincue.

Cette infirmière-major, madame de... détestait à peu près également madame d'Aufertoyre et madame Flamey, toutes deux étant, à son gré, infiniment trop jolies, infiniment trop jeunes, infiniment trop appréciées du clan masculin de l'hôpital, c'est-à-dire de tout ce qu'il y avait de blessé. Or, quand elle criait : « Tue ! » il ne manquait pas de complaisantes personnes pour répondre : « Assomme ! » Et particulièrement ce soir-là, la médisance avait beau jeu : pensez qu'il s'agissait de deux des plus charmantes infirmières qu'eût jamais connu l'avenue Napoléon, et que ces deux charmantes personnes avaient commis le crime entre tous *exciting* d'en venir aux mains, non point à propos de deux robes

rivales, non point à propos de deux chapeaux rivaux, mais à propos d'un seul quelqu'un qu'elles avaient l'une et l'autre trop apprécié, et surtout dont elles avaient été trop appréciées l'une et l'autre. Aucune sévérité n'apparaissait trop dure pour ces... autant citer le texte même du sermon en trois points que prêcha l'infirmière-major — pour ces gourgandines; le mot fut dit, répété, redit, rabâché jusqu'à satiété.

Après le sermon vint la discussion, d'autant plus ardente que tout le monde était d'accord.

Et ce fut la plus jeune de ces dames, une demoiselle; une toute petite demoiselle, gentille comme un cœur, innocente comme un lis, qui entama sans préambule le chapitre des médisances les plus directes :

— D'abord, de cette madame d'Aufertoyre, rien ne m'étonne!... et de madame Flamey, pas grand chose.... Quand on s'habille comme madame d'Aufertoyre.... Avez-vous remarqué son dernier manteau?... c'était vraiment inconvenant, autant qu'un manteau peut l'être!...

Et ce fut une bonne vieille, sérieuse personne — une vierge d'au moins cinquante-cinq printemps — qui répliqua le plus aigrement du monde :

— Madame d'Aufertoyre, ce n'est rien, ça ne compte pas. Madame Flamey, ça pourrait être

quelque chose, on prétend qu'elle a de l'esprit. Moi, je ne m'y connais pas....

Protestation générale.

— En tout cas, je ne lui ai jamais entendu dire quoi que ce fût de sérieux, d'intéressant, enfin quoi que ce fût qu'une femme comme nous sommes pût jamais dire....

Cette fois, générale approbation. Et l'infirmière-major crut devoir intervenir, même ayant déjà parlé plus que de raison, beaucoup plus :

— Ce qui est certain, c'est qu'une maison correctement tenue comme celle-ci... je veux dire comme celle-ci devrait être... ne peut pas tolérer des personnes pareilles, qui nous coudoient tous les jours et qu'on est bel et bien obligé ensuite de saluer dans la rue... c'est vraiment peu agréable!

Quelqu'un insinua :

— Madame Flamey, je ne lui en veux pas beaucoup parce que... elle a fait ce qu'elle a fait, mais il lui en a coûté chaud....

Le chœur des auditrices applaudit :

— Il est certain qu'en fait d'œil au beurre noir....

— L'œil ne serait rien, avez-vous vu la bouche, elle en a pour trois mois....

La plus audacieuse acheva :

— ... à ne pouvoir embrasser personne.

— Ça la privera.

— Dites que ça la changera.

— Il est tout de même difficile que ces créatures-là fassent tout ce qu'on leur prête.... Elles n'auraient pas le temps ! Il doit y avoir à prendre et à laisser.

— Il y a peut-être à laisser, il y a sûrement à prendre.

— En tout cas, moi, je ne regette qu'une chose....

— Quelle chose?

— Qu'on soit intervenu si tôt! c'était très drôle cette petite fin de bataille; une dame se promenant à travers l'hôpital avec une autre dame derrière elle, la première traînant l'autre par les cheveux.

— Quelle horreur!.. ça s'est vraiment passé comme çà?

— Mon Dieu, vous étiez là, je pense?

— J'étais là comme tout le monde.

— Et puis vraiment cela ne serait rien, mais il y a une abomination.

— Non?

— Si, par exemple! Comment vous ne savez pas?

— Qu'est-ce que je ne sais pas?

— Vous ne savez pas qu'un quart d'heure avant de se crêper le chignon pour ce monsieur... Hélios... (c'est bien comme cela qu'il

s'appelle?...) enfin avant de se donner en spectacle à toute la terre pour les beaux yeux du premier venu, la Flamey venait d'apprendre que son meilleur grand ami, le pauvre Folgoët....

Quelqu'un insinua :

— Folgoët? Je ne connais pas Folgoët, j'en étais restée, moi, à un certain Harel... le Folgoët que vous dites, ce serait du nouveau?

— Du nouveau? pas du tout: du très ancien! madame Flamey a été très longtemps la meilleure *amie*... amie, nous nous entendons... de M. Folgoët... l'ancien officier de marine qui fait des partitions, qui fait du laboratoire, qui se salit les mains à tripoter je ne sais quoi... des cornues, des fourneaux, de l'encre, un orgue, et le Harel que vous dites, vous, n'est venu que bien après! Le comique de la chose, c'est que ces messieurs ont eu le bon goût de mourir ensemble, à bord du même bateau, dans la même bataille.

— Elle le savait?

— Si elle le savait!.. elle venait de l'apprendre cinq minutes avant... de se laisser....

— Avant de se laisser?

— Avant de se laisser tripoter... mettons tripoter: il faut être polie....

— Par M. Hélios?

— Mais vous n'êtes pas à la page pour un

sou! par le marquis Triangi! — Le marquis Triangi, au moins, vous le connaissez?

— Je crois bien! on ne voit que lui ici.

— Que c'en est à se demander pourquoi?

— Pour quoi? Vous voulez dire pour qui! vous êtes joliment jeune, ma pauvre petite.... Le marquis Triangi trouve madame Flamey à son goût... mais comme jusqu'à présent madame Flamey avait été très demandée : Folgoët, Harel, Hélios... j'en passe et des meilleurs....

— Le marquis Triangi attendait son heure?

— Et je crois bien qu'il l'a trouvée.

— Eh bien! s'il pouvait la voir telle qu'elle est à présent!... il n'y a pas à dire, madame d'Aufertoyre l'a joliment arrangée.

— Oh! un nuage de poudre, un soupçon de raisin, et il n'y paraîtra plus. Les hommes savent si mal regarder les femmes, ce sont incontestablement les plus jolies qui ont toujours le moins de succès.

Et cette opinion, qui ne pouvait manquer d'être générale, attendu qu'une femme, quelque jolie ou quelque laide qu'elle soit, croit toujours, dur comme fer, qu'elle a beaucoup moins de succès qu'elle n'en devrait avoir, et qu'elle est beaucoup plus jolie que ses rivales, cette opinion rallia tous les suffrages et mit le point final à la critique.

4. — Petites ordures.

Ce sont les lettres anonymes dont je veux parler.

Avez-vous reçu des lettres anonymes? Moi, oui.

Je sais des gens qui n'en ont jamais, jamais, jamais reçu. Ce sont, comme par un fait exprès, les gens qui, s'ils en recevaient, ne les liraient pas, — sitôt qu'ils auraient pressenti les petites ordures qu'elles sont. Mais je sais aussi des gens qui reçoivent parfois de ces petites ordures-là, et qui n'ont pas le courage de les jeter tout de suite au feu, et qui les lisent....

Moi, par exemple....

Au fait, non : je ferai mieux de ne pas me donner en exemple, à propos de lettres anonymes : j'ai commis dans ma vie la sottise malfaisante d'en perpétrer une, — une fois, — oh! une fois et une seule : cette fois-là m'a suffi. — Oui : j'ai écrit une lettre anonyme; la lettre classique : « Vous êtes la risée de votre quartier; votre femme vous trompe; votre maîtresse vous trompe; votre fille a un amant.... » J'étais à Madrid — au Ritz; — j'y terminais le plus joli voyage que j'aie jamais fait. Et j'étais, par ha-

sard presque unique, en avance de plus de vingt minutes sur l'heure de mon train. Je griffonnai par jeu la lettre en question; — par jeu! par désœuvrement! par bêtise! — et, bien entendu, je ne songeais pas le moins du monde à l'envoyer à qui que ce fût. Or, un valet vint me prévenir que l'auto m'attendait. Il prit la lettre : « Voici une enveloppe. Si monsieur veut me dicter l'adresse? » J'inventai un nom, incontinent, j'écrivis une adresse, au hasard, à cent lieues d'imaginer qu'à cette adresse pût habiter quelqu'un dont le nom ressemblait au nom que j'avais inventé....

Le valet prit, cacheta.

Je voulus prendre l'enveloppe. Mais la boîte de l'hôtel était là; et déjà, le valet y avait jeté ma lettre anonyme. — Or, cette lettre-là, que j'estimais inoffensive, certes, entre toutes, causa tout bonnement une catastrophe : un malheureux le reçut. J'avais écrit son nom, à cinq ou six fautes d'orthographe près. Cet homme avait femme, fille et maîtresse, lesquelles étaient infidèles ou peu vertueuses, et ma lettre, ma stupide lettre, n'avait rien dit que de trop véridique. — Et voilà l'histoire. — Avouez que j'aurais mauvaise grâce à me trop plaindre d'avoir à mon tour, reçu, durant cette première semaine de décembre 1914, quelque quinze ou vingt lettres anonymes, dont je n'eus le courage de

déchirer que la moitié, — et dont j'eus la lâcheté de lire le reste....

Après quoi....

Après quoi, il me souvient qu'un jour, sur la passerelle du 624, j'avais parlé avec Hamelin Guiscard, des petites ordures en question. Hamelin m'avait dit :

— Moi, commandant, si jamais on venait me raconter comme ça des histoires que je n'ai pas à savoir, ah! nom de Dieu! je casserais la gueule à tout le monde.

Et j'avais répondu :

— Moi, Hamelin, j'ignore absolument ce que je ferais....

5. — Soir de bataille.

Or, ce soir-là, soir du 7 décembre 1914, madame d'Aufertoyre, victorieuse après la bataille décisive, ayant traîné par les cheveux, tout le long du corridor G, madame Flamey vaincue, il s'ensuivit, comme j'ai déjà dit, parmi le bataillon des infirmières bénévoles, une rumeur. Cette rumeur ayant fini par s'apaiser, entre quatre et cinq heures de l'après-

midi, madame d'Aufertoyre s'en fut, sans vergogne, avec un point d'orgueil, retrouver, où il fallait, comme il fallait et à l'heure qu'il fallait, le beau lieutenant Guy, coq peut-être dédaigneux de ce duel de poules. Et madame Flamey, meurtrie de la tête aux pieds, l'amour-propre y compris, chercha les consolations qu'elle put, comme elle put, et où elle put.

Cinq heures sonnant à la grande horloge, un visiteur, ponctuel comme à son ordinaire, s'en vint présenter ses hommages au bataillon, et des bonbons aux blessés. Les bonbons étaient encore fort à la mode dans les hôpitaux style 1914 ; mais, en vieillissant, l'expérience s'acquiert : quatre ans plus tard, les visiteurs surent de science certaine que le vulgaire vin rouge, qu'on appela pinard en ces âges héroïques, avait plus de chance que les bonbons d'être unanimement apprécié.

Et je ne sais pas si ce fut simple hasard, compassion toute naturelle envers une consœur maltraitée par le destin, ou complaisance de bonnes âmes, toujours prêtes à s'entremettre pour les choses de l'amour, mais le visiteur susdit, qui s'appelait le marquis Triangi, n'était pas arrivé depuis dix minutes que déjà, un tête-à-tête avec madame Flamey lui avait été ménagé dans la salle n° 8, salle de 4 lits d'officiers, vacante pour l'instant.

Le marquis Triangi, le même que j'avais rencontré dans la maison de l'avenue des Catleyas, la veille ou l'avant-veille de la déclaration de guerre, portait toujours, après ces quatre mois d'une guerre évidemment clémente, jusqu'alors du moins, pour l'Italie, ses soixante ans, dont il avouait d'ailleurs loyalement, quarante-neuf, avec la même jeunesse et la même élégance. C'était un homme fort bien, mondain à l'extrême et dont n'importe quelle femme pouvait accueillir les hommages sans déplaisir, voire avec quelque vanité. — Assurément, quelqu'un de beaucoup plus marquant que n'était le lieutenant Guy Hélios, malgré la jeunesse réelle et la réelle opulence de ce gamin. Depuis que les griffes de madame d'Aufertoyre avaient obligé madame Flamey à renoncer au lieutenant Hélios. Le lieutenant Hélios n'était plus, en effet, pour madame Flamey, qu'un gamin.

— Très chère, — affirmait le marquis Triangi, entourant d'un bras les épaules de madame Flamey, — très chère, vous n'avez jamais eu de chance, ni avec vos amis, ni avec vos amies. Madame d'Aufertoyre, pour ne nommer qu'elle, est tout bonnement une bête féroce.

Ainsi le marquis Triangi commença de consoler madame Flamey, et ainsi madame Flamey commença-t-elle de se laisser consoler.

La nuit était venue, l'hôpital de l'avenue Napoléon commençait de somnoler. On avait servi le dîner des malades et des blessés. Le silence gagnait de salle en salle. Seul, le bataillon des infirmières bénévoles continuait de tenir visiblement contre la quiétude générale et papotait avec d'autant plus d'énergie qu'il était maintenant seul à papoter.

La grande horloge sonna six heures. Le marquis Triangi consolait toujours madame Flamey; et madame Flamey se laissait toujours consoler.

Ce fut alors que la cloche des entrées annonça l'arrivée d'un convoi de grands blessés évacués par faveur spéciale sur l'hôpital Napoléon.

Des automobiles ambulancières, les grands blessés commencèrent à descendre, chacun sur sa civière. Tout l'hôpital s'empressa. Les infirmières bénévoles s'empressèrent tout particulièrement. — En décembre 1914, l'enthousiasme initial n'était pas encore épuisé.

En sorte que toute une théorie d'harmonieuses robes blanches entourèrent les civières. Et ce fut tout à fait virginal.

Madame Flamey — le devoir avant tout! — dut interrompre son tête-à-tête, à regret sans doute. Elle n'en déploya pas moins tout le zèle dési-

rable dans l'exercice de son sacerdoce. Le marquis Triangi, qui l'accompagnait pas à pas, l'admira. Nul doute que, si madame d'Aufertoyre, revenue à temps du rendez-vous qu'elle avait enlevé de haute lutte à madame Flamey, eût été là, les mains de ces sœurs de charité se fussent croisées, fraternelles, au-dessus d'une belle plaie à panser.

Une à une, les civières parcoururent escaliers, corridors et salles. Elles étaient huit. Trois officiers, cinq hommes. La dernière civière attira tout de suite l'attention : un médecin à trois galons l'escortait, — un médecin de marine, — qui ne lâchait pas le pouls du blessé.

— Docteur, s'enquit une infirmière, c'est un officier que vous escortez là ?

On en pouvait douter. Le blessé apparaissait, enveloppé d'une capote bleue sans galons ni insignes. La tête était bandée des cheveux au menton. On n'en voyait exactement que les yeux, fermés ; le blessé dormait, épuisé sans doute.

— Un officier ? — redit madame Flamey, survenant.

Le médecin de marine regarda madame Flamey :

— Un officier, oui, madame ; un officier de vaisseau, récemment blessé en Adriatique. Un cas sérieux : la tête est très abîmée ; les yeux

seuls sont intacts, presque par miracle. Toulon a demandé l'évacuation sur Paris. J'ai refait tous les pansements moi-même dans le train sanitaire, tout à l'heure. Il n'y a qu'à le laisser reposer jusqu'à demain.

Madame Flamey avait relevé la tête :

— En Adriatique, docteur?

— Oui, madame : au cours du combat qui nous a coûté le torpilleur 624.... Au fait, vous ne savez peut-être pas? La perte du 624 n'a pas été communiquée aux journaux....

La civière avec son escorte arrivait à la salle n° 8.

Le marquis Triangi, prévenant, en ouvrit la porte. Madame Flamey entra la première, et s'appuya contre un lit :

— Ah! — fit-elle — le torpilleur 624 a péri?

— Corps et biens, — affirma le médecin de marine; tout son équipage y est resté.

— Oh!

— Oh!

— Oh!

Il y eut plusieurs cris d'infirmières. Le cri de madame Flamey fut, comme les autres, un cri très bien élevé.

Le médecin de marine s'excusa :

— Je viens d'être problablement brutal.... Mesdames, excusez-moi!... Je n'imaginais pas que le sort du 624 vous touchât le moins du monde....

Madame Flamey questionna :

— Le 624 n'était-il pas commandé par un lieutenant de vaisseau qui s'appelait M. de Folgoët?

— Oui, madame; M. de Folgoët a été tué.

Le médecin de marine, ce disant, avait fait un pas vers madame Flamey, et la regardait comme s'il eût pressenti que la mort de M. de Folgoët lui pouvait être un coup assez rude. Mais madame Flamey fut irréprochable de stoïcisme.

— Ah! dit-elle simplement.

Et reprenant presque aussitôt :

— M. de Folgoët avait, je crois, comme officier en second un enseigne de vaisseau, M. Harel?

— Oui. Tué aussi.

— Ah!

Le médecin de marine regarda madame Flamey avec une curiosité bizarre et intense :

— Madame, dit-il, en prenant congé, si vous désirez des détails plus complets sur la perte du 624, personne n'est mieux à même de vous les fournir que ce blessé-ci, qui a pris part au même combat... c'est un ami à moi.... Voulez-vous me permettre de le confier tout particulièrement à vos soins?

— Oui, — dit madame Flamey. — Comptez sur moi, docteur.

L'instant d'après, le blessé, qui n'avait pas rouvert les yeux, se trouvait installé dans le lit mécanique que réclamait son état, et le médecin de marine lui serrait les deux mains, avec une émotion visible :

— Mon pauvre vieux, te voilà où tu voulais être, pas?... Bonne chance. Au revoir. Ne réponds pas. Ne te fatigue pas, va!...

Le blessé fit comme on lui disait, n'ouvrit pas la bouche, ni les yeux.

— J'avais beaucoup, beaucoup d'affection pour ce petit Harel... et pour Folgoët aussi, bien entendu, murmurait madame Flamey, que le marquis Triangi avait de plus belle enveloppée de ses bras consolateurs. Beaucoup d'affection! Non qu'il y eût jamais entre nous quoi que ce soit!...

— Personne n'y songe! affirma le marquis, péremptoire.

— C'était pour moi deux camarades très aimés... et les savoir morts tous les deux, morts ainsi....

— Si glorieusement, mais si cruellement....

— Oui....

Le marquis Triangi coupa court :

— Très chère, je vous le disais, et vous voyez combien j'avais raison : vous n'avez jamais eu de chance, ni avec vos amies, ni avec vos amis....

— Oui....

Il la tenait maintenant tout enserrée, et elle s'abandonnait, assez contente, somme toute, de retrouver sans plus attendre, la sécurité d'une étreinte. Le marquis Triangi, mon Dieu! on pouvait très bien se confier à lui, sans honte....

Évidemment, c'était quelqu'un de moins jeune qu'Harel, de moins homme que Folgoët.... Mais, n'est-ce pas? Harel, Folgoët étaient morts....

Le marquis Triangi en vint à baiser, très longuement, la bouche de madame Flamey, et madame Flamey ne se défendit point....

Tout cela se passait à toucher le lit mécanique où gisait le blessé inconnu, l'officier de vaisseau dont les yeux seuls apparaissaient, entre deux bandes de toile... apparaissaient... grands ouverts, à cette heure.

Et peut-être Mme Flamey eût-elle reconnu ces yeux-là, si, à cette heure, elle n'eût regardé ailleurs....

Or, tout d'un coup, le blessé fut debout. Encore que, l'instant d'avant, chacun l'eût cru paralysé pour le moins.

Il fut debout. Il arracha les bandages de son front, de ses joues, de son menton. Il fut debout, le visage dégagé, découvert, et sauf, intact. — Et madame Flamey eût reconnu ce vi-

sage-là, si elle n'eût pas, à cette heure, regardé le visage du marquis Triangi de trop près....

Le blessé, debout, repoussa son lit des deux mains. Le lit heurta le mur. L'homme était peut-être blessé, mais pas assez; il avait conservé ses deux yeux; et ces yeux-là voyaient clair. Ils avaient vu.

Le blessé marcha. Il s'en alla. Il y eut une grande stupeur dans l'hôpital. Le marquis Triangi avait sursauté, puis, reconnaissant peut-être le blessé, juré, très grossièrement. Madame Flamey, effarée, s'était évanouie.

Et le blessé s'en alla, éclatant de rire.

Il avait vu tout ce qu'il était venu voir.

C'était moi, ce blessé-là.

SIXIÈME PARTIE

LES OBUS DU ROI DE PRUSSE

Octobre 1917

---

1. — Trio de Capitaines.

Un obus de 88, *Made in Austria*, arriva si vite que, nul sifflement ne l'ayant annoncé, on n'eut pas le temps de baisser la tête. Un autre suivit, puis trois autres, en grappe. Le tout tapait à quelque vingt mètres de la tranchée de la Langouste, en avant et sur la droite. — Or la tranchée de la Langouste figurait sur le plateau des Marraines l'avant-dernière parallèle de départ en cas d'attaque. Et le plateau des Marraines prolonge dans l'ouest les alentours du fort de la Malmaison, lequel est bâti quelque mille ou quinze cents mètres au nord du fameux Chemin des Dames, que l'ennemi tenait encore et qu'on avait résolu de lui enlever, pour pousser les

lignes françaises jusqu'au delà de toutes les hauteurs de Craonne, et jusqu'à l'Ailette, et jusqu'au canal de l'Aisne. Nous étions trois officiers, trois capitaines, un zouave, un chasseur et un marin, — moi, — que l'état-major de notre armée, la Xe, venait d'envoyer en reconnaissance à dessein d'étudier sur le terrain même, et dans ses derniers détails, l'attaque projetée.

Une deuxième salve suivit la première.

— Nous sommes repérés, — dit le chasseur.

— Et puisque nous avons vu tout ce que nous devions voir, nous n'avons qu'à décamper, — dit le zouave : — il serait trop bête de se faire tuer la veille d'une bataille.

Sur quoi, par le boyau des Acacias, qui redescendait vers Jouy et vers Ezy, les deux plus proches villages au sud, — évacués bien entendu l'un et l'autre, — nous reprîmes le chemin de Vailly, où campaient nos divisions d'assaut.

Il bruinait. Tout de même l'air était transparent et l'horizon net. Sous les nuages assez hauts des vols d'avions tournoyaient, réglant avec rigueur le tir de nos grosses pièces. Et c'était dans nos oreilles un tonnerre continu, sans fin ni trêve, qui nous forçait d'élever la voix pour être tant bien que mal entendus.

Nos gros obus, les 194, les 220, les 320, les 370, lancés des deux rives de l'Aisne, passaient

à plusieurs kilomètres au-dessus de nos têtes pour aller s'abattre bien au delà des tranchées de première ligne, sur toutes les organisations arrière de l'ennemi, sur ses routes, sur ses parcs, sur ses cantonnements, sur ses réserves, personnel et matériel, bref sur tout ce qu'on pouvait tuer, terrifier ou ruiner. Ainsi l'A. L. G. P., — ou artillerie lourde à grande portée, — s'essayait-elle à vaincre d'avance, avant le combat. Alentour, ce n'était que boue et boue. On voyait à peine émerger, çà et là, quelques squelettes d'arbres décharnés par la mitraille, et, parfois, quelques cadavres d'hommes ou de chevaux. On enterrait certes du mieux qu'on pouvait. Mais on ne pouvait pas beaucoup. Les batteries lourdes allemandes, trop inférieures en nombre, ne ripostaient guère aux nôtres, crainte d'être trop vite repérées par notre aviation, trop supérieure elle aussi, et bien maîtresse de l'air. Mais les 77 et les 88, voire les 105 de première ligne, tiraillaient toujours un peu, sitôt qu'un objectif imprudent se découvrait. A telles enseignes que, si prompts que nous fûmes à traverser la zone découverte qui sépare Jouy d'Ezy, trois ou quatre volées, parties des carrières de Bohéry, nous saluèrent au passage. Un groupe de soldats porteurs de gamelles s'en venait à notre rencontre : il faut bien ravitailler même les guetteurs de la première ligne. Toute la corvée, chef

en tête, se jette comme un seul homme dans le fossé qui bordait le chemin. Et un grand gars très blond, qui portait la croix de guerre, ne jugea pas malséant de proclamer qu'il estimait la plaisanterie nauséabonde :

— Zut! tant que ces salauds-là n'auront pas fini de cracher, du diable si je bouge d'ici. Quoi! les copains peuvent attendre après leur soupe!

Cela fut affirmé nettement, mais paisiblement. Le plus strict des chefs n'y eut pas trouvé l'ombre d'un cas d'indicipline. Je souris, songeant aux grognards du temps de l'Empereur et aux matelots de tous les temps.

Le capitaine zouave, notre aîné, au chasseur et à moi, murmura, sans plus :

— Drôle d'école, la guerre....

Une heure plus tard, nous avions traversé Jouy et Ezy. Le canon allemand ne s'entendait plus guère, perdu maintenant dans la clameur croissante de notre A. L. G. P. Un dernier pli de terrain nous séparait encore de l'Aisne, et nous touchions aux premières maisons de Vailly, — toutes en ruines, il va sans dire.

— N'importe! — dit-il : — ça toujours été quelque chose et ça restera quelque chose, d'avoir appris à se battre. Nous n'étions d'ailleurs pas tout à fait libres d'apprendre ceci ou

d'apprendre cela : le Boche ne nous laissait pas le choix....

Alors le zouave, qui regardait à main gauche, se tourna vers moi :

— Dites donc, mon cher.... Voyez-vous des arbres à fruit, là-bas?...

Je regardais à mon tour :

— Oui.... Je vois.... Des pommiers?...

— Des pommiers... et autre chose aussi.... Sous les pommiers....

Je pris mes jumelles :

— Ah! ça?...

— Ça même!... Savez-vous ce que c'est, ça?

— Ma foi.... On dirait des cabanes de fer... camouflées....

— Pas mal! vous avez des yeux de marin.... Eh bien! ces cabanes-là, ça représente un groupe de chars d'assaut.

— Un groupe de *tanks*?

— De *tanks*, si vous préférez parler anglais; de *zincs*, si vous aimez mieux dire comme on dit dans l'arme. On les voit d'ailleurs bigrement mal.... Mais je sais que c'en est : un de leurs officiers m'a renseigné.... *Doctus cum libro*....

Nous entrions dans la grand'rue de Vailly. Le vaguemestre de mon état-major vint à ma rencontre :

— Une lettre pour vous, mon capitaine....

Mon vaguemestre m'appelle comme on appelle les officiers de terre : « mon capitaine.... » Sur mer on dit : « capitaine », tout court.... Mais je n'ai pas voulu me distinguer le moindrement de mes nouveaux camarades, puisque mon goût pour les batailles à courte portée, voire corps à corps... et de très puissantes protections... m'ont enfin transplanté de la marine dans l'armée... des protections, oui bien! et plus indispensables encore que puissantes!... En France, rien sans protections! pas même la faveur de se faire, pour dire comme disait mon brave Hamelin, « casser la gueule quand ça vous chante!... »

— Une lettre pour vous....

— Merci, mon petit....

Une lettre pour moi....

Je la regarde, — et je ne l'ouvre pas : je l'enferme dans l'une des poches de ma vareuse....

J'ai reconnu l'écriture, — de cette lettre. C'est que j'ai deviné la main qui l'écrivit... une main qui, trop souvent, depuis quinze mois que, ma convalescence enfin bâclée, me revoilà combattant, s'entête à tracer mon nom sur des enveloppes....

La main de madame Flamey....

— Zut!

Messieurs, excusez-moi, si je vous laisse tomber sans courtoisie ici-même, dans cette grand'rue de Vailly, malodorante.... Mon vieux camarade, vous avez tout à l'heure piqué trop au vif ma curiosité à propos de pommiers et de chars d'assaut. Je retourne là-bas : je veux voir de mes yeux ces tanks qui sont des zincs et qu'on dissimule si bien sous une couche de feuilles vertes....

2. — Psychologie.

Oui....

Depuis quinze mois et plus... depuis la mémorable aventure de ce blessé qui ne l'était pas assez... qui avait manqué de tact — et de sagesse — au point de ne s'être pas fait crever les deux yeux... goujaterie qu'il paya de voir, à l'heure qu'il eût mieux valu pour lui d'être aveugle... (et Dieu sait que ce blessé-là ne se console pas d'avoir, à cette heure-là, vu!..) oui, depuis cette aventure, j'ai reçu beaucoup, beaucoup de lettres pareilles à cette lettre-ci....

Trop de lettres. Je n'en ai jamais ouvert aucune : je ne sais donc pas ce qu'elles ont essayé de me dire. Je sais que madame Flamey, patiemment, obstinément, me les adressa, et

continue de m'en adresser encore. Mais j'ignore pourquoi, par quel caprice têtu.... Au fait... pourquoi, moi-même, et par quel autre caprice également têtu, je ne les ouvre pas, ces lettres-là... mon Dieu!.. je l'ignore aussi. — « Connais-toi toi-même », disait le Grec? — Oui-da! facile à dire!... Mais quel homme, sincère tout de bon, s'est jamais connu, se connaîtra jamais, osera jamais se vanter d'avoir pu débrouiller long comme ça de fil, dans l'écheveau affolant de nos goûts, de nos préférences, de nos répugnances?.. d'avoir rien démêlé de ces pelotons d'arrière-pensées dont nous entortillons nos moindres gestes, sans nous en apercevoir les trois quarts du temps?

Évidemment, je suis absurde pour le moins autant qu'elle :

En quoi le marquis Triangi me peut-il déplaire plus qu'aucun de ses prédécesseurs? Ce que lui accorde aujourd'hui madame Flamey au marquis Triangi ne diffère probablement point de ce qu'elle accordait hier à feu l'enseigne Harel... l'ex-Chou-Fleur.... Or, ceci m'avait été, jadis, pénible, mais seulement au point de me donner l'envie de tuer, — envie lancinante, mais brève... brève autant que brusque... tandis que, maintenant, une autre envie pire, sourde, celle-ci, mais tenace, et qui depuis trente ou trente-cinq mois, hante toutes mes fibres... sans trêve... ni

merci... ni variante... oh! mieux que l'envie : la faim, la soif, la folie — de mourir! — Après tout, peut-être trouverais-je, en cherchant bien, d'autres causes... une autre cause au moins... à ce dégoût de la vie qui, peu à peu, a déraciné de moi jusqu'à mon instinct de conservation... jusqu'à mes réflexes les plus élémentaires : ceux qui commandaient naguère à mes muscles, et me garaient des dangers immédiats, comme les mêmes réflexes garent un loup du piège, ou un chat de la roue de charrette. Car aujourd'hui, plus rien : réflexes, instincts, désirs mêmes, en moi tout est mort. J'ai beau chercher jusqu'au tréfonds : je ne trouve que ruines. Tant de pots cassés par une seule petite main?... Et j'essaie de me redire, comme je me disais, il y a trois ans : — La guerre, chaque jour plus formidable, et dont l'issue recule pas à pas devant nous; et la monotonie des luttes d'usure; et la fatigue physique; et l'épuisement moral; et le poids du commandement; et le dégoût de cette idiotie... tout de même splendide et féconde : la discipline!... tout cela, sur des épaules d'homme, c'est quelque chose! — Oui! mais ce quelque chose n'eût pas suffi; et pas même la patrie en danger, ni mon angoisse, vraie et profonde... j'en atteste tous ceux que j'aimais, et qui sont morts, et que je n'ai pas pleurés; enviés seulement!... non : ceci même ne m'eût pas mis

comme me voilà, tout en pièces et en loques, — si la tourmente m'assaillant, m'eût trouvé debout, d'aplomb, normal. Quelque lourd que pèse l'épreuve présente sur les gens de ma sorte, fragiles, puisque civilisés — trop civilisés, trop fragiles — j'aurais réagi ; je me serais redressé, relevé ; j'aurais vécu. — Mais debout, d'aplomb, normal ? moi, à ce fatal 30 juillet 1914 ?... dieux ! rappelez-vous le jardin des Oliviers ? Je ne me plains pas, n'ayez crainte ! je ne quête pas vos charités, bons passants !... Mais je constate qu'à la veille de me battre j'étais, moi, déjà vaincu.

Vaincu. L'amour aussi est une guerre. Et le Dernier Dieu n'est pas plus tendre à ses fidèles que la Dernière Déesse. — Un jour, peut-être, quand j'aurais dit de l'une tout le mal que j'en pense, dirai-je de l'autre que j'en pense encore sensiblement moins de bien....

Oui.... Et c'est sans doute en comparant les Flèches de l'Archer et la Torche de la Dame Rouge que je confesse m'être trompé jadis, quand, à mon premier retour d'Adriatique, je refusais de voir, dans les premières atteintes de cette neurasthénie dont, aujourd'hui, je meurs, quelques meurtrissures d'ongles, d'ongles aigus comme des griffes... vestiges d'une main beaucoup, beaucoup trop jolie....

Mon Dieu ! est-ce une raison, une bonne raison pour ne pas ouvrir ce gros paquet de lettres,

ce très gros paquet... deux cent soixante-quatre lettres!... dont quelques unes ne me seraient probablement point désagréables à lire... est-ce une raison?... Dans toute cette philosophaillerie où je me complais, y a-t-il de quoi justifier ma bouderie?... Car il convient d'appeler les chats des chats : à l'heure qu'il est, je boude... et je boude depuis trois ans. — Ai-je tort? je ne sais pas....

Je ne sais pas.... Mais je m'en rapporte à la vieille maxime : « Mieux vaut persévérer dans une erreur que varier entre plusieurs vérités ». Et je continue de n ouvrir pas les lettres que madame Flamey continue de m'envoyer.

Au fait, pourquoi ne pas les lui renvoyer, en un paquet bien emmailloté, ces lettres?.. toutes ces lettres, avec leur cire intacte?.. pourquoi? — Heu... par lâcheté, peut-être... je ne sais pas... je ne sais rien....

3. — A S.

Des tout premiers arbres du verger... un verger qui commençait, après trois ans d'abandon absolu, à figurer assez convenablement une forêt vierge, un homme de garde sortit, — casque, ceinturon, pistolet, veston de cuir, — et m'interpella d'un : « Qui vive? » correct; auquel

je répondis, correctement (par contagion), que je désirais voir le commandant de ce groupe d'A S. (A S., artillerie d'assaut...). J'avais à peine achevé qu'un second homme sortit des arbres à son tour et vint à moi. Il était sensiblement plus sale que l'homme de garde... sans doute travaillait-il sensiblement davantage... par ailleurs, identique; et sans galon d'aucune sorte, quoique officier, sans l'ombre d'un doute. De quoi je conçus beaucoup d'estime pour la discipline des tanks.

Avant de me regarder, il me salua, puis se présenta :

— Le commandant du groupe est en reconnaissance tactique, mon capitaine!... C'est moi qui le remplace : moi, lieutenant Hamelin, détaché des équipages de la Flotte, et commandant ici la première batterie du 67e groupe d'A. S....

Ayant dit, il leva les yeux, — et ouvrit la bouche : il me reconnaissait, dans le même temps que je l'avais reconnu :

— A vos ordres, mon capitaine! — lieutenant Hamelin, commandant la première batterie du groupe....

— Nom de Dieu! celle-là est bonne!... c'est vous, aussi donc, commandant?

Hamelin, Hamelin lui-même m'apparaissait ainsi, plutôt à l'improviste, une batterie de chars

d'assaut derrière lui. Et je ne sus que lui renvoyer l'écho de son cri :

— Nom de Dieu! Hamelin, c'est vous?

Après quoi Hamelin et moi, on causa.

Je sus son odyssée, à partir du jour où, malgré sa répugnance, il avait accepté de me conduire, moi, faux blessé, à l'hôpital de l'avenue Napoléon... car il en avait été, avec mon autre ami le médecin de marine démissionnaire devenu psychiâtre et Parisien.

... Malgré sa répugnance : il l'avait poussée jusqu'à me dire, lui, Hamelin, l'homme de tous les silences :

— A quoi ça vous avancera-t-il, commandant, d'aller comme ça voir des choses qui ne seraient des fois pas à voir?

— Ça m'avancera à savoir.

— A quoi ça avance-t-il jamais de savoir?

Il avait eu raison; et moi tort.

D'ailleurs, sa seule odyssée prouvait bien, par foison d'autres preuves sans réplique, qu'Hamelin est un autre homme que moi, et, toujours, doit avoir raison contre moi, n'importe où, n'importe quand, n'importe comment. Je le soupesai d'un coup d'œil, tandis qu'il se dressait, face à moi, les talons joints, sur ce bled où, de temps en temps éclatait une marmite. Il demeurait au fixe, imperturbable, le même

homme, le même magnifique homme qui m'avait interdit, — dans le Jardin des Oliviers... le 1er août 14... vous vous rappelez?... interdit, oui — d'un seul mot, du mot qu'il fallait!... le geste déshonorant que j'avais commencé, que je n'ai pas fini... ce coup de pistolet... vous vous rappelez bien?.. que je n'ai pas tiré....

Eh!... cela me fait brutalement souvenir d'un autre coup de pistolet... qui fut tiré, celui-là... et qui tua son homme... parce que je n'ai pas vu le geste, moi... parce que je n'ai pas pu, parce que je n'ai pas su prévenir... interdire....

Somme toute, mon geste inexpiable, Hamelin l'a pris à son compte. Ni plus, ni moins.

Voilà donc Hamelin retrouvé. Et voici, derrière lui, sous les pommiers camoufleurs, ses zincs.... (Il dit *zinco*, lui; le zouave avait raison.)

Hamelin, bien entendu, n'a pas changé, il appartient à la race des êtres immuables. Tel il était à la barre du 624, tel je le revois. Différent de lui-même, je ne l'ai vu qu'une fois, — devant.

Il m'explique qu'il a eu de la chance : — Expédié aux fusiliers marins... où jamais je ne pus parvenir... les galons, quel encombrement!.. il a fait Dixmude, Ypres, l'Yser, gagné un galon par bataille, gagné même « des tas d'autres affaires... », et passé intact à travers les pires ouragans de fer et de feu. Il n'a jamais été

blessé, jamais égratigné!.. la mitraille ennemie a probablement eu peur de ses épaules, — trop larges.

— Et votre femme? et votre gosse?

A voir que je me souviens, son regard, planté droit dans mes yeux, s'embue :

— Pas de nouvelles, commandant! Rien. Mais ça ne m'affole pas, allez! Sitôt la paix, avec vous pour mijoter la chose, je suis tranquille : ça ira!

Il me toise, satisfait de moi, satisfait de lui. Des gens comme nous, est-ce que ça peut rater leurs affaires!

Et sa confiance me fait chaud au cœur. Allons! celui-ci m'a pris vraie mesure. Il m'a bien vu tel que je suis.... Que je suis? non! tel que j'aurais été, si la vie n'avait pas passé trop brutale....

Silence! Ai-je le droit de pleurer sur mes mésaventures, devant cet homme qui, écrasé du premier coup par le destin, n'a fait jaillir de son désastre, au lieu de larmes, que de la gloire?

Car je viens d'apercevoir, alignées sur sa poitrine, très discrètement, une Légion d'Honneur qui ne doit rien aux « annuités totalisées » du temps de paix, et une Croix de Guerre qu'illustrent deux palmes et trois étoiles.

D'un geste, je salue les cinq citations.

— Ça n'est rien que ça! — proteste Hamelin,

confus. — Voire que c'est plutôt injuste : parce que, s'il y avait une vraie justice, tout le monde serait décoré pareil, ou, sinon, fusillé! pas de milieu : on fait ce qu'on doit, ou on ne fait pas. Commandant, voyons? vous trouvez qu'il y a des plus braves et des moins braves, dans la « foultitude » des bons bougres qui sautent hors la parallèle de départ, courent à la tranchée d'en face, et s'y maintiennent s'ils y arrivent? Allons donc! quelle rigolade! On est tous égaux, allez! « Les ceux » que je coterais peut-être le plus, c'est « les ceux » qui sont trouillards de leur nature, et qui courent tout de même pareil les autres!... Pour les décorations, qui tombent sur Pierre et pas sur Paul, c'est de la chance ou de la faveur. Moi, bien sûr, ça n'a pas été de la faveur... mais, puisque c'est de la chance, alors, il n'y a pas de quoi se gonfler!

Il a fait demi-tour, face à ses zincs. Et, du geste, il me les présente.

— Voulez-vous visiter, commandant? Celui-ci, c'est le mien : la « Bête à Bon Dieu », que je l'appelle... un nom pour rire... le nom sérieux, c'est seulement le numéro : ma batterie, c'est le 241, le 182, le 177 et le 176....

Je visite.

Rudimentaires, ces chars d'assaut, grands-pères de l'espèce!... pis, infirmes : on a tant calculé les chenilles, les moteurs et les châssis

que le reste, — l'essentiel, en somme, — n'existe que virtuellement. Le char n'est pas habitable; il n'est pas armé; il est blindé de fer blanc; enfin, comble, il est aveugle : le commandant du char y voit un peu, le canonnier n'y voit pas; le reste de l'équipage, mitrailleurs compris, se bat dans une nuit opaque, à plat ventre, tous pêle-mêle, n'apercevant jamais ni chef, ni ennemi!

Vraiment, à ceux qui ont inventé nos premiers tanks, — nos tout premiers tanks, — il a manqué d'être un tant soit peu marin : tous ces problèmes-là, d'importance vitale : habitabilité : confortable de l'homme qui combat, pour qu'il combatte bien; armement : calibres, champs de tir, angles morts, compensation; cuirassement : surfaces et épaisseurs; et, surtout, commandement : facilité donnée au chef pour diriger sa bataille... toutes les marines du monde les ont étudiés, creusés, résolus... et les inventeurs de tanks ont dédaigné mille solutions, toutes bonnes, non pour préférer leur mille et unième solution personnelle, mais, n'ayant rien résolu, pour dédaigner toute solution.

J'ai visité. — Malgré qu'il ait quitté la marine, Hamelin en a su garder les traditions; la tradition de propreté, d'abord : à bord de son 241, tout est net, luisant, étincelant, — malgré la boue et la poussière, malgré toutes les saletés

inhérentes à la terre, — au point qu'on se croirait à bord d'un croiseur ou d'un cuirassé amiral... un peu réduit quant aux dimensions.

Mieux : il a gardé la tradition d'optimisme : son char antédiluvien, sa batterie de chars-épouvantails plutôt que de chars combattants, Hamelin croit en lui, Hamelin croit en elle; quoique pas une imperfection ne lui ait échappé :

— Bien sûr qu'un homme de passerelle[1], commandant, aurait fabriqué quelque chose d'autrement « suiffé! » Mais ça n'empêche que, tel que la voilà, ma Bête à Bon Dieu abattra une sacrée besogne, je vous en fous mon billet... et abattra surtout sa sacrée part de Boches! Vous verrez ça demain, commandant!

(Le jour « J », — jour de l'attaque, — a été provisoirement fixé à demain, en effet.)

— Eh bien! nous verrons ça, mon cher vieux....

Il rougit de plaisir : « Mon cher vieux?... » je lui ai parlé d'égal à égal?... d'officier à officier. Ah! pour lui, mon ex-quartier-maître, pour lui, homme du rang, ce « cher vieux »-là, dit par moi, officier de l'École, officier de naissance, c'est la plus rare, la plus glorieuse des faveurs....

Obscurantisme?... hein? obscurantisme, cette grave et paisible différence, — que toutes les

1. Homme de passerelle : marin qui a navigué sérieusement, et connaît la mer.

marines de la planète maintiennent, sans parti pris, sans préjugé, sans vanité sotte, entre chefs rouges et chefs bleus? Si vous avez pensé cela, vous êtes un cerveau simplet. L'égalité, partout ailleurs qu'au prétoire, est un défi au bon sens, voyons!

Je lui tends la main. Il me la broie, longuement, entre ses deux puissantes pattes, des tenailles de marin, forgées en plein fer.

Las!... pourquoi cet homme a-t-il... a-t-il fait ce qu'il a fait... là-bas, en Adriatique... oui... à bord du 624... le jour que... Harel....

Il est vrai... que ce qu'il a fait, il ne l'a pas fait pour lui....

Il l'a même fait pour moi....

En stricte justice, tout se paie, je crois?...

Zut!

4. — Faux départ.

Vingt et un octobre 1917; neuf heures du soir; Vailly-sur-Aisne. — Je dîne à la popote des officiers de l'A S. 67 (soixante-septième groupe d'artillerie d'assaut, pour ceux qui ne savent pas déchiffrer la langue « initialique » qu'a créée la guerre); à la popote d'Hamelin. Hamelin s'est enhardi... (« mon cher vieux!... » vous vous rap-

pelez?)... enhardi jusqu'à m'inviter, pour cette dernière soirée qui précédera l'attaque. — D'autant qu'il commande *p. i.* son groupe entier, et le commandera au feu : le chef titulaire s'est très à propos cassé un genou!

Ma foi! je me suis senti flatté d'être prié, et ravi de pouvoir accepter :

Pour moi, simple spectateur... (un officier d'état-major, ça se bat derrière des blocs de béton, ou dans une carrière de craie, ou sur un clocher hors portée des canons de 194...) pour moi, combattant pour rire, et peu fier de cette veille de bataille, en la compagnie de vrais combattants; de combattants qui, demain, forceront des lignes allemandes, battront des armées allemandes, et la victoire remportée, coucheront, s'ils vivent encore, dans des lits allemands, — je n'espérais pas une telle faveur du destin.

Nous dînons très gaiement.

Un dîner de gens près de risquer leur vie, tout de bon, au taux d'un contre quatre, un dîner de soldats, sept heures avant une attaque, ressemble à n'importe quel autre dîner, exactement.

A cette table, voilà des hommes très divers : — X..., ouvrier, caporal en 1914, sergent en 1915, sous-lieutenant en 1916, lieutenant cette année; décoré; parce que plus brave qu'on ne l'est d'ordinaire même en France; A..., duc et prince, dont le nom rappelle deux des plus célèbres

victoires françaises du siècle XIX ; M..., petit-fils de roi et riche à vingtaines de millions; particulièrement chéri, vénéré et adoré de tous ses hommes, parce que de tous, c'est le plus simple, le plus grave, et le plus avare du sang de n'importe qui, sauf lui-même ; Z..., bourgeois de Paris, doux comme un mouton, et déjà blanc comme neige; d'ailleurs, marié, père et grand-père d'au moins vingt-cinq ou trente rejetons de tous âges; et tout de même, incontestablement, le plus téméraire, le plus risque-tout de la bande....

O le beau pays de fraternité que le nôtre! Et qu'il ferait bon mourir pour ce pays-là sous un fier soleil d'Austerlitz !...

Boum!...

Obus allemand ; « celui-ci n'est pas tombé très loin!... » — (formule consacrée).

Boum!...

Autre obus allemand.

Boum! boum! boum!... boum!... boum!...

Troisième, quatrième, cinquième, trente-sixième obus allemand. Des éclats grêlent sur notre toit. Bien réglé, ce tir.... D'ici à cinq minutes, un coup de plein fouet doit, logiquement, nous arriver....

Hamelin se lève :

— Messieurs, nous n'allons pas nous faire

tuer ici, hein?.. ce serait idiot... moi, je trouve!.. vous ne trouvez pas, vous, N...?

(Cela, au sous-lieutenant, petit-fils de Roi.)

N..., déférent, mais cordial... c'est Hamelin qui commande; mais N... n'est pas moins bon soldat qu'Hamelin.... N..., très net, a répondu :

— Si, je trouve! je trouve que ce serait imbécile!

Hamelin, d'un signe, remercie. Puis, changeant de ton, sans d'ailleurs forcer, il ordonne :

— Alors, messieurs, à l'abri! tout le monde à la cave!...

Comme tout le monde, j'ai obéi.

Le tonnerre des marmites allemandes n'est plus maintenant pour nos oreilles qu'un roulement de grosses caisses : six pieds de terre, de briques et de ciment font matelas entre les éclats d'obus et nos crânes.

Une accalmie.

Hamelin, accroupi quelque part sur un sac de couchage, se lève et vient à moi :

— Commandant, nous ne couchons pas ici, nous deux, ni vous ni moi.... Puisque le Boche, ça le dégoûte, à présent, de tant dépenser pour si peu casser... si qu'on s'en irait tout de suite du côté de notre turne?... tout de suite, parce que, si la grêle recommençait....

D'accord.

En avant.

Intermède comique : les deux fox-terriers de l'A. S. 67, nous voyant partir, nous, les plus galonnés de l'assistance, donc les plus sages et les plus astucieux, les augures, quoi!... abandonnent sans hésiter la cave protectrice, et nous suivent, le museau aux mollets....

... Et nous suivent, les candides bestioles, vers deux autres caves, plutôt moins sûres, et qu'il va falloir gagner en cheminant deux bons kilomètres à l'air libre, parmi les éclatements....

Malheureux fox! victimes, comme de simples hommes, du néfaste prestige qui s'attache à cette impressionnante abstraction, — la hiérarchie.

Or, nous voilà tous quatre, Hamelin, les deux fox, moi, en rase campagne.

Et patatras! tout d'un coup, voici le bombardement qui reprend, et redouble.

— A droite, à droite, commandant! — conseille Hamelin : défie la gauche, et route libre pour se rendre au mouillage le plus rapproché[1]... à gauche, c'est la route; ils doivent avoir réglé leur tir sur la route, rapport aux convois de nuit.

Nous obliquons, les chiens obliquent. Il était temps : le bombardement se multiplie. Il était

1. *Défie la gauche*, interdire au vaisseau toute oblique vers la gauche.... Vieille expression : on gouvernait très à peu près, au temps de la marine à voiles.

temps?... heu... manière de parler : je ne sais pas au juste sur quoi le tir est réglé; mais nous sommes déjà loin de la route, et nous « prenons » tout de même avec quelque abondance.... Hamelin, qui s'estime responsable du mouvement, jure comme un templier. Et je ris malgré moi. Les fox-terriers, affolés, nous poussent littéralement du museau; mais, pour un empire, ils ne nous lâcheraient pas d'un pouce: ils se collent à nous; à nous, demi-dieux, qui devons évidemment connaître la vraie recette pour échapper au tourbillon de fer et de feu. — L'embêtant, c'est que la nuit est noire : les demi-dieux barbottent et s'égarent. Hamelin, perdu en pleine campagne, dans le dédale des sentiers. Halte!...

— Commandant, je crois bien qu'ici, ça ressemble à un carrefour ... un, deux, trois ... je compte quatre chemins... mais le bon Dieu me patafiole si je sais par où il faut prendre pour arriver à votre cave ou à la mienne.

(Nos deux villégiatures voisinent.)

— Eh bien! mon vieux, demandez!... voilà justement un factionnaire qui vous tend les bras... en croisant la baïonnette....

Le ciel s'est un peu dégagé. Quelques étoiles se risquent entre les nuages. Étoiles, éclatements, départs, fusées de signaux, fusées éclairantes.... Pas vilain du tout!

Hamelin, cependant, parlemente; mais avec

un succès relatif : le factionnaire connaît sa consigne : pas d'allumette, pas de cigarette, pas de lanterne, pas de lampe électrique ; mais il ne connaît pas le pays :

— Je sais même pas comment que ça s'appelle !

— Ça s'appelle Vailly, voyons !

— Vailly ? non ? sans blague ?... Vous demande pardon, mon lieutenant ! mais, chez moi, du côté de Clermont....

Boum !

Clôture immédiate : « celui-là n'est pas tombé loin », réellement.

Et c'est en fin de compte Hamelin qui retrouve son flair de matelot et qui devine.

— Commandant !... cinq quarts de vin contre un coup de pied au c... que cette maison, là-bas, c'est votre villégiature !

On « gouverne dessus ». On arrive. Et, dans l'instant qu'on pousse la grille du jardinet autour de la maison, un 210 tombe au milieu de ce jardinet, sur la soupente abri des cinq chevaux du groupe. Le palefrenier tombe, tué raide ; ses cinq bêtes comme lui. Hamelin, moi, les fox, ruisselons du sang jailli en gerbe. Le factionnaire du carrefour nous aurait renseignés dix secondes plus tôt, nous arrivions dix secondes plus tôt à notre porte, et les deux cent soixante-quatre lettres

que vous savez n'avaient plus de destinataire....

— M...!

Hamelin a couru d'abord au palefrenier. Course inutile : il n'y a plus que deux moitiés de palefrenier, à quatre bons pas l'une de l'autre.

La guerre accoutume. Hamelin fait demi-tour, et, flegmatique :

— Commandant, c'est par là qu'on descend dans ma cave. Pas la peine de pousser jusqu'à la vôtre : j'ai un « sac à viande » de rabiot, en bonne peau de moufflon.... Si vous «voudriez».... Dame! ça ne ressemble guère à l'échelle amirale du « Courbet »....

Quinze marches d'une boue gluante. Au bas, un canonnier, talons joints, main au casque, tend un pli :

— Mon lieutenant, c'est arrivé depuis une demi-heure....

Hamelin fait sauter la bande :

— M...!

(Hamelin n'hésite pas devant la répétition, encore qu'il ignore probablement que Napoléon l'ait nommée la plus forte des figures de rhétorique) :

» M...! commandant.... C'est raté pour demain! « Ils » l'ont encore retardé, le jour J!...

5. — La Malmaison.

Vingt trois octobre 1917. Quatre heures trente du matin. Quelque part, entre Vailly que nos troupes occupent, et les carrières de Bohéry, que tiennent les Allemands.

Un rocher abrupt, un trou dans le rocher : l'entrée du P. C. Blanc, mon P. C. J'y dois rester, théoriquement, toute la bataille durant. Téléphoner, répondre au téléphone, voilà ma part. Je me battrai donc téléphoniquement.... A moins que....

Pour commencer, j'ai pris la porte : le P. C. est encombré. Trop d'amateurs au téléphone : on étouffe ; et j'aime à respirer, même quand l'air frais de la nuit est saturé d'effluves de poudre, voire d'émanations moins saines : de gaz moutarde, par exemple.

Tout à l'heure, à la queue leu leu, plus noirs encore que la nuit très noire, — *ibant obscuri sub sola nocte per umbras*, ont passé les chars du 67e groupe d'A. S..., les chars d'Hamelin s'en allant en marche d'approche vers l'ennemi.

Et dans le ciel encore nocture, haut, très, très haut, nos gros obus continuent de faire rage, sans trêve ni relâche.

Voilà cinq... six... non, sept jours qu'ils

s'abattent par rafales, par trombes, par avalanches, devant, derrière, autour et sur l'ennemi, fracassant, broyant, écrasant, nivelant tout, nivelant tout ce qui existe, terrifiant ou tuant tout ce qui vit. La poignée de survivants hors de combat avant d'avoir combattu, attendent silencieux, leur coup de grâce. Se défendre? ils n'y songent même pas. Ce n'est pas un combat : c'est une exécution. Nous allons exécuter les quelque cinquante, cent, deux cent ou trois cent mille Prussiens (... pardon d'être si précis! la censure veille!... n'allons pas renseigner l'ennemi sur ses propres effectifs!...) nous allons donc exécuter ces Prussiens-là, si bêtes, si guignards, et si fous, qu'ils ont osé s'endormir, trois années durant, chez nous, sur notre terre française. — L'antre du lion n'est pourtant pas logis de tout repos. — S'ils ignorent cet axiome on va le leur apprendre. Un point, c'est tout.

A ma gauche, un fourmillement muet. De grands hommes à figure basanée, la fourragère jaune et verte sur l'épaule gauche... terrible fourragère qu'on n'aime pas apercevoir des lignes d'en face... des hommes osseux, brusques et souples, se faufilent un par un dans le boyau qui mène aux premières lignes. C'est le R. I. C. M. (régiment d'infanterie coloniale du Maroc...) ou le 4e mixte (4e régiment mixte de zouaves et de tirailleurs... ou le 8e régiment de tirailleurs algé-

riens...) toutes troupes irrésistibles qui ont toujours laissé chez l'ennemi les plus funèbres traces de leur féroce valeur.

Ils apparaissent, se glissent, disparaissent. Derrière eux, d'autres. D'autres encore....

- Hum!... voyons?... où est mon masque contre les gaz?...

— Talon! (mon ordonnance) si on me demande, là-dedans, dites que je suis tué!...

Et en avant! Le P. C... flûte! Moi aussi, j'y vais, à l'ennemi!...

SEPTIÈME PARTIE

FAUTE D'ÊTRE TUÉ

« *Moi, je vous candamne à vivre.* »

---

1. — Les Marraines.

Les Marraines sont un plateau très abrupt qui domine la vallée de l'Aisne, au nord-est de Soissons, au sud du Chemin des Dames, et à l'ouest du fort de la Malmaison, qui va donner son nom à la bataille d'aujourd'hui.

Elle fait déjà rage, cette bataille, encore qu'à peine engagée. Tout inférieurs en nombre et en matériel, et en force morale aussi, que sont les Allemands, tout vaincus qu'ils sont, avant même d'avoir combattu, ils ne s'en défendent pas moins avec une superbe ténacité. Et je dirais bien, comme fit le roi Guillaume, admirant nos chasseurs d'Afrique à Sedan :

« Oh ! les braves gens ! » si je ne savais pas, et de science trop certaine, que tout cet héroïsme n'est que la résultante de cette discipline passive, animale, machinale, qu'exigèrent trois siècles durant, de leurs automates guerriers, ces sinistres fabricants de cadavres que sont les princes Hohenzollern. — Dieu nous en délivre ! — Or, sans liberté, point de bravoure.

N'importe : les automates prussiens se défendent beaucoup trop bien. A telles enseignes que les chasseurs à pied, qui attaquent à l'ouest du plateau des Marraines, pris de court sous la mitraille tombant sur eux littéralement par nappes, ont flotté d'abord, puis reculé, et sont revenus dans leurs parallèles de départ. Ils viennent d'en repartir, bien entendu, très vexés de leur mésaventure, et, du coup, ils ont enlevé tous leurs objectifs si vivement que c'est à peine s'ils sont encore en retard sur leurs voisins : le 4e mixte et le 8e tirailleurs, qui attaquent sur le plateau même, et le R. I. C. M., qui attaque à l'est du plateau.... Le R. I. C. M.... ah ! ces quatre lettres-là, je n'ai jamais pu les lire sans émotion ! R. I. C. M. : régiment d'infanterie coloniale du Maroc, roi des régiments de France ! Car ils ne furent que trois, — trois sur combien de centaines, dont le moins brave fut héroïque ! — trois, trois seulement, à troquer, lorsque vint l'armistice de 1918, leur glorieuse fourragère

jaune et verte contre l'épique fourragère rouge ; et, de ces trois-là, le seul R. I. C. M. aligna finalement, sur son livre d'or, *dix citations à l'ordre de son armée* ! Dix ! — Ah ! la machine à tuer des Hohenzollern, l'irréprochable machine *made in Germany*, sera née elle-même, sans aléa, par ces soldats-là, — soldats dont Hannibal. Alexandre et César se seraient contentés pour parachever la conquête de toute la terre.

Moi, — oisif, — amateur, — je gravis paisiblement la pente sud des Marraines, et j'écoute la symphonie des éclatements. Symphonie *fortissima* : festival de gala, avec feu d'artifice. La nuit noire en est toute illuminée. Je vous prie de croire que c'est autre chose qu'hier soir... qu'avant-hier soir, veux-je dire : à l'heure qu'Hamelin et moi tâtonnions à l'entour de Vailly, en quête de notre cave, et que les fox-terriers de l'A. S. 67 poussaient leur nez dans nos mollets.

La terre entière, à perte de vue dans toutes les directions, m'apparaît éventrée, retournée, sens dessus dessous : les obus l'ont crevassée de trous et de cratères qui empiètent les uns sur les autres. On dirait une passoire trop percée : plus de métal, rien que des jours. Je trébuche à tous les pas, et mes mains piétinent la boue à force de s'y appuyer. Mais si je marche mal sur ce terrain disloqué, d'autres savent y courir : là-bas,

loin, très loin, j'aperçois les dernières vagues du 4e mixte et du 8e tirailleurs... presque invisibles à force de souplesse, nos Africains se faufilent de trou d'obus en trou d'obus et déjà touchent aux tranchées prussiennes... aux tranchées encore prussiennes, et dans si peu d'instants françaises!

C'est encore la nuit, noire. L'heure H vient de sonner, et l'heure H, c'est 4 h. 30. Nos batteries ont cessé le feu, pour donner à nos fantassins cette chance élémentaire de n'être tués que par le feu ennemi, qui suffit d'ailleurs à cette besogne. Je ne peux pas faire quatre pas sans buter contre un cadavre. Nous sommes évidemment vainqueurs, avant même d'avoir combattu : les batailles d'à présent sont réglées d'avance comme un papier à musique, et le hasard en est exclu. On attaque ou on n'attaque pas, selon qu'on peut ou qu'on ne peut pas attaquer; mais, si l'on peut, tout est dit : les gens qu'on attaque n'ont plus qu'à creuser leur fosse. Demain donc, les livres d'histoire appelleront cette journée-ci la victoire de la Malmaison. Mais beaucoup de femmes françaises, beaucoup de mamans, beaucoup de maîtresses, beaucoup de veuves, lisant demain les livres d'histoire, pleureront.

Je chemine de tranchée en tranchée. J'ai enfilé un boyau dont je lis le nom écrit par-ci par-là sur des planches de sapin, telles les plaques

émaillées de nos rues : *boyau des Acacias*. Ceci qui est à ma gauche, doit être le plateau des Marraines : ceci, tout là-haut, à la crête de cette pente jadis boisée, aujourd'hui hérissée de quelques bâtons noirs enchevêtrés... d'arbres. A ma droite, voilà un ravin, profond ; et, par delà, les fameuses carrières de Bohéry, farcies de canons prussiens. Des rafales de feu en jaillissent, pour s'abattre incontestablement sur le R. I. C. M. Et je n'en vois pas plus. Mais je sais très bien que le R. I. C. M. se soucie des obus du roi de Prusse comme des nèfles de l'avant-dernière année. Voilà une artillerie qui, je n'en doute pas une minute, décorera tôt ou tard, l'avenue des Champs-Elysées, pour le jour — inévitable ! — qu'un maréchal de France, commandant en chef toutes les armées d'Europe, d'Asie et d'Afrique... d'Amérique peut-être, passera sous l'arc de triomphe, à la tête d'une armée française qui nous aura rendu Metz et Strasbourg.

Voici la tranchée de la Lamproie. Voici la tranchée de la Langouste. Voici la tranchée du Lapereau.... La préoccupation culinaire tenait une place très large dans le cerveau de ces hommes héroïques, directs descendants des grognards de 1805 et 1815 : les poilus de 1914 et de 1918.... Et puis voici le bout du boyau des Acacias. En avant, c'est le terrain neutre. Et, cent mètres au delà, le terrain ennemi... par-

don ! pas ennemi, français ! je me suis trompé encore : le terrain français que l'ennemi n'a pas encore restitué....

Que l'ennemi restituera aujourd'hui.

Boum !...

« Celui-là n'est pas tombé loin.... »

Cette fois, je l'ai prononcée malgré moi, la formule consacrée : l'obus a littéralement éclaté sous mon nez. Et je ne suis pas à terre? Et je possède encore deux jambes et deux bras? Baroque ! baroque aussi, qu'à 12 ou 15 mètres derrière moi un beau sergent de zouaves, dont j'avais l'autre jour admiré la splendide allure, en visitant dans ses cantonnements le 4e mixte, et dont j'ai serré la main il n'y a pas cinq minutes, en le dépassant, près la tranchée de la Langouste, soit maintenant sur le dos, les bras en croix, tué raide d'un éclat qui lui a emporté le cœur....

Demi-tour ! Je reviens jusqu'au cadavre. L'homme a été littéralement foudroyé : la mort n'a pas effacé des lèvres le sourire. Et je serre la main, chaude et souple encore comme une main vivante :

— Mon bon vieux ! Alors tu nous a quittés tout à coup, comme cela?...

Demi-tour encore. Et je repars vers l'ennemi. Et je pense, mais bouche cousue cette fois :

« Veinard, va ! »

Me voilà au bout du boyau. Changement de décor, depuis deux minutes que je l'ai quitté : un autre obus est tombé là ; ou deux, ou trois... en tout cas, de quoi retourner sérieusement le paysage : au lieu de finir devant un mur de terre, mur épais de 80 mètres et derrière lequel il y avait l'ennemi, le boyau des Acacias finit maintenant au bord d'une demi-douzaines de cratères tangents les uns aux autres, larges de dix à trente mètres, et derrière lesquels il n'y a plus rien : la tranchée allemande éventrée comme le boyau, m'apparaît vide d'ennemis. Impossible de deviner si ces braves gens ont évacué leur trou parce que ça leur a plu, ou si le 4e mixte, régiment brutal, les en a priés... à sa manière.

Alors, moi... ai-je ou n'ai-je pas, dans les broussailles d'en face, des fusils, des mitrailleuses, des grenades, des obusiers de tranchée, le tout prêt à m'expédier dans l'autre monde?... *That is the....*

Et je m'assieds au bord du cratère, les jambes pendantes, pour l'étudier, la question. Au reste, s'il y a là-bas la moindre des mécaniques ci-dessus énumérées, avec le moindre Boche derrière, je risque de rester assis plus longtemps qu'on ne croirait... l'éternité, par exemple.... Oui. Je sais très bien tout ça, n'en doutez pas!

Mais, je sais encore mieux qu'être tué, ça me serait tellement égal!...

Égal? Qu'ai-je dit, qu'ai-je osé dire! Il y a là de quoi scandaliser. Voyons : je suis homme; donc, je tiens à la vie, que diable! Je suis même mieux qu'homme tout court : jeune suffisamment, robuste à souhait, à peu près riche... (riche, il est vrai... pauvre atout! mais tant de gens se le figurent maître!...) et je m'appelle Faël de Folgoët; et je porte *de sable au chef d'argent, à la nef du même en abyme, au croissant de sable en chef*, le tout timbré de perles.... On ne fait pas plus noble, vous voyez! (Tant de gens vendraient père et mère et peindraient leurs voitures sang de bœuf pour avoir la moitié seulement de mes argents et de mes sables et les étaler plus voyants.) Il est vrai que moi je n'étale rien, que j'ai même remisé mon écu au magasin des antiquailles : on n'a pas le droit de trop retarder sur son siècle. D'ailleurs j'aimerais à faire mienne l'épitaphe de ce cardinal, grand d'Espagne, duc, prince, primat des Castilles, ministre, et favori d'un roi, qui voulut dormir l'éternité sous une dalle de cuivre sans ciselure où lui-même avait gravé de sa main : *Hic jacet pulvis, ciner, et nihil.*

Rien ne m'en empêche d'ailleurs. Il est donc bel et bien avéré que je suis un homme tout ce qu'il y a d'heureux.

Et je dois tenir à la vie comme teigne....

Oui, mais... voila! je n'y tiens tout de même pas... ou plutôt je n'y tiens plus! Voilà quelque trois ans que j'ai commencé d'en sentir la nausée et maintenant cette nausée tourne au dégoût.

Je vous ai déjà dit tout cela. Je deviens vieux, je rabâche. Je vous ai dit mon effondrement; je vous ai dit ma faim et ma soif de la mort. Je vous ai dit les causes probables de cet anéantissement qui me rend à la poussière devant que j'aie fini de vivre... ou d'en avoir l'air. Les causes? Madame Flamey d'abord, cause intime et discrète... (discrète?). La guerre, cause générale et tapageuse; sinistre baguette magique d'un sorcier qui se plaît à changer les enfants en hommes, les hommes en vieillards ou en cadavres.

Je vous ai même confessé mon dernier plaisir, morbide s'il en fut : philosophailler. Je philosophaille donc une fois de plus ici, jambes pendantes et mains ballantes; et je fouille du regard et des jumelles l'éboulis de la tranchée boche et, par delà les buissons touffus qu'a négligés le canon.... Je fouille avec la plus coupable négligence....

Évidemment cette guerre passe sur le monde comme un cyclone sur l'océan : derrière elle comme derrière lui, rien ne reste debout et l'herbe ne repousse plus.

... Les hommes de ma génération... et surtout les hommes de ma classe, ceux qui, comme

moi, ont vécu d'une vie toujours exagérée, toujours fiévreuse; ceux-là qui ont dédaigné le travail manuel et n'ont jamais besogné que du cerveau, voilà les vraies victimes : la guerre va les réduire à moins que rien. Et ils en souffriront plus que personne. Un forgeron, un menuisier, un tailleur, bref, n'importe quel homme de métier, ayant jadis pour vivre fabriqué quelque chose, quelque chose dont personne ne peut se passer, oh! ceux-là referont leur vie et la referont meilleure. Tous les hommes ont cessé de produire depuis déjà trois années... ils n'ont même que détruit! Il va donc falloir rebâtir. Ce sera dur et long. Tout ce qui était luxe, superflu, élégance, beauté pure, tout ce dont on peut se passer provisoirement, l'humanité s'en passera : elle y sera bien forcée, puisque c'est à peine si le monde, ruiné comme fut Job, aura de quoi reconstituer à temps l'indispensable et le vital. Aux calendes grecques l'œuvre-joujou des artistes, des savants et des penseurs.

Un exemple, tenez, Hamelin : — Hamelin, matelot canonnier, ex-sous-officier... c'est-à-dire ouvrier en fer, un peu ajusteur, un peu mécanicien, un peu électricien, beaucoup soldat : donc habitué à faire de soi-même beaucoup de choses et habitué à commander beaucoup d'hommes; — à commander sans rudesse, sans faiblesse non plus; à bien commander comme à bien faire;

eh bien ! Hamelin ne m'inquiète point : l'avenir lui est largement ouvert : sachant ce qu'il sait, pouvant ce qu'il peut, Hamelin, la guerre finie, se frayera vite un chemin dans le monde nouveau, et ce chemin le mènera probablement plus loin que n'eût fait l'ancien.

Mais moi? Moi, artiste, ou soi-disant chimiste, officier, que voulez-vous qu'un monde nouveau ait besoin de ma triple inutilité? Jadis, la République française, première du nom, succédant à la Royauté magnifiquement glorieuse mais irrémédiablement vermoulue, proclamait qu'elle n'avait pas besoin de savants, et guillotinait Lavoisier; il est vrai que, ce disant, elle avait tort; mais elle avait tort parce que les seuls savants savent fabriquer de bonne poudre, de bons canons, de bonnes bombes, de bons boulets ; et parce qu'on ne peut être libre qu'à condition d'être armé pour vaincre tous ceux qui voudraient vous refaire esclaves. Si la révolution française avait été une révolution universelle, les révolutionnaires n'auraient réellement pas eu besoin de savants; du moins pendant deux ou trois siècles : le temps de rebâtir le monde social écroulé.

Je parle de 1789.... C'est que la guerre d'aujourd'hui, qui met à feu et à sang les quatre cinquièmes du globe, ne diffère pas beaucoup d'une révolution, universelle, celle-là ; les empires cen-

traux ne symbolisent-ils pas l'idée d'une autorité ésotérique? le principe que quelques princes doivent et peuvent réaliser le bonheur de leurs sujets sans les consulter, voire en les contraignant? tandis que l'Entente — France, Angleterre, Italie, Amérique, Japon, Chine, Brésil et quinze autres États — n'incarnent-ils pas le principe inverse de la liberté obligatoire, de l'indépendance sacrée, du droit de chacun à se régir soi-même, bien ou mal mais sans contrôle? Eh! que voulaient Louis XVI et sa cour, sinon cela? Que réclamaient Mirabeau, Danton, Robespierre, la Convention, Bonaparte, voire Napoléon, sinon ceci? L'oligarchie d'une part, la démocratie de l'autre. Il n'y a rien de changé. Aujourd'hui semble calqué sur hier.

Vous voyez bien que c'est la même chose; vous voyez bien que le monde d'aujourd'hui n'a besoin ni de savants, ni d'artistes, ni de chimistes, ni de musiciens, et moins encore d'officiers, pour peu que la logique ne soit pas tout à fait un mot et que le désarmement universel suive sans délai la paix universelle. Je ne vois donc pas la place que la société de demain me pourra bien réserver; et je ne crois pas être l'homme du farniente et des bras croisés.

Alors?...

Alors, mon Dieu! je suis toujours assis au bord de mon cratère, jambes pendantes et face

à l'ennemi. Au fait, où est-il l'ennemi? Voici que la canonnade s'éloigne, déjà plus sourde; le tac tac tac des mitrailleuses n'est plus maintenant qu'un pianotage discret de machine à écrire; il n'y a toujours personne sur l'autre versant du troisième cratère; et je suis seul, exactement seul, sur ce champ de bataille d'où la mort semble s'en être allée.

Dans ce cas, moi aussi, je m'en vais. Vers l'ennemi, naturellement. Houp! me voilà sur l'autre bord du premier cratère, puis du second, puis du troisième. Me voici à découvert, foulant le plateau des Marraines et gagnant vers le chemin des Dames, proche, et vers les pentes nord du massif; — vers Pinon, vers Chavignon... vers l'ennemi, qui fuit; vers les nôtres, qui le chassent....

2. — Un vainqueur.

Je marche depuis bientôt deux heures; j'ai passé la crête des Marraines; j'ai franchi le Chemin des Dames, et je descends la pente nord du plateau, une pente très douce, un peu vallonnée; je pousse vers Chavignon, vers Pinon, vers l'horizon du Nord, tout là-bas, au hasard; vers l'Ailette et vers le canal de l'Aisne; — vers la victoire, enfin.

Devant moi, loin, les chasseurs, les zouaves, les coloniaux courent de plus belle. Fusils, canons, mitrailleuses, munitions, matériel, personnel, ils cueillent tout par brassées, en courant; mais à quel prix! leur trace est jalonnée de rouge : c'est du meilleur de leur sang qu'ils rachètent toute cette terre française, par eux reconquise, en l'éclaboussant d'une éblouissante parure de rubis. D'ennemis, plus un nulle part. J'avance toujours, à la boussole, comme je naviguerais, avec, en guise de carte marine, le plan directeur. (Dans dix ans, ou deux, on ne saura plus ce que fut un plan directeur. Aujourd'hui, on rirait si je l'expliquais.) Je navigue donc « à la carte, » histoire de me rendre compte des choses, et d'aller où je veux aller, comme sur une passerelle on fait route au compas....

Des morts. Des blessés. Je reconnais un de ceux-ci, le lieutenant B. V..., de l'A. S., comme Hamelin. Un vieil ami à moi, B. V. Né à Genève de parents suisses, mais vivant à Paris et s'y étant fait dans les lettres un nom assez sonore, j'ai su que, le jour même de la mobilisation, il avait jeté sa neutralité aux orties et s'était fait Français pour servir la France, son pays d'adoption, tant qu'il faudrait et s'il fallait jusqu'à la mort.

Je le retrouve assis par terre le front bas, la tête entre les poings... il regarde obstinément

sa jambe droite trouée d'une balle.... Il lui est impossible d'aller plus loin d'un pas. Pour un oui, pour un non, il pleurerait comme un gosse. Je m'arrête, nous causons... de la pluie et du beau temps, bien entendu : c'est toujours de la pluie et du beau temps qu'on cause sur un champ de bataille.... Le voilà regaillardi, il a recouvré sa voix robuste un peu emphatique, voix de poète qui pense en vers ; et il m'annonce que le ciel se dégagera tout à fait avant le coucher du soleil.

Sur ce, trois soldats allemands surgissent à dix pas de nous et flairant nos galons, — on ne peut pas les voir : nous sommes trop boueux — s'arrêtent respectueux et raides, des prisonniers évidemment : deux d'entre eux sont des hommes de la garde et le troisième porte, sur sa patte d'épaule, la couronne d'Autriche-Hongrie, insigne du régiment prussien, propriété particulière de Sa Majesté apostolique, régiment d'élite, ni plus ni moins que les régiments de ses deux camarades. Bref, trois hommes de choix, — et qui tout de même se sont rendus. L'un d'eux parle français, — l'homme à la couronne — et, craintif, mais résolu, ose m'interroger :

— S'il vous plaît, mon capitaine... c'est bien le chemin de Vailly, ce chemin-ci ?

J'incline la tête. L'homme, toujours au fixe,

poursuit, courageusement, quoique la sueur en perle à son front :

— Mon capitaine... s'il vous plait... nous trois, depuis ce matin... l'heure de votre attaque... on n'a rien bu... rien!.. alors, si vous pouviez nous donner un ordre pour boire?...

B. V... a haussé sa tête entre ses poings.

— Où vous a-t-on pris, d'abord?

— A Chavignon, mon lieutenant.

A Chavignon? Oh!... Chavignon... c'est la borne ultime marquée pour l'offensive d'aujourd'hui, c'est le dernier objectif à enlever et qu'on n'espérait pas avoir avant six heures! Et il n'en est pas trois? Et ces hommes, pour s'en venir de Chavignon jusqu'ici, ont dû marcher trois bons kilomètres.

A mon tour d'interroger :

— On vous a pris *devant* Chavignon?

— *Dans* Chavignon, mon capitaine.

Il parle décidément un français très nuancé, ce Prussien propriété de l'empereur d'Autriche.

Dans Chavignon! B. V... et moi, échangeons un coup d'œil : la bataille est gagnée!

Du coup, j'empoigne ma gourde.

— Tenez, voilà du café! buvez tous les trois....

Les prisonniers, effarés, s'entre-regardent. Ma gourde? La gourde d'un officier, d'un capi-

taine, à eux, soldats, simples soldats, et prisonniers?

Impossible, de toute impossibilité! Ça ne s'est jamais fait en Allemagne. Ils hésitent avant d'obéir, prennent enfin, boivent. Sous les Borgia, on devait boire comme cela, exactement.

Ils ont bu tous les trois. Ils s'entre-regardent encore, plus effarés que devant, mais d'un effarement nouveau. Et celui qui a parlé me rend ma gourde.

— Mon capitaine.... merci!... Nous vous remercions bien, mon capitaine....

Un temps, puis il achève, lourdement :

— On n'est pas méchant, chez vous!

J'ai marché encore; et voici que j'aperçois, là-bas, ce qui reste d'un village : Chavignon, enfin! J'en suis encore loin, et la canonnade, bien plus lointaine encore, recule au fur et à mesure que j'avance. Mais maintenant, au son plus sourd et plus profond des coups, je reconnais l'artillerie lourde qui tire ses premières salves : pour pousser plus outre, pour franchir l'Ailette et changer la défaite prussienne en désastre, il faudrait que notre artillerie lourde à nous eût suivi, pas à pas, notre avance, eût « collé » à nos fantassins.

Elle n'a pas « collé ». On ne savait pas encore faire ces choses-là en 1917. On savait vaincre,

non profiter de la victoire, ouiche!... On n'a su que sous Foch; et la victoire de Malmaison fut une petite victoire.

Foch fut le premier qui l'enseigna; et Mangin le premier qui le démontra.

Puisque Chavignon est en vue, halte! Juste à point voici un petit bois. C'est-à-dire les débris d'un petit bois dont on ne peut guère tirer tels quels que des bûches ou des cure-dents. J'approche, et je découvre, admirablement masqués par cet écran, quoique diaphane, quatre chars d'assaut qui, de toute évidence, ont précédé l'infanterie un peu plus loin qu'il n'était indispensable et beaucoup plus loin qu'il n'avait été ordonné.

Mais tout se paye : nul doute que ces quatre chars sont tout ce qui reste d'un groupe entier, c'est-à-dire de douze appareils. Les huit autres illustrent évidemment le champ de bataille de leurs carcasses éventrées, et peut-être de leurs équipages morts à la tâche. Huit sur douze! Cela fait bel et bien comme pertes du 66 pour 100. On ne mourait pas si dru à Austerlitz. Pas même à la Moscowa. Honneur aux morts de 1917 comme aux morts de 1805 et de 1812! Honneur aux vivants aussi qui ont eu la chance d'arriver au but et de goûter leur victoire; de la boire et de la manger, diraient les Japonais, qui savent parler de bataille.

Ils ne peuvent être que vingt-quatre, ceux-là : Hamelin m'expliqua, avant-hier, qu'un char Schneider exige six hommes d'équipage, tout compris : le chef de char, officier ou adjudant, un sous-officier, un chef de pièce; un mécanicien, deux mitrailleurs, un pourvoyeur; donc, vingt-quatre survivants... je me trompe: vingt-quatre vainqueurs!...

Je me trompe encore : moins que cela; car encore les premiers que j'aperçois... un, deux, quatre, cinq... sont couchés sur le dos; trop bien couchés: trop sagement... et ils dorment d'un trop profond sommeil.... Quand j'arrive près d'eux, ils ne se lèvent pas pour saluer mes galons d'or; car ils ne se lèveront plus jamais, et c'est moi qui les salue, du salut des marins, plus grave et plus profond que n'est le salut militaire; du salut qu'on ne doit que sur mer, et, sur mer, ou à ceux qui sont morts pour Lui. J'ai ôté mon casque. — Et enfin, après avoir vu ceux qui sont couchés, enfin, autres, ceux qui sont debout, et je vois qu'aux pieds de leurs cinq camarades endormis, ils creusent déjà cinq fosses.

Vingt-quatre moins cinq, dix-neuf vainqueurs, sur les soixante-douze combattants que comptait ce groupe. Dix-neuf pour la récompense finale : contempler l'infanterie française entrant dans Chavignon conquis.

En voici un debout, que je remarque, parce que, comme moi, il vient d'ôter son casque pour saluer les morts. Je le reconnais, avant même qu'il ait eu le temps de joindre les talons et de lever la main vers sa visière :

Hamelin.

Hamelin, plus calme encore, après cette tuerie, que je l'aie encore vu, sauf à sa barre, quand le 624 sombra. Hamelin, qui me salue et me tend la main, sans nulle surprise. Les marins, à force de se rencontrer à Nagasaki, à San-Francisco ou rue Royale, se rencontrent partout et ne s'étonnent nulle part. — Hamelin donc s'informe de ma santé, sans plus. Et je m'informe de la sienne, sans davantage. Après quoi, histoire de dire quelque chose d'inédit, nous nous affirmons l'un à l'autre que « les Boches ont leur pile ». Incontestable.

Nous le savions d'ailleurs, l'un et l'autre, d'avance, depuis plusieurs semaines.

Ce bavardant, je regarde Hamelin : il est superbe dans ses frusques de bataille : pantalon de treillis tellement usagé, tellement taché, tellement huileux que, si je ne savais pas, je ne devinerais pas qu'il fut bleu ; veston pareil ; rien dessous, — pas même une chemise ; mais dessus, toute une ferblanterie, glorieuse autant que la Croix de guerre : la Croix de guerre en est d'ailleurs, avec étoiles et palmes ; contente,

j'imagine, de voisiner avec tant et tant de médailles : la Chine, le Maroc, la Coloniale... je regarde; et Hamelin, qui a suivi mon regard, juge utile de s'excuser :

— Oh! commandant, si je m'affuble de tout cela, ce n'est pas pour faire le mariole! Seulement, on ne sait jamais, n'est-ce pas? on peut être blessé, évanoui; enfin les Boches peuvent vous cueillir... alors, comme ils ont tout de même de la considération pour les types qui ont le droit de sortir une poitrine comme ça, ma foi, je la sors!

Il secoue les épaules, confus. Pour un peu, il me demanderait pardon d'avoir été tant de fois décoré, depuis quinze ans qu'il sert la nation, sans reproche ni peur!

Puis, comme il m'avait présenté, sous les pommiers qui l'abritaient, son groupe, l'A. S. 67, il me présente aujourd'hui ce qu'il en reste : sa dernière batterie.

Cette batterie qu'il commande; — une batterie de bric et de broc évidemment, faite de débris; — cette batterie se présente néanmoins élégamment. Elle m'apparaît tout de suite solide et homogène. Hamelin sait commander, cela se voit. — Les chars sont en ordre de marche, et trente ou quarante prisonniers allemands, pelles et pioches en mains, s'occupent déjà activement à déblayer la route, — comblant les trous d'obus

et nivelant le terrain; — quatre canonniers les surveillent, revolver au poing; nulle difficulté d'ailleurs : l'Allemand vaincu et maté obéit comme personne à son vainqueur. — Hamelin qui m'inflige tout de suite le tour du propriétaire, me présente ses Boches :

— Ceux-là, commandant, c'est des gars que j'ai pêchés un à un, entre le chemin des Dames et ici... ils ne sont pas méchants... et ils nous ont été bien utiles; ça, on peut le dire!... parce que, n'est-ce pas? on nous avait bien donné des cuirassiers d'élite, comme infanterie d'accompagnement...mais ça n'est pas un métier d'accompagner les chars! et nos cuirassiers d'élite ils ont tous été tués ou blessés, les trois quarts, avant même d'arriver aux parallèles de départ. Aussitôt la première tranchée prise et franchie, nous étions tout seuls sur le terrain.

« Je me suis dit : « Si j'arrive à crocher un « prisonnier, il sera bon pour remplacer les cui- « rassiers d'élite! possible que cela l'embêtera, « mais il n'avait qu'à ne pas me les tuer, mes « cuirassiers d'élite... ce prisonnier-là... ou « ses copains.... »

Nous sommes sur la lisière nord du petit bois. Et voilà que, tout d'un coup, une volée d'obus nous arrive, des obus sérieux; les gros calibres allemands retirés à temps sur l'autre rive de l'Ailette jugent probablement notre avance

inconvenante et nous signifient un ordre de halte très impératif, trop impératif; nos artilleurs n'ayant pas encore, après trois ans de guerre, trouvé le moyen de promener l'artillerie lourde sur le champ de bataille, nos fantassins n'ont pas plutôt gagné dix ou douze kilomètres, que le tir ennemi les prend de court et désarmés. En sorte qu'il faudra bien obéir, bon gré, mal gré, à l'ordre allemand d'arrêter notre victoire.

Un 210 vient de s'abattre à vingt pas de nous. Et nous voilà, Hamelin et moi, couverts de glaise et de poussière.

Alors, Hamelin :

— Commandant, il ne faut pas que nous restions ici : c'est une chose qui n'est pas à faire. Je savais bien qu'ils finiraient par nous arroser, ces rosses ; et, comme un homme averti en vaut deux, j'ai fait creuser un bout de tranchée, on va se mettre dedans. Ça va, commandant?

Je ne réponds pas, j'incline seulement la tête et je suis Hamelin qui me montre le chemin.

3. — Jugement.

Dans la tranchée-abri, creusée sur l'ordre prévoyant d'Hamelin, lui et moi sommes maintenant assis par terre, le dos au talus. Nous nous

taisons. Le râle profond des gros obus allemands vibre jusqu'au fond de nos poitrines. Tout de suite, le tir est devenu dense. Un coup n'attend pas l'autre. Et la dégelée frôle nos têtes. Car les pointeurs prussiens tirent aussi juste que leurs servants chargent vite. Le tir n'est pas plutôt réglé qu'il s'annonce précis — réglé d'ailleurs sur nous, et précis contre nous. Le petit bois a été clairement repéré par quelque avion. L'ennemi sait qu'il s'y cache des tanks. Et c'est un fait que, dès cet automne 1917, tout imparfaits, tout rudimentaires — je tranche le mot : tout inoffensifs — qu'étaient alors nos chars d'assaut, l'ennemi les avait pris en sage horreur. Était-ce prescience du rôle que d'autres chars, revus, corrigés, améliorés — et redoutables, ceux-là — devaient jouer l'an d'après, de Montdidier à Guise et de Guise aux abords de Sedan? Et l'Allemagne devinait-elle, dans ces diaboliques machines, l'atout final qui allait, douze mois plus tard, nous gagner la guerre?

N'importe : prescience ou tout ce qu'il vous plaira, les artilleurs d'en face s'acharnent contre nous et criblent littéralement d'obus tout le petit bois. Pas un pied carré de terrain qui ne reçoive son éclat par quart d'heure. Canonniers français, prisonniers prussiens se tassent au fond de la tranchée; pas une tête ne se risque à dépasser d'un pouce le niveau du parapet. L'évidence

s'impose à chacun : tout homme hors le terrier commun est un homme mort.

— Un homme mort....

— Oh ! sous aléa!...

Cas bien ordinaire, au reste, et fréquemment rencontré. Qui ne se souvient d'avoir vécu des heures semblables, d'en avoir vécu par centaines, d'un bout à l'autre de cet interminable massacre qui s'est appelé la Guerre de Quatre Ans? Qui ne se souvient de telle hauteur, de tels talus, de tels fossés mêmes qu'on ne pouvait pas gravir, enjamber, sauter même, sans payer l'imprudence de la vie? Ce n'est qu'après dix ans de paix, qu'on parle de traverser à cheval, au galop, tout un champ de bataille. Au temps des champs de bataille, s'y asseoir seulement, au lieu d'y rester à plat ventre, cela comptait pour un suicide..., ou pour une exécution....

Or, comme je venais d'y songer précisément, une chose extraordinaire advint, m'advint... la plus extraordinaire, certes, qui jamais me soit advenue, et sans doute m'adviendra jamais; — cette chose-ci : une minute... dix secondes, moins encore peut-être... et ces dix secondes furent pour moi comme un siècle... dix secondes durant, je cessai d'être moi... c'est-à-dire que je cessai de commander en moi; d'y être maître : quelqu'un... ou quelque chose... d'extérieur... une volonté — pas la mienne, — entra en moi.

m'y supplanta, y régna. Et mystérieusement, je me souvins de la nuit de Malte, et de cette chose, ou de cet Être... de cette Volonté, enfin... qui avait interrogé Hamelin, et à qui Hamelin avait répondu....

Je ne fus pourtant pas interrogé, moi. La Volonté me dicta seulement dix mots qu'il fallait dire. — Qu'il fallait, sans discussion, sans résistance, d'un jet, qu'il fallait prononcer; articuler. Et ma bouche obéit, prononça, articula :

— Hamelin, c'est toi qui a tué le lieutenant Harel?

Et, mes oreilles ayant entendu ma propre voix, une sueur d'agonie coula de mes tempes à mes joues.

Maintenant les dix mots irrévocables étaient dits.

Hamelin, foudroyé, mais impassible comme il ne peut pas ne pas être toujours, — hors le seul délire, — Hamelin haussa la tête avant de répondre, pour me regarder plus droit dans les yeux. Puis, net, bref :

— Oui, commandant.

Il dit cela ; et, moi, je ne dis plus rien : parce que la volonté qui m'avait dicté les dix mots irrévocables ne me dictait plus rien. Elle était sortie de moi, les dix mots prononcés. Et j'étais libéré, rendu à moi-même. Mais les dix mots étaient dits.

Ce ne fut qu'après deux longues minutes que, très péniblement, je pus ânonner deux mots; deux mots de moi, ceux-là; deux mots imbéciles :

— Comment? Pourquoi?

Auxquels mots Hamelin répondit, sans hésiter :

— Comment? Mais avec mon pistolet, aussi donc! Je l'ai tiré comme un lapin, à quatre pas, en plein cœur. Oh! soyez tranquille, commandant : il n'a sûrement pas souffert! Ça, vous pensez : je n'aurais pas consenti! On n'a pas le droit, d'abord, vous ne trouvez pas? — Pourquoi je l'ai tué?... heu... pourquoi.... Eh bien! commandant je vais vous dire un coup : pourquoi je l'ai tué, je ne sais point! Non, parole! Je ne sais point!... C'est une idée qui m'a passé, comme ça...

Une idée? fichtre!...

Je n'ai pas envie de rire. Dieu non! Et, nerveusement, voilà que je ris.

Je ris. — Pourtant, j'ai déjà mesuré, d'un trait, tout le chemin terrible où les dix mots de tout à l'heure nous vont fatalement entraîner, Hamelin et moi....

Le petit doigt est dans l'engrenage. Il faut que tout le corps y passe :

— Il ne t'avait jamais rien fait, Harel?

— Rien, jamais. Ça, commandant, je peux le jurer.

— Pas la peine : les accusés ne prêtent pas serment, mon pauvre gars.

« Accusés ».... J'ai dit : « Accusés ».... Hélas ! j'ai mesuré tout le chemin....

Il ressemble à un calvaire, ce chemin-là. Montons !

— Donc, il ne t'avait rien fait. Et tu l'as tué. Alors ? explique !

Oh ! je le connais. Il n'expliquera pas. Il ne trahira pas. Je n'écoute même pas sa réponse :

— Peux pas expliquer, puisque je ne sais point ! Une idée qui m'a passé, comme ça, je vous dis !

« Une idée ». — Il ne sortira pas de là. Je sais qu'il n'en sortira pas.

Et, tout de même, il faut qu'il en sorte. — Tuer Harel, sans raison ni cause ? Ce serait la dégradation ! Ah ! non !

Il faut donc que je l'en sorte, moi. — C'est dur. — Mais il faut. Je dois.

Je cherche mes mots. Et, les cherchant, voilà qu'une vision passe devant ma mémoire, passe, repasse, m'obsède, me hante : la vision d'une petite maison au fond d'un grand jardin, dont la grille donne sur une avenue exquise... au fond d'un grand jardin....

Il n'y a pas d'oliviers dans ce jardin-là....

Il n'y a pas d'oliviers. Il devrait pourtant y en avoir, n'est-ce pas?

Quelle dérision!...

Je monte le chemin, lourdement.

— Voyons... il ne t'avait rien fait, jamais.... Bon, c'est entendu!... rien fait... à toi.... Mais à d'autres, il avait peut-être fait quelque chose? Rappelle-toi, rappelle-toi donc, mon gars! A un de tes amis, par exemple? je dis ça... je ne sais pas... je suppose!... un de tes bons amis.... Parce qu'alors, je comprendrais mieux.... Un ami, un bon ami, si Harel lui avait fait... lui avait fait n'importe quoi... tu aurais voulu redresser la chose... tu aurais voulu...

Le dernier mot s'étrangle dans ma bouche. C'est « venger » que je voulais dire. Je n'ai pas pu articuler.

Je n'ai pas pu. Oh! le chemin monte raide!... C'est trop direct. — Trop dur.

Hamelin me regarde; puis, comme on fait devant une supposition par trop impossible, secoue la tête et les épaules, ensemble. Ses sourcils se rapprochent l'un de l'autre; et, entre eux, une ride verticale coupe son front : le masque même de l'homme obstiné à se taire, de l'homme qui se tait et qui se taira. Pour ouvrir cette bouche et en tirer l'aveu, il faudrait Dieu le Père.

Et, tout de même! Cet aveu, je l'ai entendu... oui, jadis, à Malte, dans la salle d'hôpital où nous avions si bien l'air, Hamelin, d'agoniser, moi, d'être mort.

D'ailleurs, si ce ne fut pas à Dieu le Père qu'Hamelin, jadis, avoua, c'était à quelqu'un ou à quelque chose de furieusement analogue....

C'est d'ailleurs parce que j'avais l'air d'être mort qu'Hamelin avoua devant moi....

Hamelin avoua, parce qu'il avouait à quelque chose ou à quelqu'un de Tout Puissant.... Ma foi!... moi-même, tout à l'heure... ce Quelqu'un ou ce Quelque chose, ne l'ai-je pas pris précisément pour... pour Lui! Lui qu'on nomme Le Tout-Puissant?

Et voyez ce que c'est que d'avoir des relations Toutes Puissantes! Voilà que soudain, je sens en moi comme un reflet de la Toute Puissance en question....

— Hamelin, je t'interroge, et j'ai tort de t'interroger. Ce n'est pas la peine. Tout ce que tu ne veux pas me dire, je le sais. Et pourquoi tu ne veux pas me le dire, je le sais aussi. Hamelin, je sais tout ce que tu as fait; je sais tout ce que tu as pensé....

Cette fois les deux sourcils s'écartent et s'arrondissent et Hamelin ouvre une bouche effarée.

— Tiens, par exemple... histoire de te prouver que je sais: tu as tué Harel? Harel, qui ne t'a-

vait jamais rien fait? Eh bien! jamais tu n'as eu remords de l'avoir tué. Est-ce vrai?

Il tourne lourdement sa langue entre ses lèvres. Il n'est plus effaré : il est épouvanté.

Enfin, il incline la tête.

— C'est vrai, commandant.

Un silence. Puis tout à coup il reprend courage, et se secoue, de la tête aux pieds, comme un chien qui sort de l'eau :

— Bon Dieu de bon Dieu, vous savez, vous? Vous savez tout? Tout de même, voyons, commandant! Ça n'est pas une chose possible tout de même! Vous avez deviné, bon! Mais vous ne savez pas, enfin!

Il ajoute, pour lui seul, entre ses dents :

— Pas tout! enfin!...

Je le fauche :

— C'est à cause de moi, que tu l'as tué, lui. Harel ne t'avait jamais rien fait à toi. Mais, à moi, il avait fait quelque chose : quelque chose que tu avais deviné le premier jour qu'on s'est rencontrés nous deux, à Paris, avenue des Catleyas; — la nuit d'avant la mobilisation. — Tu te rappelles, hein? — Ensuite, au temps que nous étions embarqués à bord du 624, tu as réfléchi, tu t'es rendu compte. Tu as su, et cela t'a indigné. Alors le jour du combat en Adriatique, quand Harel m'a insulté... insulté?... heu... à peine!... il fallait bien savoir les choses

pour comprendre!... le jour donc qu'Harel m'a insulté sur la passerelle, pendant le combat, ton sang n'a fait qu'un tour. Tu m'as vu m'en aller comme si je n'avais pas entendu. — Tu as compris qu'un commandant n'a pas le droit de penser à ses affaires à lui, quand la nation lui a confié ses affaires à elle ; quand on se bat, quoi ! — Alors tu as pensé pour moi, toi, à mes affaires, tu as pris ton pistolet, tu as visé, tu as tiré, — pour me venger. — C'est-à-dire, pas pour me venger, pour faire justice.... — Oui ! Par malheur, tu as cru que tu avais le droit de faire justice... et tu ne l'avais pas. Personne n'a le droit de faire justice, sauf les juges, et sauf le bon Dieu, qui juge les juges.

L'homme que j'ai devant moi m'apparaît maintenant pareil — exactement pareil — à un arbre foudroyé. — Il n'a pas parlé tant qu'il a cru que j'ignorais parce qu'il voulait me sauver de savoir. Il n'a pas parlé lorsqu'il a vu que je n'ignorais pas.. parce qu'il n'avait rien à dire.... Qu'aurait-il pu dire?... Et maintenant il ne parlera pas, parce qu'il ne peut plus.

— Hamelin, tu as fait tout cela et je ne t'en veux pas. Tu penses bien que, moi, je ne t'en veux pas, hein? moi! mon pauvre vieux! Mais tu as tué pour faire justice, toi qui n'es ni bourreau, ni juge. Et les gens qui ne sont ni bourreaux ni juges, et qui tuent, que sont-ils?...

J'ai posé la question — la question atroce. Mais j'ai peur de n'avoir pas le courage d'y répondre. Je me tais, le temps de respirer.

Alors, tout d'un coup, Hamelin retrouve la parole pour répondre, en mon lieu et ma place, à la question posée. Et il répond, d'une voix nette, précise, — et si paisible !

— Dame ! pas d'erreur, commandant : les gens que vous dites, ils sont meurtriers ou assassins !

4. Condamnation.

Nous sommes toujours assis, l'un à côté de l'autre, le dos au talus de la tranchée abri. Mais tout d'un coup, j'ai la sensation forte de n'être plus là ; Hamelin n'est plus là non plus. Il n'est plus à côté de moi, assis dans la tranchée : il me fait face, debout, au milieu d'une grande salle aux murs nus ; il s'appuie des deux mains au dossier d'une chaise de paille... la chaise que les conseils de guerre octroient à l'accusé....

« Accusé »... j'ai déjà dû prononcer ces trois syllabes. Voilà maintenant qu'il me faut les répéter tout bas, pour moi seul ; qu'il me faut m'y habituer ; m'habituer aux syllabes ; m'habituer au mot ; m'habituer au sens.

Ah ! le calvaire monte, monte....

Accusé. Accusé de meurtre ou d'assassinat.

C'est Hamelin qui a précisé, quand moi je n'osais pas. Il a précisé très simplement, très paisiblement, sans forfanterie, sans crainte non plus, et sans regret.

Je n'ai qu'à continuer, moi.

— Aux meurtriers et aux assassins, tu sais ce qu'on fait ? Tu sais la peine qui est inscrite dans le code ? dans le code militaire comme dans l'autre ?

Hamelin, toujours paisible, répond tout de suite :

— Bien sûr que je sais, commandant, la peine de mort, donc !

Je n'ai qu'à continuer encore. Il faut bien que je continue ! Le bras est maintenant dans l'engrenage.

— Si un conseil de guerre te jugeait.... Heu !... « un conseil »... c'est qu'il faudrait d'abord le saisir de ton affaire, ce conseil... il faudrait lui raconter, — lui expliquer... dame ! tu serais bien obligé de lui expliquer... de tout lui expliquer, les idées qui te passent, mon pauvre gars, ça ne serait pas suffisant pour t'éviter la dégradation....

La dégradation ? voilà qui n'impressionne guère le futur condamné à mort.

Hamelin lève haut les épaules, puis éclate de rire :

— Ça n'est pas la dégradation qui me dégra-

derait beaucoup, vous ne trouvez pas, commandant ?

Non, je ne trouve pas non plus... et je lui serre les deux mains, violemment... Mais je continue toujours : il faut continuer !

— Il faudrait d'abord qu'on te dénonçât.

Il me répond tout de suite, presque naïf :

— Commandant, si vous m'en donnez l'ordre, moi-même je me dénoncerai....

— Non !

J'ai crié ce « non ! » là plutôt que je ne l'ai dit.

Et alors, voilà que cet homme, Hamelin, que je vois maintenant, à chaque mot qu'il prononce, grandir, grandir : qu'il m'apparaît de plus en plus haut, immense, démesuré, voilà que cet homme se met à chercher avec moi comment nous allons nous débrouiller, lui et moi, moi pour condamner, lui pour être condamné, pour qu'il y ait sentence ; sentence de mort et puis exécution !

Il faut gravir le calvaire jusqu'au bout, jusqu'à la croix.

— Commandant, tout de même ! il n'y a pas moyen que vous me dénonciez, vous ! Les officiers, ils ne dénoncent pas. Ils ne peuvent pas. Ils peuvent seulement se dénoncer soi parce que se dénoncer soi, ce n'est pas dénoncer, n'est-ce

pas? C'est même plutôt la chose contraire; et alors c'est assez honorable. Voyons donc un peu puisque c'est votre idée à vous, que je dois passer en Conseil... puisque c'est la bonne idée... eh bien! ça me paraît meilleur que j'y aille carrément. — Ça ne peut jamais faire mauvais effet, d'y aller carrément. — Au conseil, dame! je n'expliquerai rien du tout; mais quand il verra que je n'ai pas de remords, moi... et que vous, vous avez du chagrin?...

Il a raison dans un sens : à moi aussi, ça me paraît meilleur, d'y aller carrément....

J'y vais :

— Non, Hamelin, je ne veux pas que tu te dénonces.... Pas à cause de toi ni à cause de moi : mais à cause d'une personne... je ne veux pas qu'on parle d'elle du tout....

Il me coupe la parole comme avec une faux :

— Foutue bête que je suis !.. moi qui n'y pensais pas! il a fallu que vous me le disiez !... Vous parlez que ce ne serait pas une chose à faire! — Alors bon, c'est entendu : je ne me dénonce pas. Mais alors? — Qu'est-ce que nous faisons?

Foutue bête?...

J'ai beau ne pas exagérer la piété, j'estime que Dieu le Père, tête à tête avec un coupable à juger, ne doit pas souvent se sentir humble. Mais, moi, j'ai beau jouer le rôle, je ne suis pas à sa hauteur.... Et je me sens petit, petit,

petit.... il faut que je reprenne du poil de la bête.

— Ce que nous faisons, Hamelin ? Mon petit, faisons le plus simple. Nous sommes dans une tranchée, l'ennemi tire. Impossible d'aller chercher le premier conseil de guerre permanent siégeant à Toulon, hein? Mais voici quatre de tes canonniers qui tous auraient aujourd'hui gagné la Croix de Guerre s'ils ne la portaient pas déjà. Ces quatre bonshommes valent bien quatre juges. Moi, cinquième, je crois qu'ici je jugerai mieux qu'ailleurs. Les parlotes, on s'en fichera; le canon boche empêcherait de les entendre. Et comme il empêchera aussi les juges de délibérer, pas besoin qu'ils connaissent ta cause.

« Alors, si tu m'acceptes comme président, il n'y aura que toi et moi à jamais savoir.... »

Il n'accepte pas, il demande; il implore! Peut-être se souvient-il d'avoir accepté d'avance jadis... à Malte.

— Ah! commandant, ça me fera un rude plaisir si vous m'ôtez ce souci-là.

« Un rude plaisir? » Mais.... Est-ce qu'il n'aurait pas tout à fait compris?... Pas tout à fait compris que dans une heure il sera mort?...

Et que c'est moi qui vais le tuer?...

— Nom de Dieu!... tu vas être fusillé, mon pauvre gars.

— Pardi! je sais bien! Je vais dire mon *confiteor!* Qu'est-ce que vous voulez que je dise

d'autre? Puisque c'est votre idée, commandant... c'est pour sûr la bonne idée.... D'abord, je vais vous dire : mieux vaut un bonhomme mort qu'un mauvais cochon vivant. Fusillez-moi, puisque ça se doit qu'on me fusille! C'est pour tout de suite?

Il est trop grand pour ma taille, Hamelin.

A lui, je ne m'habituerai pas.

Le calvaire monte, monte, monte! A présent, il faut juger. Il faut! La chose qui, tout à l'heure, m'a dicté les dix mots, à présent m'ordonne de juger, et de condamner, et d'exécuter. Je vais obéir. Il faut bien que j'obéisse. Souffrance plus aiguë, plus amère, il n'en est pas : cet homme qu'il me va falloir tuer... tuer de ma main, autant dire... cet homme ne m'a pas seulement sauvé la vie, l'honneur et le reste. Il est bien mieux qu'un sauveur pour moi : il est l'homme le meilleur de tous ceux que de toute ma vie j'ai rencontrés, connus, aimés.

Le reste ne traîna pas. Les quatre hommes, avertis par moi, en cinq secs, que nous allions juger leur lieutenant, coupable d'un crime — d'un crime qu'il avouait, — ces quatre hommes tombèrent stupides : toute la guerre durant, ils avaient considéré leur chef comme le plus irréprochable, le plus parfait de tous ceux qui jamais les avaient commandés.

C'était triste à pleurer.

Le jugement ne traîna pas non plus : nous avions tous hâte d'en finir. Brièvement je rappelai les faits : brièvement, Hamelin les confirma. Et les quatre hommes, toujours abrutis, nous regardaient l'un et l'autre : Hamelin après moi, moi après Hamelin. Alors, je pleurai. Enfin je prononçai la sentence :

— Hamelin, un conseil de guerre, réuni par moi ici pour vous juger comme coupable d'avoir tué, sans préméditation, mais sans regret non plus, votre officier en second, le lieutenant Harel, cela en temps de guerre, devant l'ennemi et en branle-bas de combat, vous condamne à la peine de mort.

Tout militaire condamné à la peine de mort est passé par les armes; et j'ajoutai, beaucoup plus tremblant que l'accusé :

— Hamelin, avez-vous quelque chose à dire sur l'application de la peine?

Il répondit :

— Rien, commandant. Quand vous voudrez.

5. — Exécution.

Il a dit :

— Quand vous voudrez.

Il faut que je réponde.... Mais quoi?

Je me tais.

Maintenant l'A. L. G. P.... (pour ceux qui ne savent pas : artillerie lourde à grande puissance...) fait rage. Et les autres artilleries lourdes, à puissances sensiblement moins grandes (sur mer on les nommerait modestement : artilleries moyennes) font rage aussi. C'est un déluge de 105, de 150, de 200, de 210, de 250, de 305, de 340 et de 420. Le fracas des éclatements qui roulent en batterie de tambours me rappelle, quoique d'assez loin l'inimaginable tonnerre des pièces marines d'un vaisseau, tirant en bataille.

Les obus grêlent partout : devant nous, derrière, à droite, à gauche, dessus et quelquefois dessous : à plusieurs reprises, la tranchée s'est soulevée toute d'une seule secousse sous l'effort profond d'une charge lourde qui a fait fougasse. — Les fusées, même prussiennes... *made in Germany*... ne sont point affranchies de ces retards qui sont leurs faiblesses de fusées. Cela ne diffère pas beaucoup de nos faiblesses humaines.

Il a dit : « Quand vous voudrez. » Il faut que je réponde cette fois encore....

Et voici qu'un souvenir d'enfance émerge tout d'un coup de mon plus lointain passé. Réminiscence saugrenue s'il en fut : je me souviens des deux premières dents de lait qu'un dentiste m'arracha ensemble.

J'avais très peur. Tout de même au dentiste qui me demandait : « Voulez-vous attendre un petit instant? » je répondis, sans hésitation : « Non. Tout de suite. »

A Hamelin, est-ce « Tout de suite » qu'il faut que je réponde aussi?

Je crois qu'il faut.

Alors, debout, tête nue, j'achève, comme un président de conseil de guerre doit achever :

— Le conseil ordonne en conséquence qu'il soit procédé à l'exécution de la sentence, — sur-le-champ.

« Tenant compte au condamné de ses magnifiques états de service et de la gloire qui en a rejailli sur les armes françaises, le conseil ordonne, en outre, que le condamné soit exécuté non par des balles françaises mais par des projectiles allemands. L'exécution de ladite sentence est donc remise aux batteries prussiennes, tirant à l'heure présente sur les positions françaises de Chavignon.

« Le condamné, en tenue de combat, avec armes, insignes et décorations, sortira donc de la tranchée où siège le conseil de guerre, et, debout, sur terrain découvert, s'exposera au feu ennemi. »

Le chemin est gravi enfin. Voici la croix!

La croix, quand on a monté tout le calvaire, ce n'est pas un supplice, c'est une délivrance !...

Et j'ajoute, dans un grand soupir de soulagement, — tout à fait égoïste :

« Le condamné sera conduit au lieu de l'exécution par le président du conseil de guerre.

« La séance est levée. »

6. — Ceux qu'on ne peut pas tuer.

Hamelin, d'un saut, est hors la tranchée. Il se retourne et me tend les mains :

— Commandant, si vous permettez?

J'empoigne son bras, je saute à mon tour. Nous voilà tous les deux, comme la sentence ordonne, *exposés au feu ennemi, sur terrain découvert.*

Dans le même instant, un éclatement nous enterre à moitié l'un et l'autre. Hamelin se dégage, me dégage, puis judicieux :

— Commandant, ça ne me paraît pas utile d'aller beaucoup plus loin qu'ici-même. M'est avis que je trouverai mon affaire sans user plus que ça mes semelles. Alors me voilà, aussi donc, arrivé « au lieu de l'exécution », hein? Vous pouvez conséquemment disposer, commandant, et vous rentrer dans la tranchée.... Vous ne devez pas durer ici, vous seriez imprudent.... Ça ne vous semble pas? Moi, je vous dis adieu!... Et maintenant, sans que je vous

commande, bien entendu, voulez-vous me permettre de vous embrasser?

Mes bras s'ouvrent, larges. Hamelin m'entoure des siens et baise mes deux joues, à la normande, d'une paire de solides baisers. Puis, fouillant dans sa vareuse :

— Je voulais encore vous dire.... Pour ce qui est de ma femme et de mon gosse, j'ai couché ici, par écrit, tous les renseignements... les mêmes que je vous avais déjà donnés, vous savez... mais c'est pour le cas que vous les auriez perdus, des fois.... Alors, je vous les redonne.... Puisque vous avez la bonté de bien vouloir prendre l'affaire en main....

— Inutile, mon gars : je n'ai rien perdu, et tous les papiers qu'il faut sont déjà chez mon notaire. Je serais tué tout à l'heure — ou tout de suite — que tout ce qui est à faire n'en serait pas moins fait, — n'en sera pas moins fait. Ta femme et ton petit seront retrouvés, et ne vivront pas malheureux. Meurs tranquille, va, vieux!

Sa figure se fend d'un superbe sourire :

— Oh! commandant!... merci!... merci de ça, comme du reste! Je vous reconnais là, allez! Vous n'oubliez jamais rien, vous, quand il s'agit de vos amis... et tout ce qu'il y a d'honnêtes gens, voilà vos amis. Merci! merci de tout, je ne peux pas vous dire autre chose. Merci du conseil de guerre aussi!... Plus je réfléchis, plus

je vois que votre idée était vraiment la bonne, — la seule bonne! Oh! ce n'est pas que ça me gênait beaucoup d'avoir exécuté le nommé Harel.... Mais enfin cela ne me gênera plus du tout, c'est mieux! A présent, par exemple, faites vivement demi-tour : les marmites radinent ici plus vite qu'il ne faudrait, pour vos deux bras et vos deux jambes....

Il a raison : trois, quatre, six projectiles coup sur coup viennent de s'abattre, leurs points de chute figurant assez bien une circonférence à court rayon dont Hamelin et moi marquerions le centre. Et la glèbe trempée d'eau boueuse nous jaillit au visage, des quatre points cardinaux à la fois. En même temps, plusieurs ronflements brefs et rauques avertissent mes oreilles qu'autant d'éclats d'assez belle taille encadrent de leur trajectoire nos deux têtes, intactes tout de même; mais provisoirement; et il s'en est fallu de cinq centimètres peut-être. — Dame! tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin.... Or, depuis deux ou trois minutes que nous avons quitté notre terrier-prétoire, cent cinquante ou deux cents marmites sont tombées dans notre voisinage, toutes à bonne portée d'éclatement. Il serait impertinent de compter qu'une pareille dégelée soit bien longtemps encore inoffensive.

Hamelin, qui s'en rend compte, se répète et devient pressant :

— Commandant, c'est sérieux, vous savez! Pardon si je vous dis ce que je pense, mais vous n'en avez pas le droit, vous, de vous risquer, comme vous faites, sans que ça serve à rien, et sans que rien vous oblige....

Il a raison, — à supposer comme il suppose que rien ne m'oblige : — j'ai ouvert la bouche pour lui répondre, et je ne l'ai pas encore refermée que me voilà transplanté à six ou sept pas vers la droite, transplanté tel quel : debout; par le vent d'un obus, sans erreur possible; d'un obus entier, cette fois; il ne s'agit pas d'éclatements; c'est un coup de plein fouet, qui a passé entre Hamelin et moi, nous frôlant tous deux; transplanté comme j'ai dit, je tournoie, telle une toupie et je chois, souffle coupé, cœur stoppé; non sans avoir aperçu Hamelin, transplanté comme moi, debout à six ou sept pas aussi, mais vers la gauche, lui; il tournoie comme j'ai tournoyé, et choit comme j'ai chu — par exemple, je ne l'ai pas vu choir, j'étais sans doute déjà par terre, et quand je me relève je ne le vois pas se relever.

Un frisson de peur, — un frisson stupide, à dire vrai! — glace ma peau; et je cours. Ouf! non, Hamelin n'est pas tué; pas même blessé. Il est étourdi, rien davantage. A mon tour de lui tendre les mains, pour le tirer du trou d'obus au fond duquel il a dégringolé. Il sort, se re-

dresse, s'ébroue pour secouer la glaise dont il est crépi ; et, tout de suite :

— Commandant, vous le voyez bien que c'est sérieux !... excusez-moi, commandant, mais ne continuez pas à faire comme ça le zigoto, vous me fichez le trac !

Survivre à cet homme-là, moi ? S'il meurt, je n'ai véritablement qu'à mourir. L'évidence m'en crève les yeux.

Alors, j'écarte un peu mes jambes, je ploie mes genoux et je croise mes mains derrière mon dos — position familière à tous les marins qui ont quinze ou vingt ans de passerelle. Et je toise Hamelin, mon condamné à mort :

— Hamelin, tu n'as donc pas encore compris ? Mon petit, tu as tué Harel autrefois pour faire justice. Et tu as eu tort... je t'ai déjà expliqué : tu n'avais pas le droit de faire justice. Tu n'étais pas juge : donc tu étais meurtrier. On t'a condamné à mort : tu le méritais ; c'est bien. Mais qui t'a condamné à mort ? Moi. Et moi je n'en avais pas le droit ; je ne suis pas juge, pas plus que toi-même. Alors que suis-je, puisque je ne suis pas juge ? Que suis-je ?

A la même question, lorsqu'il s'agissait de lui, il a répondu tout de suite nettement : il s'agit de moi, maintenant ; il ne répond pas.

Mais, moi, je peux répondre cette fois sans effort :

— Je suis meurtrier. C'est extrêmement simple. Meurtrier comme toi, donc puisque je t'ai condamné à mort, je dois forcément me condamner à mort. Un point, c'est tout.

Il comprend à merveille, la preuve c'est qu'il m'aime bien et qu'il ne proteste pas d'un mot; il trouve ma condamnation tout à fait juste, comme la sienne.

Ce n'est qu'au bout d'un quart d'heure, qu'ayant mûrement réfléchi, il conclut :

— Sûr et certain que vous avez raison, commandant. Tout de même, ce n'est pas une histoire ordinaire que la nôtre. Et je n'aurais jamais imaginé autant de choses comme en voilà, surtout au temps que ce bougre d'Harel s'est permis d'être insolent avec vous et que je l'ai abattu sur place. Ça m'avait paru tellement naturel!

Je viens d'écrire : « Ce n'est qu'au bout d'un quart d'heure.... » Je n'ai pas exagéré : comme Hamelin m'exposait la proposition ci-dessus rapportée, j'ai tiré de mon gousset ma montre (montre de guerre : quiconque emporta aux tranchées un chronomètre mérite Charenton sans contredit;) et je constate que notre double sentence est en voie d'exécution depuis dix-huit minutes exactement. Depuis dix-huit minutes, nous sommes, Hamelin et moi, côte à côte, « sur terrain découvert, debout exposés ... » oh!

exposés tout ce qu'il y a de plus!... Et le feu ennemi ne nous a pas encore fait l'honneur de vouloir bien mettre au soleil une seule goutte de notre sang.

Invraisemblable? Parbleu! Mais vrai.

Pourtant, il ne faiblit pas, le feu ennemi. Cinq heures ont sonné. La nuit tombe. Évidemment les dernières pointes des arrière-gardes prussiennes passent en ce moment l'Ailette et le canal de l'Aisne, poussées, baïonnette aux reins, par nos régiments victorieux. Et il importe grandement à toutes ces arrières-gardes de trouver leurs ponts et leurs passerelles tant bien que mal intacts. C'est donc une question vitale pour toute troupe en retraite, de n'avoir point affaire à nos canons de campagne. Interdire rigoureusement, jusqu'à la nuit, à toute batterie française, de « s'abattre en bataille entre Pignon et Chavignon, voilà donc le rôle de ces pièces lourdes qui nous bombardent ».

Et, puisque la nuit n'est pas venue, les canons prussiens ne se taisent pas. Bien au contraire, ils redoublent leurs salves. Nos chars d'assaut, nos affûts d'accompagnement sont encore bien embryonnaires, mais, tels quels, ils inquiètent passablement les états-majors d'en face. Aujourd'hui que j'y repense, il m'apparaît évident que, dès ce temps-là, qui précéda d'un an notre triomphe final, une prescience mystérieuse aver-

tissait l'Allemagne du rôle prépondérant que le destin réservait à tous ces engins-là qui, au cours des suprêmes combats de 1918, mirent bas la malfaisante bête d'outre-Rhin.

Mais... mais... ceci devient extravagant! Quelle heure est-il? Encore un coup d'œil à ma montre : les dix-neuf minutes de tout à l'heure sont devenues trente-quatre ou trente-cinq; un deuxième bon quart d'heure, que le Boche vient d'employer de son mieux — sans résultat. — Je dis « sans résultat », à notre strict point de vue! parce que nous deux, les condamnés à mort, sommes, maintenant comme naguère, sains et saufs. Et, certes, les canonniers de là-bas s'ils n'ont pas encore su nous exécuter, s'en soucient comme un poisson d'une pomme et se félicitent sans restriction du succès essentiel qu'ils ont obtenu, qu'ils continuent d'obtenir : car pas une pièce française n'est encore en position d'ouvrir le feu, à portée raisonnable, contre toute cette infanterie que j'aperçois d'ici, dans mes jumelles, piétinant la boue des marais dans quoi l'Ailette se traîne à tout petit courant. C'est un échec pour l'ennemi, ce n'est pas une vraie défaite, et bien moins encore un désastre.

Mais pour nous, — pour nous les condamnés à mort — qu'est-ce? un sursis? une grâce? car voilà qui passe toute imagination! Quelle est

cette veine insolente qui s'acharne à nous préserver? à nous couvrir, à faire de nous des êtres surhumains, — invulnérables? Au deuxième quart d'heure un troisième a succédé, au troisième, un quatrième. Et toujours l'acier, le feu, les pierres, la boue, tournent et roulent autour de nous, par grandes vagues mortelles. Et nous passons à travers ces vagues comme les salamandres héraldiques à travers les ondes de flammes — pas tués, pas blessés, pas égratignés. Rien. La sentence de notre conseil de guerre vaut-elle donc un chiffon de papier? — ou, moins encore : une signature d'Allemagne? — Est-ce donc que la Chose invisible qui interrogeait Hamelin, durant l'épouvantable nuit de Malte .. et qui tout à l'heure m'a dicté les dix mots terribles qui ont irrésistiblement déclanché tout ce qui a suivi... qui, finalement, m'a contraint de juger et de condamner l'assassin du pauvre Harel... est-ce donc que cette Chose, contente d'avoir été sans réserve obéie et par Hamelin et par moi, se contenterait de notre obéissance et dédaignerait d'accepter par surcroît notre vie!

7. — Courriers en retard

Maintenant, c'est la nuit, qui succède au crépuscule. Le dernier soldat de la dernière des arrière-gardes allemandes a repassé l'Ailette sur la dernière de ces passerelles que nos canons de campagne n'ont pu couper, et que les pontonniers allemands on fait sauter, eux, à l'instant même que nos premières pointes d'avant-gardes allaient s'y jeter à la poursuite des fuyards. La grosse artillerie allemande interdisait, net, à tout groupe français « d'abattre » (style de canonnier) sur toute position de la zone nord du champ de bataille. Repéré d'avance, ce groupe eût été pulvérisé, avant même d'avoir tiré sa première slave. La bataille est gagnée. Et c'est une vraie victoire. Mais l'ennemi n'en sort pas moins presque intact, point du tout rompu, et, ma foi, presque aussi redoutable ce soir que ce matin.

Nous avons pris le Chemin des Dames, je sais bien! C'est-à-dire que nous avons *acheté* le Chemin des Dames; acheté, et payé de la seule monnaie qui ait cours au front, entre ennemis : du sang, du beau sang rouge de soldats. Nous avons payé le prix qu'il a fallu. Quand les Allemands jugeront indispensable de reprendre le

Chemin des Dames, ils payeront à leur tour ce qu'il faudra, et ils reprendront le Chemin des Dames. Voilà tout. Ce n'est pas tout à fait ainsi que Napoléon Ier faisait la guerre.

Et plût aux dieux qu'un jour vienne où nous saurons enfin la faire comme il la faisait[1] !

Maintenant, c'est donc la nuit ; — la nuit et le silence. La dernière batterie d'en face a tiré ses dernières salves. Les derniers 210 et les derniers 250 sont venus s'abattre autour de nous — de nous, les condamnés à mort ; sont venus s'abattre, inoffensifs ! Les derniers obus ont éclaté, les derniers éclats ont sifflé ou ronflé à nos oreilles. Et voilà que nous nous regardons, Hamelin et moi, ahuris, stupides de nous voir, contre toute vraisemblance, debout toujours ! — et toujours sur terrain découvert, et toujours exposé au feu ennemi, sauf ce fait nouveau qu'il n'y a plus de feu ennemi, puisque l'ennemi ne tire plus. On nous a fusillés — c'est canonnés que je veux dire — trois heures d'horloge. Et voilà que le peloton d'exécution n'a plus de

1. Grâce au maréchal Foch, au maréchal Pétain... que je voudrais pouvoir saluer ici des noms que leur doit la nation : prince d'Alsace-Lorraine ; duc de Verdun..., grâce aux généraux Gouraud, Mangin, de Castelnau, grâce à tant d'autres qui tous devraient être déjà maréchaux de France, grâce à l'homme qui sut mettre chacun à sa place et l'y maintenir après l'avoir mis : grâce à Georges Clemenceau — ce jour, auquel nous aspirions tous, ce jour de délivrance a fini par venir.

balles. Et voilà que les deux condamnés à mort n'ont pas même une égratignure à se partager.

Cela fait un miracle de plus. Un miracle... c'est beaucoup dire... disons plutôt une fantaisie arithmétique, que le calcul des probabilités permettrait au besoin de chiffrer. Je n'aime pas prodiguer le mot *miracle*, surtout à propos de bottes — ou d'éclats d'obus; j'estime inconvenant, voire même sacrilège, d'admettre que le bon Dieu ait si souvent besoin de corriger ou de confirmer ses lois et ses règles à coups d'exceptions.

D'ailleurs, la cause importe assez peu. Le fait suffit, tel quel, sans en chercher les pourquoi, les parce que ni les comment : — nous sommes vivants; — vivants tous les deux.

— Vivants tous les deux.

Tout à l'heure je parlais de « grâce »? Il va peut-être bien falloir en passer par là : cette Volonté mystérieuse qui tantôt nous condamnait à mort, a vraiment l'air, à présent, de nous faire grâce : *Fiat voluntas Dei!*

— Hamelin, le conseil de guerre t'a condamné à mort; — et puis je me suis condamné à mort moi-même; est-ce vrai?

— Bien sûr, comme vous dites, commandant!

— Mais voilà que les marmites boches n'ont

pas voulu nous exécuter! Ce serait donc qu'apparemment nous aurions obtenu notre grâce, tous les deux?... Tu ne crois pas?

— Heu... je ne sais point trop.... Mais vous, commandant, est-ce que vous croyez?

— Mon Dieu! je crois, oui!

— Si vous croyez, alors je crois, moi aussi. — Mais c'est égal, je n'ai pas changé d'avis depuis tout à l'heure, commandant; jamais je n'aurais imaginé des choses de cet acabit-là? et notre histoire à tous les deux, eh bien! vous parlez d'une histoire qui n'est fichtre pas ordinaire!... Enfin, va comme je te pousse! On est grâcié, c'est entendu. Alors qu'est-ce qu'on va faire à cette heure ici, vous et moi?

— On va continuer à faire les choses qu'on faisait, comme si de rien n'était. On va retourner d'où nous venons : toi, à ton groupe d'A. S.; moi, à mon état-major. Et on va travailler chacun de son côté. Faute d'être tué, mon petit, il faut bien se résigner à vivre.

Et nous avons ainsi fait.

Tout est consommé. A présent la nuit s'en est allée, et l'aube arrive.

Hamelin parti de son côté, je suis, moi, parti du mien. J'ai marché quatre ou cinq heures. J'ai traversé tout le champ de bataille, j'ai regravi les pentes nord du plateau de la Malmaison, j'ai

redégringolé les pentes sud du plateau des Marraines : bref, laissant Chavignon, j'ai retrouvé Vailly. Mon ordonnance m'attendait aux barrières du village. Il paraît qu'on était inquiet de moi, à mon E.-M. ; j'avais quitté le P. C. de trop bonne heure; on était sans nouvelles de moi depuis trop longtemps....

J'ai rassuré tout le monde. J'ai salué mon général. Me voilà de retour dans ma cave. Me voilà recasé dans ma niche réglementaire, entre mon sac à couchage et la cantine qui me sert de valise, de secrétaire, de table à écrire. Et me voilà assis, les coudes sur les genoux.

Tiens? C'est probablement machinal? Mes mains.... Dieu sait que je n'y songeais pas!... mes mains viennent d'ouvrir cette cantine, viennent de soulever le compartiment d'en haut... et farfouillent.... Dieu m'est témoin que j'ignore pourquoi!... dans le tas des deux cent soixante-quatre lettres... comme j'en sais le compte!... des deux-cent soixante-quatre lettres que j'ai reçues vous savez d'où, et que je n'ai jamais ouvertes, et dont jamais je n'ai même accusé réception....

Au fait, pourquoi?.. oui, pourquoi n'ai-je pas accusé réception, pourquoi n'ai-je pas répondu, pourquoi n'ai-je pas même ouvert?... Hier, je n'aurais certainement pas su le dire... et aujour-

d'hui, voici tout à coup, que je me figure le deviner....

Je me figure deviner que si j'ai traité de la sorte toutes ces pages que m'écrivait patiemment, obstinément, inlassablement une amie... qui me fut... pourquoi mentir? qui m'est encore très chère, chère infiniment... une amie à qui j'ai pardonné bien des trahisons... pardonné, tant bien que mal... et de qui, pourtant, je n'ai pu supporter la dernière... trop vile, il est vrai, trop basse... mais... humaine, après tout!... je me figure que si j'ai fait de la sorte le mort, c'est parce que, comme je venais d'être trahi, et la lourde guerre ajoutant à ce poids-là son poids à elle, mortel, j'ai tout de suite souhaité ardemment, passionnément, d'être mort — d'être déjà mort. C'eût été si commode, si beau, et si bon! En vérité, j'avais vécu tous ceux de mes jours qui méritèrent d'être vécus et il me restait seulement les jours que j'ai encore à vivre. Et ces jours-là, je les pressens si lugubres, si terribles, tellement au-dessus des forces humaines!...

Mais, que voulez-vous! Faute d'être tué, il faut bien se résigner à vivre!

Alors, je me penche sur la cantine ouverte; je me penche sur l'amas des deux cent soixante-quatre lettres cachetées, et, résigné, je commence d'en ouvrir une, au hasard.

TABLE DES MATIÈRES

Pages
En manière de préface. 1

PREMIÈRE PARTIE

Promenades impromptues.

1. Grenade 15
2. Grenade encore 24
3. Sleeping 28
4. Taxi-auto. 40
5. Petit jeu. 53
6. Les Catleyas. 57
7. La main de Mme Flamey 58

DEUXIÈME PARTIE

Le jardin des Oliviers.

1. Affût. 69
2. Un homme. 76
3. Chasse prohibée. 85

TROISIÈME PARTIE

Le vent du large.

1. Hamelin, Harel, Folgoët et Cie. 91
2. Mère et fils inconnus 100
3. Couleurs de France et couleurs d'Autriche 113
4. La torpille qui ne fit pas grâce à tout le monde . . 124
5. Et l'obus qui ne fit grâce à personne 129

QUATRIÈME PARTIE

Une nuit.

1. Un blessé 133
2. Les mêmes et d'autres 141
3. Le puits de la vérité 151

CINQUIÈME PARTIE

Le blessé qui ne l'était pas assez.

1. Infirmières-Amazones 159
2. Un ami qui tombe d'une auto 174
3. Critique 178
4. Petites ordures 186
5. Soir de bataille 188

SIXIÈME PARTIE

Les obus du roi de Prusse.

1. Trio de capitaines 199
2. Psychologie 205
3. As 209
4. Faux départ 217
5. La Malmaison 225

SEPTIÈME PARTIE

Faute d'être tué.

1. Les marraines 229
2. Un vainqueur 241
3. Jugement 251
4. Condamnation 261
5. Exécution 267
6. Ceux qu'on ne peut pas tuer 270
7. Courriers en retard 279

83022. — Imprimerie Lahure, 9, rue de Fleurus, à Paris.


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 19 08 14 009 4